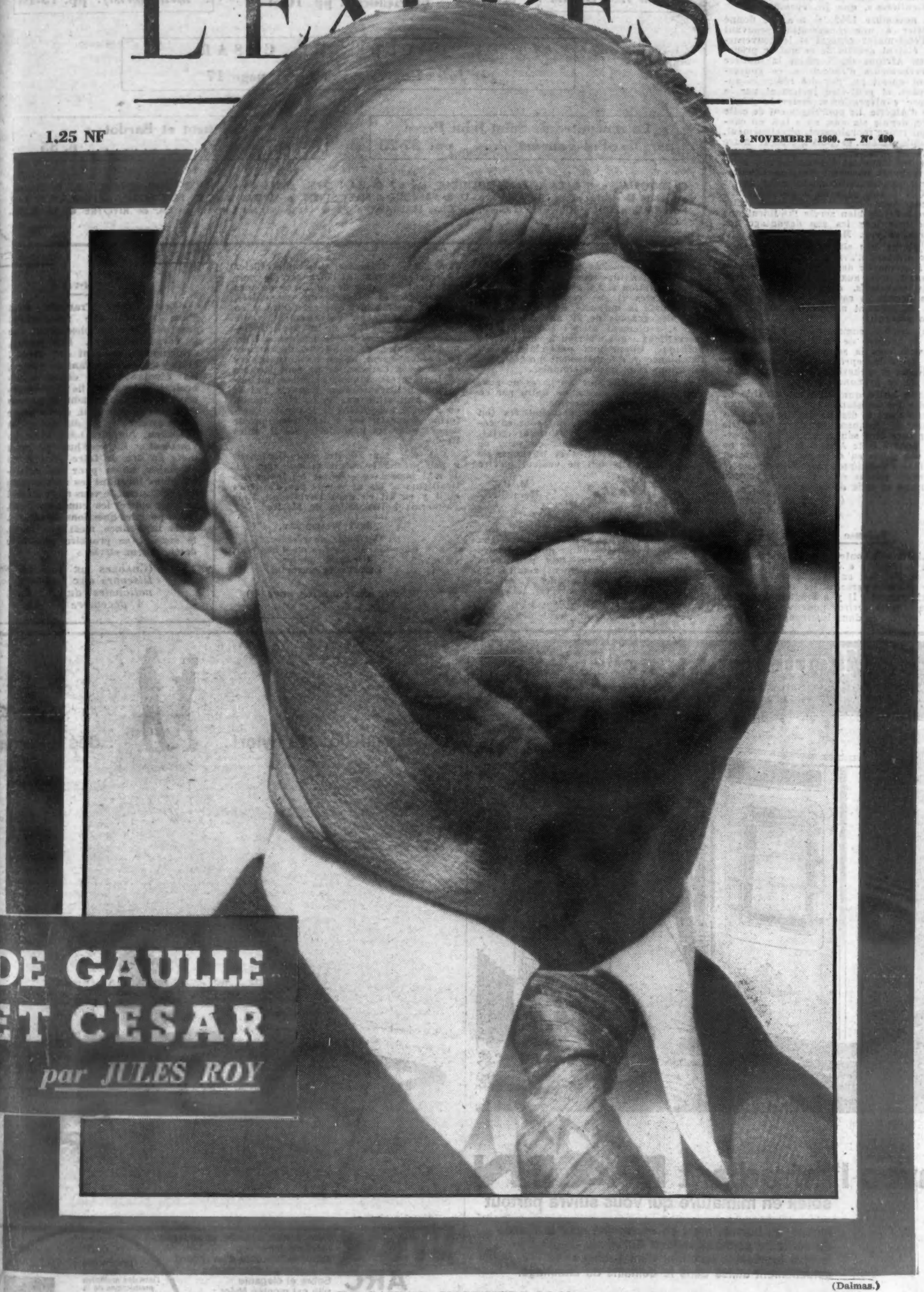
CLOUZOT et BARDOT par VADIM

(Voir page 35)

L'EXPRESS

1,25 NF

3 NOVEMBRE 1960. — N° 490



DE GAULLE ET CESAR

par JULES ROY

(Dalmas.)

DE GAULLE, NOVEMBRE 1960

« Que celui-ci se tienne sur ses gardes :
Car ce sera l'attaque... ou de plus sombres jours ! »

(W. Shakespeare : « Jules César », Acte I, Scène II.)

L'Armée et de Gaulle

En Algérie comme ailleurs, le Pouvoir civil a placé l'Armée devant des problèmes pour la résolution desquels elle n'est pas faite. En essayant de les résoudre malgré tout, elle a accompli des tâches magnifiques, que j'admire, d'autres lamentables, que je déplore, certaines « particulières », que je réprouve.

En novembre 1952, il m'a été donné d'assister à une conversation prouvant que l'état-major général et le gouvernement étaient avertis de ce qui se préparait en Afrique du Nord. A la lumière des événements d'Indochine, ce gouvernement aurait pu, par des réformes audacieuses, et peut-être justement par la fameuse « intégration », éviter la guerre civile d'Algérie. Le pourrissement de cette guerre, depuis six ans, en a fait un cancer qui ronge moralement, physiquement, économiquement et politiquement notre pays, le précipite vers l'aventure, lui ferme les instances internationales à un très mauvais moment. Peut-on simultanément s'enorgueillir d'ouvrir les portes de l'O.N.U. aux pays de la Communauté, et continuer imperturbablement cette guerre ? Est-ce bien servir l'Occident que de pousser tous les ans davantage nos adversaires vers Moscou et Pékin ?

Je plains très sincèrement mes camarades officiers d'avoir eu et d'avoir encore à accomplir des tâches tragiquement contradictoires, aux ordres de gouvernements successifs, complètement désemparés devant la catastrophe qu'en 1953, celui du moment n'a pas su ou n'a pas voulu prévenir.

Aujourd'hui, comme hier, je pense que seul le général de Gaulle peut trouver une voie vers la solution de « sagesse » pour laquelle, après bien d'autres, les cardinaux et archevêques de France viennent de se prononcer.

Aucun autre que lui n'est capable de prendre les décisions indispensables tout en respectant la dignité nationale et sans attenter à l'honneur de l'Armée. Quelle que puisse être son amertume, il appartient donc à cette Armée de l'appuyer de tout son poids en s'opposant résolument aux forces politiques d'extrême droite et d'extrême gauche qui tendent à rompre son unité et celle de la nation.

Colonel J. Rouzaud,
Aix-les-Bains.

INDEX

Le dossier Fehrat Abbas, *par Jean Daniel* .. p. 8

● L'Armée au procès des barricades .. pp. 10 et 12

Nixon-Kennedy : *Le document décisif*. pp. 15-16

DE GAULLE ET CESAR
par Jules Roy .... page 17

La rencontre de Saint-John Perse
par Max-Pol Fouchet .... pp. 27-28

Clouzot et Bardot
par Vadim .... p. 35

● EDITORIAL, p. 5 ● LA SEMAINE POLITIQUE, pp. 6-7 ● JEAN EFFEL, p. 7 ● TIM, p. 11 ● CHEZ RENAULT, par D. Desanti, pp. 13-14 ● Hitchcock, par F. SAGAN, p. 33 ● PANIQUE A FLEET STREET, p. 25 ● 60 ANS DE PRIX NOBEL, p. 29 ● LA TV PAR MAURIAC, p. 34 ● Un livre sur la Chine, par Clara MALRAUX, p. 32 ● Les ballets de Cuevas, par Ch. de RIVOYRE ● Le BLOC-NOTES, p. 40.

Défense des paras

J'ai été très content de lire votre document intitulé : « Conversation avec un para ». J'ai fait en effet le service militaire comme parachutiste et je ne l'ai jamais regretté. Il y a longtemps que je voulais vous écrire, pour vous assurer qu'il n'y a pas dans les troupes aéroportées que des excités qui se sont laissé entraîner dans des mouvements du genre « Jeune Nation ». J'y ai même connu des communistes et des communistes militants mais la majorité des « appelés » sont des garçons de 20 ans comme les autres, seulement attirés par un sport merveilleux... qui n'a rien à voir avec la politique. Quant aux para-clubs civils, l'ambiance y est nettement progressiste, du moins ceux que je connais...

A force de dire que les paras ne peuvent être que fascistes, on finira par en amener certains au fascisme.

J'ai des camarades parachutistes (ou anciens) du contingent, qui sont en colère contre vous quand ils lisent certaines exagérations. Je vous en prie, ne mélangez pas serviettes et torchons. Ne rejetez pas ceux qui ne veulent qu'être des vôtres.

M. B.
Marseille.

Tellement mauvais

Il m'est à la fois pénible et impérieux de vous dire aujourd'hui que je trouve le texte de M. Jules Roy paru dans « L'Express » littéralement vomitif. Le commentaire, plus « nuancé », de ma femme, Claire, est : « C'est tellement mauvais que c'en est triste... »

Je suis fier d'avoir servi douze ans dans l'armée française, et, simple officier de réserve vivant à l'étranger, je suis cependant sûr que des milliers de mes camarades, ex-officiers ou ex-soldats, pensent comme moi que ce n'est pas en insultant bêtement, vulgairement, toute l'armée, sur un ton de mauvais mélodrame qu'on résoudra le problème. L'armée française, en uniforme, de carrière ou du contingent, ou en civil, en France ou même à Caracas, ce ne sont pas ces quelques professionnels activistes ou militaires politiciens pour lesquels j'ai la même antipathie que vous. Mais quand on a porté, avec *fierté*, je le répète, l'uniforme français, on a une réaction de dégoût pour les flagorneries de M. Jules Roy.

J'ai été, sans doute, sous-lieutenant à peu près à la même époque que lui. Je n'ai jamais vu « botter les fesses des tirailleurs ». (Je ne savais pas d'ailleurs qu'il y en ait eu dans l'aviation.) Mais j'aimerais botter celles de M. Roy.

Jean Wiazemsky,
Capitaine de réserve,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.
Caracas (Venezuela).

(*Suite du courrier page 4.*) →

Défi relevé

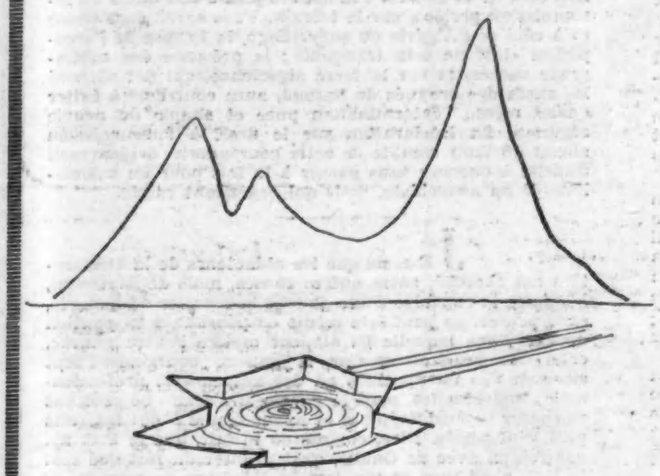
« Les jeunes Français sont d'une qualité que remarquent aussi bien le corps enseignant que le corps militaire... Les jeunes, évidemment, ne sont pas vieux ! Mais voyez-vous, avant la guerre, les étudiants, les ouvriers vibraient, remuaient, ils étaient réceptifs ! Ils s'agitaient à propos de Sacco et Vanzetti, ou de toute autre affaire. Je ne dis pas qu'ils agissaient toujours bien. Mais ils vibraient... Aujourd'hui, je vous mets au défi de faire bouger les étudiants, sinon pour les revendications touchant les restaurants universitaires. Je vous mets au défi de faire bouger les jeunes ouvriers, sinon pour les questions de salaire. Mais la France n'est pas tarie, le sursaut se produira peut-être dans un demi-siècle. »

(Charles de Gaulle, *Discours aux journées nationales du R.P.F., 4 décembre* 1954.)

PUBLI-SINÉ

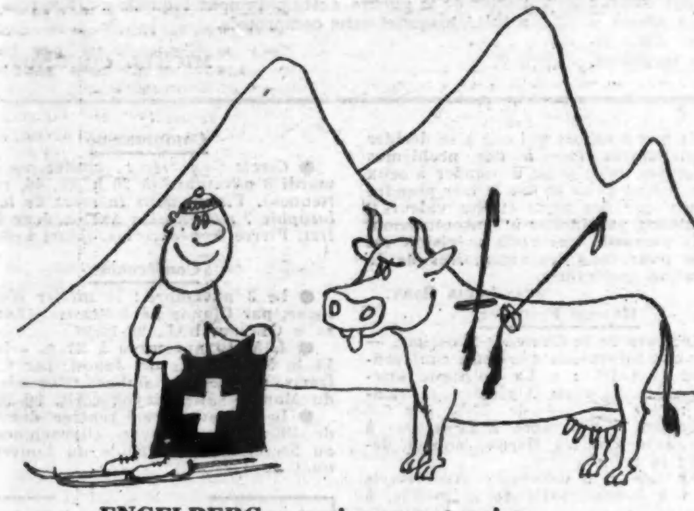
Siné a passé ses vacances d'été au Club Méditerranée. En dépit de sa mauvaise conduite, ses dons d'observateur se sont manifestés avec éclat. Aussi le Club Méditerranée lui a-t-il confié, non sans une légitime inquiétude, le soin d'illustrer son programme d'hiver. Siné a carte blanche pour vous présenter d'abord les 6 Villages de Neige du Club ; en France, Super-Tignes et Monetier-Serre Chevalier - en Suisse, Engelberg et Leysin (Leysin-Charleston, Leysin-Chamois, Leysin-Belvédère).

Au cours des semaines à venir, il en révélera tous les aspects.

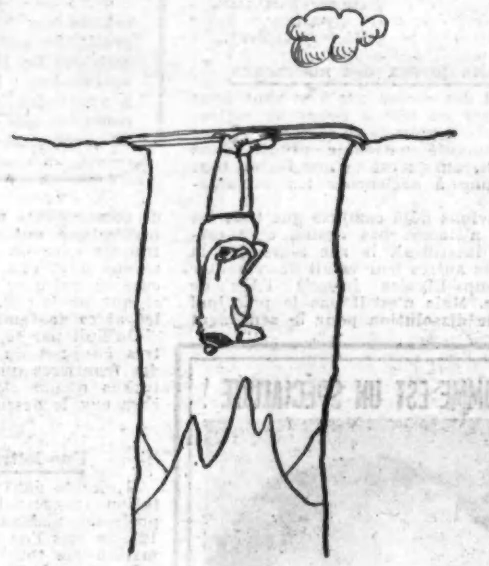


SUPER-TIGNES (au fameux lac) : pour les sportifs

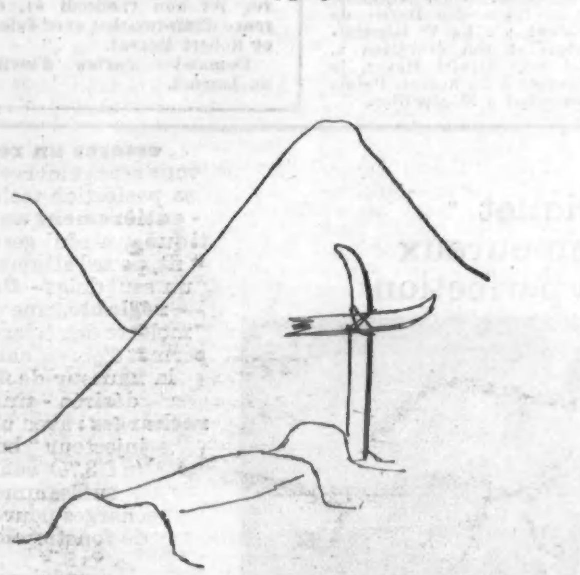
MONETIER-SERRE CHEVALIER : un confort grand style



ENGELBERG : typiquement suisse



LEYSIN-CHARLESTON : de l'imprévu !



LEYSIN-BELVEDERE : ambiance calme et tranquille

LEYSIN-CHAMOIS : ambiance jeune et dynamique

Il fallait du courage au Club Méditerranée pour combattre le conformisme, les préjugés, les routines et imposer sa formule des vacances modernes. Il lui en a fallu plus encore pour fermer les yeux sur cette première série de dessins de Siné.

Complétez votre information : tous renseignements sur simple demande au

CLUB MÉDITERRANÉE

8, rue de la Bourse, PARIS - RIC. 78-00

COMMUNIQUÉ.

(Suite de la page 2.)

Ex-bidasse

Vingt-sept mois là-bas m'ont permis de reprendre « l'amère » Méditerranée. Vingt-sept bons mois au cours desquels je me suis demandé pourquoi l'on m'avait envoyé « là-bas ». Et en lisant votre journal, je repense à nos folles escapades, lorsque, « déguisés » en civil, nous nous engouffrions dans une salle de café pour lire « L'Express » que nous avions reçu sous pli cacheté.

Aujourd'hui, je ne suis plus le bidasse que la patrouille pourchasse parce qu'il a les mains dans les poches, mais tout de même, j'ai peur de les montrer, mes mains, car des esprits bien pensants pourraient trouver qu'elles sont encore valides et capables de tenir un fusil. Je suis seul ce soir dans ma chambre et je repense à ce que disait l'auteur de « 08/15 » :

« Lorsque je serai père, j'aimerais avoir une fille pour qu'elle n'apprenne pas à se mettre au garde-à-vous. »

G. M.
Bordeaux.

Le 27 octobre, à Lyon

J'ai participé à la manifestation du 27 octobre à Lyon, pour la paix en Algérie par la négociation, car j'estime qu'il est du devoir d'un chrétien de proclamer aujourd'hui sa fidélité au Christ qui a dit : « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu », même s'il devait passer pour un « insoumis ». La Bible ne nous enseigne-t-elle pas, en effet, qu'il « vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Alors que nous proclamions tous : « la paix en Algérie », les C.R.S. nous chargèrent et l'un de mes amis, qui manifestait avec moi, fut bousculé, malmené et piétiné presque. Je ne pus m'empêcher d'aller le relever et un C.R.S. en profita alors pour m'asséner de violents coups sur la tête avec son bâton... Guerre et paix...

SAMUEL SAHAGIAN,
pasteur,
Décines (Isère).

Le zèle joyeux des matraques

Y a-t-il des choses que l'on veut nous faire entrer en tête à coups de matraque ? Veut-on nous faire comprendre que la communauté nationale prônée dans tant de discours n'est qu'une fiction tout juste bonne à déclencher les acclamations ?

Nous avions déjà compris que tous les Français n'étaient pas égaux, qu'à certains on interdisait la rue alors que la qualité des autres leur valait de remonter les Champs-Elysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. Mais n'est-il pas le principal facteur de dissolution pour le sentiment de communauté nationale, celui dont les instructions ont conduit la police à matraquer avec un zèle joyeux des concitoyens dont elle n'avait même pas l'excuse de croire qu'ils étaient communistes, ce qui, on le sait, transforme en furieux les pères de famille en képi...

On finit par se sentir plus proche d'autres citoyens du monde vivant au-delà des frontières que de ses propres concitoyens quand c'est la bête qui prend chez eux le dessus.

M. D.
Lille

Une lettre de J.-L. Bory

Il circule dans la presse une interprétation inexacte de la réintégration des professeurs signataires du manifeste des 121. Je suis l'un d'entre eux. Cette information me touche donc directement.

La seule déclaration que j'aie faite par écrit devant le directeur général de l'organisation et des programmes scolaires précise qu'en apposant ma signature sur le manifeste désigné sous le titre : « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » (déclaration qui souligne expressément que les signataires interviennent non pas pour donner des conseils aux hommes qui ont à se décider personnellement face à des problèmes aussi graves, mais pour demander à ceux qui les jugent de ne pas se laisser prendre à l'équivoque des mots et des valeurs), je n'entends pas inciter à l'insoumission. Je suis persuadé que cette précision est valable pour tous les signataires de la déclaration incriminée.

JEAN-LOUIS BORY.

Réseau Fournier

● *Lecteurs de la Charente-Maritime.* — Nous vous informons que deux conférences sur le sujet : « La politique intérieure et la paix en Algérie » se tiendront :

— Samedi 5 novembre à 21 heures à Royan avec Charles Hernu, ancien député de la Seine ;

— Le samedi 5 novembre avec Harris Puisais à Jonzac, salle de la mairie, à 21 heures.

● *Forums régionaux.* — Le forum de Montpellier et la Ligue des Droits de l'Homme présentent : « La V[e] République, ses principes et son évolution », conférence-débat avec Daniel Mayer, le vendredi 4 novembre à 21 heures, Palais d'Hiver, rue Mareschal à Montpellier.

FORUM

ATTENTION AU DIVORCE !

JE pense que votre journal ne s'exprime pas avec assez de précision sur un aspect de la lutte pour obtenir la paix en Algérie. Je veux parler du divorce, tout récemment aggravé, entre les étudiants et les intellectuels qui veulent la paix en Algérie d'une part, et les ouvriers ou militants C.G.T. et P.C. qui veulent la paix en Algérie d'autre part.

Votre journal demande la paix en Algérie. Or le divorce entre bourgeois et prolétaires compromet cette paix. La politique de votre journal devrait donc être de provoquer la conciliation, en tout cas et au moins en ce qui concerne les modalités de la lutte pour obtenir la paix en Algérie.

Vous devriez essayer de faire comprendre l'attitude du P.C. qui désabuse et désempare les intellectuels et étudiants. Moi, je ne suis pas membre du parti communiste, mais il y a des choses qui me semblent claires.

Par exemple, il suffit de lire la « Déclaration sur le droit à l'insoumission » pour constater que ce texte est un texte bourgeois. Bourgeois dans sa forme, et bourgeois par son contenu.

Le langage de cette déclaration et son argumentation sont très particuliers. Quelle est la nature de la guerre d'Algérie aux yeux des Français, demande ce texte, et il répond : « Ce n'est pas une guerre étrangère. Jamais le territoire de la France n'a été menacé. Il y a plus : elle est menée contre des hommes que l'Etat affecte de considérer comme Français, mais qui, eux, luttent précisément pour cesser de l'être. Il ne suffirait pas de dire qu'il s'agit d'une guerre de conquête, guerre impérialiste, accompagnée par surcroît de racisme. Il y a de cela dans toute guerre, et l'équivoque persiste. » Peut-être tout cela est-il clair pour vous, mais moi, je vous dis que ce sont des subtilités luxueuses, bourgeoises, des spéculations ambiguës, ce n'est pas un langage qu'on tient à des prolétaires.

EN ce qui concerne particulièrement l'insoumission, il est clair qu'elle ne peut être unanimement pratiquée, qu'elle est directement inefficace. « L'Express » sait que les léninistes sont opposés au principe de l'insoumission : les jeunes paysans et ouvriers ont intérêt à apprendre le maniement des armes, et une « classe » constitue une « population » exceptionnellement différenciée, excellent terrain de conversation pour les militants.

Ne me faites pas dire que le P.C. a intérêt à laisser durer la guerre pour parfaire les travaux pratiques des futurs maquisards et l'éducation marxiste des bourgeois, ce serait odieux. Mais n'oubliez pas la phrase de Lénine : « Une classe opprimée qui ne s'efforcerait pas d'apprendre à manier les armes... ne mériterait que d'être traitée en esclave. »

J'ai, d'autre part, en reportage, pu constater de mes yeux que la masse des jeunes du contingent, qui sont profondément hostiles à une guerre colonialiste, a effectivement freiné, atténué, dans la mesure de ses moyens, les horreurs de la guerre. J'ai assisté plus d'une fois à l'« insoumission perlée » sur le terrain. Vous savez sans doute qu'à côté de l'Algérie du quadrillage, la France de l'occupation était un coin tranquille ; la présence des contingents successifs sur la terre algérienne, qui ont atténué les excès des drogués du baroud, aura contribué à éviter quand même l'extermination pure et simple du peuple algérien. La Déclaration sur le droit à l'insoumission aurait dû tenir compte de cette composante, évidemment difficile à énoncer sans passer à la fois pour un colonialiste et un anarchiste, mais qui cependant existe.

JE crois que les rédacteurs de la Déclaration ont cherché, entre autres choses, mais délibérément, à refaire la conduite d'une gauche bourgeoise déshonorée, sans penser, ou peut-être même en pensant, à la position difficile dans laquelle ils allaient mettre l'autre gauche, celle des prolétaires. Car la gauche bourgeoise peut encourir des inculpations ou des suspensions professionnelles individuelles, mais la gauche prolétaire ne peut pas s'exposer inconsidérément et avant terme à des interdits plus généralisés. Dire, comme on le fait, que le P.C. n'a pas rompu avec de Gaulle, c'est profiter du fait que seul le P.C. n'est pas, et n'a jamais été, libre de rompre, ni libre de se lier, avec de Gaulle.

Si vous analysez, l'un après l'autre, les événements qui ont placé, en quelques semaines, le P.C. et la C.G.T. dans une situation ambiguë aux yeux des bourgeois qui veulent la paix en Algérie, je crois que vous arriverez à dissiper une partie du malentendu qui compromet très gravement l'arrêt de la guerre, cette paix pour laquelle « L'Express » a lutté jusqu'ici sans compromis.

MICHEL COURNOT.

Communiqué

● *Cercle ouvert* : conférence-débat mardi 8 novembre (à 20 h. 45, 44, rue de Rennes). *Vivons-nous la mort de la philosophie ?* avec Kostas Axelos, Jean Beaufret, Pierre Fougeyrollas, Henri Lefebvre.

Conférences

● Le 3 novembre : le métier d'ethnologue, par Claude Lévi-Strauss. (Annales, salle Gaveau, BAL. 29-14.)

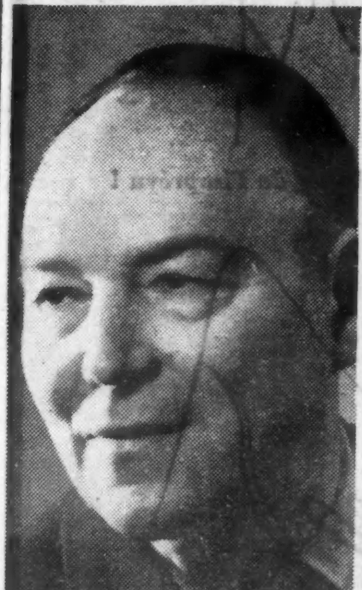
● 4, 5, 10 novembre à 21 h. - le 6 à 14 h. 30 : Soleils du Japon, par Claude Durix et Pierre Rambac. (Connaissance du Monde, salle Pleyel, CAR. 06-30.)

● Le 7 novembre : rentrée des cours de l'Ecole du Louvre. (Renseignements au Secrétariat de l'Ecole du Louvre, 34, quai du Louvre.)

Mercredi 9 novembre à 21 heures (et non vendredi 4), conférence d'information avec Jules Roy et Robert Barrat.

Demander cartes d'invitation au journal.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !



Un spécialiste en meubles rustiques

Sa grande compétence est à votre disposition. C'est **M. WELTER** Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes !

AUX GALERIES BARBES

Département : « Rustique », 55, bd Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55

●

Magasins ouverts tous les jours sans interruption de 8 heures à 19 h. 30 sauf le dimanche

●

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

P. 963

le briquet
des amoureux
de la perfection

essayez un ronson, vous serez émerveillé de sa perfection technique **- entièrement automatique,** un seul geste suffit, pour l'allumer avec un seul doigt **- flamme réglable,** une simple molette de réglage vous permet d'obtenir aussitôt la hauteur de flamme désirée **- un an de recharges :** avec un seul injecteur " butron " (n f 3,75) vous avez suffisamment de recharges pour un an de fonctionnement.

pour lui varaflame
chromé nf 47,50
plaqué or nf 149,75
pour elle varaflame gainé lézard noir ou gold,
chromé nf 57,50
croco noir ou gold,
plaqué or nf 149,75

RONSON

7e année de la guerre d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

« Daily Mirror » (Angleterre).

« Stockholm Tidningen » (Suède).

NOVEMBRE 1960, VU PAR L'ETRANGER.

Dien-Bien-Phu multiplié par Suez

AUSSITOT que de Gaulle s'approche du micro, l'espoir, malgré tout, renaît chaque fois de ses cendres. Notre Histoire depuis deux ans se résume en quatre dates, celles de quatre allocutions :

— 23 octobre 1958 : de Gaulle suggère la paix des braves ;

— 16 septembre 1959 : de Gaulle lance l'autodétermination ;

— 28 janvier 1960 : de Gaulle s'adresse aux émeutiers d'Alger;

— 14 juin 1960 : de Gaulle invite le F.L.N. à négocier.

Et maintenant ? Ne cherchons pas à prédire son discours, constatons simplement que la situation est transformée. L'homme qui régit la France était le maître des événements, il ne l'est plus. Le monde entier était à ses côtés, à l'Ouest comme à l'Est, il ne l'est plus. Son adversaire, en Algérie, était suspendu à sa parole, il ne l'est plus.

Son emprise sur les hommes et les événements est gravement amoindrie, et s'il a encore une chance, il lui faut, cette fois, jouer de manière beaucoup plus radicale, plus rapide, et plus risquée. S'en rend-il compte ? Nous n'en savons rien. Mais il nous appartient, au moins, d'en prendre conscience nous-mêmes.

NOUS vivions tous, quelle que fût notre position politique dans l'affaire algérienne, sur un axiome commun qui, au long des six années, n'a jamais été remis en cause : la guerre d'Algérie n'est pas la guerre d'Indochine, un nouveau Dien-Bien-Phu est exclu.

La partie peut se présenter plus ou moins bien politiquement, mais il ne peut pas y avoir de défaite militaire — c'est à partir de là que nous avons tous raisonné. De Gaulle le premier.

Et c'est pourquoi le facteur «temps» n'a jamais paru angoissant — à de Gaulle moins qu'à tout autre, qui se juge solidement installé au pouvoir, qui dans chaque discours nous a décrit la situation sans issue de l'armée du F.L.N., et qui l'a dit clairement dans sa tournée des popotes : « *Nous avons le temps.* »

Cela paraissait si peu contestable encore à la veille de l'été que l'échec des pourparlers de Melun parut seulement partie remise.

En quatre mois, tout a changé. Il ne s'agit plus de difficultés diplomatiques. Les événements ont tourné de telle sorte que nous sommes menacés en Algérie de perdre la partie *militairement.* Voilà ce qui est nouveau et qu'il faut examiner avec précision.

CE n'est pas exactement Dien-Bien-Phu qui risque de se reproduire. C'est pire : Dien-Bien-Phu multiplié par Suez.

Autrement dit, le scénario suivant est maintenant plausible. Les Chinois et les Russes se mettent à aider matériellement le F.L.N., équipant en armement lourd et en aviation les troupes algériennes qui sont actuellement basées en Tunisie et au Maroc (avec l'accord de ces deux pays). Ils lui permettent d'engager de sérieux combats contre l'Armée française aux frontières, d'enfoncer à certains endroits les barrages, et de bombarder quelques villes d'Algérie. Toutes les données de l'affaire sont alors modifiées, non plus seulement dans les chancelleries ou les Assemblées internationales, mais très directement sur le terrain. Devant cette irruption de l'Est en Afrique du Nord, les Américains décident d'arrêter à tout prix l'aventure et, avant même que le processus se soit développé, ils envoient les premiers un ultimatum à la France par tous les moyens possibles, y compris la menace d'une intervention militaire en Méditerranée. Les Russes ayant, en fin de compte, tout autant que les Américains, intérêt à ne pas laisser l'artillerie chinoise, les divisions chinoises, l'aviation à réaction chinoise, remporter une victoire historique en Afrique, on peut s'attendre à un accord tacite entre Moscou et Washington pour « arrêter les frais » à tout prix, comme à Suez, avant que le Dien-Bien-Phu africain ne soit consommé.

CETTE anticipation, bien sûr, est schématique. L'aide militaire chinoise au F.L.N. — qui a déjà commencé — ne reproduira pas tout à fait Dien-Bien-Phu à la frontière tunisienne. Les ultimatums russe et américain n'interviendront sans doute pas tout à fait comme à Suez. Mais ce ne sont pas les modalités, encore imprévisibles, qui comptent ; c'est le mouvement des événements. Et il est clair. La course est ouverte entre les trois plus grandes puissances militaires mondiales, la Chine, la Russie, et l'Amérique, pour intervenir en Afrique du Nord.

La Chine a tout à y gagner. Ce serait son entrée fracassante dans le monde non asiatique.

La Russie ne peut pas rester en arrière et, dès à présent, elle a résolu de prendre les devants.

L'Amérique, si elle laissait faire, subirait — en tant que leader de l'Occident — sa plus grande défaite depuis la guerre. Elle interviendra donc: c'est sûr.

L'Armée française ne conservera par l'Algérie. L'Est et l'Ouest conjugués l'en délogeront, par la force s'il le faut. Ce qui nous a toujours paru une impossibilité physique, depuis six années, est devenu une éventualité probable : la défaite militaire.

Pour de Gaulle, et pour nous — car nous sommes tous dans le même bateau : la France — la situation est dramatiquement simplifiée. Ou bien nous décidons nous-mêmes de faire la paix, en sauvant ce qui peut être sauvé, avant qu'une terrible humiliation nationale nous soit infligée. Ou bien, par impuissance, par aveuglement, par décadence, le pouvoir et le peuple de ce pays attendent que les forces extérieures crèvent l'abcès, comme elles s'y préparent.

Pour l'Algérie, le résultat sera, de toute façon, le même : la fin de la guerre et l'indépendance. Mais pour la France, le destin est ouvert.

Il s'agit de notre Armée. Il faut lui éviter la défaite. Il n'y a qu'une manière d'y parvenir, dans le peu de temps qui nous reste, c'est de négocier.

L'ARMEE n'est pas prête à admettre cette négociation. Elle ne croit pas encore à l'intervention étrangère, et elle se juge victorieuse sur le terrain. Il faudra donc la lui imposer. Redoutable épreuve, devant laquelle de Gaulle — on comprend ses raisons, même si on ne les admet pas — a jusqu'à présent toujours reculé. Maintenant il ne le peut plus. Les délais sont écoulés.

L'Armée française veut conserver l'Algérie. C'est impossible. La seule question est de savoir comment elle la quittera : soit parce qu'une volonté politique, de Paris, s'imposera à elle, soit parce qu'elle succombera sous la puissance supérieure de l'aviation chinoise et de la flotte américaine.

Devant une pareille alternative, nous ne pouvons pas croire que de Gaulle se résigne à attendre la catastrophe. Quelles qu'aient été nos déceptions et notre amertume devant son attitude depuis deux ans, nous ne pouvons pas le croire. Quant à nous, à l'approche d'un drame d'une pareille ampleur, il nous paraît que toute idée de polémique doit être écartée. Si de Gaulle annonçait une politique de négociation directe, et loyale, avec les Algériens et demandait aux Français, pour surmonter toutes les oppositions possibles, leur appui total, ce serait notre devoir à tous de le lui accorder.

Certes, il n'a rien dit ni rien fait jusqu'à présent — bien au contraire — qui nous permette d'espérer. Mais jamais ni lui ni nous n'avons été devant la situation qui se dessine maintenant. Il n'a plus rien à perdre. S'il décide de parler directement avec Ferhat Abbas, il est possible que l'Armée se révolte et tente de prendre le pouvoir, c'est vrai. Mais s'il décide de ne pas le faire, et de laisser l'Armée être chassée d'Algérie par la force étrangère, nous sommes assurés alors d'une dictature militaire en France et dans d'atroces conditions.

Dien-Bien-Phu et Suez ont été deux étapes décisives dans l'évolution psychologique de l'Armée française et dans son attitude à l'égard de la nation. Les fruits en ont été la bataille d'Alger, les tortures, et le 13 Mai, Nous pouvons imaginer ce qui arrivera si l'Armée subit maintenant une défaite plus amère encore.

Gaullistes ou antigaullistes, communistes ou anticommunistes, ex-adversaires politiques du temps des débats de la IVe, anciens « Oui » ou anciens « Non » au référendum, voici venu le moment où une menace supérieure doit nous unir. Il faut sauver l'Armée française de la défaite, arracher la France au désastre.

DE GAULLE va-t-il jouer son rôle ? Nous sommes jeudi, il parle demain, je n'en sais rien. On tremble à l'idée qu'il vit peut-être encore dans ses rêves et ses illusions. S'il en est ainsi, nous allons le savoir et il sera toujours temps, hélas ! d'en tirer le lendemain de graves conclusions. Mais s'il existe une seule chance qu'il se décide enfin à agir et si, avant de se décider, il pèse les atouts dont il pourrait disposer, s'il recense les appuis sur lesquels il pourrait compter, il est du devoir strict de tous ceux qui ont le privilège de pouvoir s'exprimer publiquement de dire qu'ils sont prêts à se faire tuer pour de Gaulle si de Gaulle est prêt à parler avec Ferhat Abbas. Disposant de ce privilège, nous voulions le dire ici, au moment où tout n'est pas encore perdu.

J.-J. S.-S.

(Suite de la page 2.)

Ex-bidasse

Vingt-sept mois là-bas m'ont permis de reprendre « l'amère » Méditerranée. Vingt-sept bons mois au cours desquels je me suis demandé pourquoi l'on m'avait envoyé « là-bas ». Et en lisant votre journal, je repense à nos folles escapades, lorsque, « déguisés » en civil, nous nous engouffrions dans une salle de café pour lire « L'Express » que nous avions reçu sous pli cacheté.

Aujourd'hui, je ne suis plus le bidasse que la patrouille pourchasse parce qu'il a les mains dans les poches, mais tout de même, j'ai peur de les montrer, mes mains, car des esprits bien pensants pourraient trouver qu'elles sont encore valides et capables de tenir un fusil. Je suis seul ce soir dans ma chambre et je repense à ce que disait l'auteur de « 08/15 » :

« Lorsque je serai père, j'aimerais avoir une fille pour qu'elle n'apprenne pas à se mettre au garde-à-vous. »

G. M.
Bordeaux.

Le 27 octobre, à Lyon

J'ai participé à la manifestation du 27 octobre à Lyon, pour la paix en Algérie par la négociation, car j'estime qu'il est du devoir d'un chrétien de proclamer aujourd'hui sa fidélité au Christ qui a dit : « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu », même s'il devait passer pour un « insoumis ». La Bible ne nous enseigne-t-elle pas, en effet, qu'il « vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Alors que nous proclamions tous : « la paix en Algérie », les C.R.S. nous chargèrent et l'un de mes amis, qui manifestait avec moi, fut bousculé, malmené et piétiné presque. Je ne pus m'empêcher d'aller le relever et un C.R.S. en profita alors pour m'asséner de violents coups sur la tête avec son bâton... Guerre et paix...

SAMUEL SAHAGIAN,
pasteur,
Décines (Isère).

Le zèle joyeux des matraques

Y a-t-il des choses que l'on veut nous faire entrer en tête à coups de matraque ? Veut-on nous faire comprendre que la communauté nationale prônée dans tant de discours n'est qu'une fiction tout juste bonne à déclencher les acclamations ?

Nous avions déjà compris que tous les Français n'étaient pas égaux, qu'à certains on interdisait la rue alors que la qualité des autres leur valait de remonter les Champs-Elysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. Mais n'est-il pas le principal facteur de dissolution pour le sentiment de communauté nationale, celui dont les instructions ont conduit la police à matraquer avec un zèle joyeux des concitoyens dont elle n'avait même pas l'excuse de croire qu'ils étaient communistes, ce qui, on le sait, transforme en furieux les pères de famille en képi...

On finit par se sentir plus proche d'autres citoyens du monde vivant au-delà des frontières que de ses propres concitoyens quand c'est la bête qui prend chez eux le dessus.

M. D.
Lille

FORUM

ATTENTION AU DIVORCE !

JE pense que votre journal ne s'exprime pas avec assez de précision sur un aspect de la lutte pour obtenir la paix en Algérie. Je veux parler du divorce, tout récemment aggravé, entre les étudiants et les intellectuels qui veulent la paix en Algérie d'une part, et les ouvriers ou militants C.G.T. et P.C. qui veulent la paix en Algérie d'autre part.

Votre journal demande la paix en Algérie. Or le divorce entre bourgeois et prolétaires compromet cette paix. La politique de votre journal devrait donc être de provoquer la conciliation, en tout cas et au moins en ce qui concerne les modalités de la lutte pour obtenir la paix en Algérie.

Vous devriez essayer de faire comprendre l'attitude du P.C. qui désabuse et désempare les intellectuels et étudiants. Moi, je ne suis pas membre du parti communiste, mais il y a des choses qui me semblent claires.

Par exemple, il suffit de lire la « Déclaration sur le droit à l'insoumission » pour constater que ce texte est un texte bourgeois. Bourgeois dans sa forme, et bourgeois par son contenu.

Le langage de cette déclaration et son argumentation sont très particuliers. Quelle est la nature de la guerre d'Algérie aux yeux des Français, demande ce texte, et il répond : « Ce n'est pas une guerre étrangère. Jamais le territoire de la France n'a été menacé. Il y a plus : elle est menée contre des hommes que l'Etat affecte de considérer comme Français, mais qui, eux, luttent précisément pour cesser de l'être. Il ne suffirait pas de dire qu'il s'agit d'une guerre de conquête, guerre impérialiste, accompagnée par surcroît de racisme. Il y a de cela dans toute guerre, et l'équivoque persiste. » Peut-être tout cela est-il clair pour vous, mais moi, je vous dis que ce sont des subtilités luxueuses, bourgeoises, des spéculations ambiguës, ce n'est pas un langage qu'on tient à des prolétaires.

EN ce qui concerne particulièrement l'insoumission, il est clair qu'elle ne peut être unanimement pratiquée, qu'elle est directement inefficace. « L'Express » sait que les léninistes sont opposés au principe de l'insoumission : les jeunes paysans et ouvriers ont intérêt à apprendre le maniement des armes, et une « classe » constitue une « population » exceptionnellement différenciée, excellent terrain de conversation pour les militants.

Ne me faites pas dire que le P.C. a intérêt à laisser durer la guerre pour parfaire les travaux pratiques des futurs maquisards et l'éducation marxiste des bourgeois, ce serait odieux. Mais n'oubliez pas la phrase de Lénine : « Une classe opprimée qui ne s'efforcerait pas d'apprendre à manier les armes... ne mériterait que d'être traitée en esclave. »

J'ai, d'autre part, en reportage, pu constater de mes yeux que la masse des jeunes du contingent, qui sont profondément hostiles à une guerre colonialiste, a effectivement freiné, atténué, dans la mesure de ses moyens, les horreurs de la guerre. J'ai assisté plus d'une fois à l'« insoumission perlée » sur le terrain. Vous savez sans doute qu'à côté de l'Algérie du quadrillage, la France de l'occupation était un coin tranquille ; la présence des contingents successifs sur la terre algérienne, qui ont atténué les excès des drogués du baroud, aura contribué à éviter quand même l'extermination pure et simple du peuple algérien. La Déclaration sur le droit à l'insoumission aurait dû tenir compte de cette composante, évidemment difficile à énoncer sans passer à la fois pour un colonialiste et un anarchiste, mais qui cependant existe.

JE crois que les rédacteurs de la Déclaration ont cherché, entre autres choses, mais délibérément, à refaire la conduite d'une gauche bourgeoise déshonorée, sans penser, ou peut-être même en pensant, à la position difficile dans laquelle ils allaient mettre l'autre gauche, celle des prolétaires. Car la gauche bourgeoise peut encourir des inculpations ou des suspensions professionnelles individuelles, mais la gauche prolétaire ne peut pas s'exposer inconsidérément et avant terme à des interdits plus généralisés. Dire, comme on le fait, que le P.C. n'a pas rompu avec de Gaulle, c'est profiter du fait que seul le P.C. n'est pas, et n'a jamais été, libre de rompre, ni libre de se lier, avec de Gaulle.

Si vous analysez, l'un après l'autre, les événements qui ont placé, en quelques semaines, le P.C. et la C.G.T. dans une situation ambiguë aux yeux des bourgeois qui veulent la paix en Algérie, je crois que vous arriverez à dissiper une partie du malentendu qui compromet très gravement l'arrêt de la guerre, cette paix pour laquelle « L'Express » a lutté jusqu'ici sans compromis.

MICHEL COURNOT.

Une lettre de J.-L. Bory

Il circule dans la presse une interprétation inexacte de la réintégration des professeurs signataires du manifeste des 121. Je suis l'un d'entre eux. Cette information me touche donc directement.

La seule déclaration que j'aie faite par écrit devant le directeur général de l'organisation et des programmes scolaires précise qu'en apposant ma signature sur le manifeste désigné sous le titre : « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » (déclaration qui souligne expressément que les signataires interviennent non pas pour donner des conseils aux hommes qui ont à se décider personnellement face à des problèmes aussi graves, mais pour demander à ceux qui les jugent de ne pas se laisser prendre à l'équivoque des mots et des valeurs), je n'entends pas inciter à l'insoumission. Je suis persuadé que cette précision est valable pour tous les signataires de la déclaration incriminée.

JEAN-LOUIS BORY.

Réseau Fournier

● *Lecteurs de la Charente-Maritime.* — Nous vous informons que deux conférences sur le sujet : « La politique intérieure et la paix en Algérie » se tiendront :

— Samedi 5 novembre à 21 heures à Royan avec Charles Hernu, ancien député de la Seine ;

— Le samedi 5 novembre avec Harris Puisais à Jonzac, salle de la mairie, à 21 heures.

● *Forums régionaux.* — Le forum de Montpellier et la Ligue des Droits de l'Homme présentent : « La Ve République, ses principes et son évolution », conférence-débat avec Daniel Mayer, le vendredi 4 novembre à 21 heures, Palais d'Hiver, rue Mareschal à Montpellier.

Communiqué

● *Cercle ouvert :* conférence-débat mardi 8 novembre (à 20 h. 45, 44, rue de Rennes). *Vivons-nous la mort de la philosophie ?* avec Kostas Axelos, Jean Beaufret, Pierre Fougeyrollas, Henri Lefebvre.

Conférences

● Le 3 novembre : le métier d'ethnologue, par Claude Lévi-Strauss. (Annales, salle Gaveau, BAL. 29-14.)

● 4, 5, 10 novembre à 21 h. - le 6 à 14 h. 30 : Soleils du Japon, par Claude Durix et Pierre Rambac. (Connaissance du Monde, salle Pleyel, CAR. 06-30.)

● Le 7 novembre : rentrée des cours de l'Ecole du Louvre. (Renseignements au Secrétariat de l'Ecole du Louvre, 34, quai du Louvre.)

Mercredi 9 novembre à 21 heures (et non vendredi 4), conférence d'information avec Jules Roy et Robert Barrat.

Demander cartes d'invitation au journal.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en meubles rustiques

Sa grande compétence est à votre disposition. C'est M. WELTER Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes !

AUX GALERIES BARBES
Département : « Rustique », 55, bd Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55

Magasins ouverts tous les jours sans interruption de 8 heures à 19 h. 30 sauf le dimanche

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

P. 963

le briquet
des amoureux
de la perfection

essayez un ronson, vous serez émerveillé de sa perfection technique - **entièrement automatique,** un seul geste suffit, pour l'allumer avec un seul doigt - **flamme réglable,** une simple molette de réglage vous permet d'obtenir aussitôt la hauteur de flamme désirée - **un an de recharges :** avec un seul injecteur " butron " (n f 3,75) vous avez suffisamment de recharges pour un an de fonctionnement.

pour lui varaflame
chromé nf 47,50
plaqué or nf 149,75
pour elle varaflame gainé
lézard noir ou gold,
chromé nf 57,50
croco noir ou gold,
plaqué or nf 149,75

RONSON

PUBLICIS 2197

7e année de la guerre d'Algérie

« DAILY MIRROR » (Angleterre).

« STOCKHOLM TIDNINGEN » (Suède).

NOVEMBRE 1960, VU PAR L'ETRANGER.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Dien-Bien-Phu multiplié par Suez

AUSSITOT que de Gaulle s'approche du micro, l'espoir, malgré tout, renait chaque fois de ses cendres. Notre Histoire depuis deux ans se résume en quatre dates, celles de quatre allocutions :

— 23 octobre 1958 : de Gaulle suggère la paix des braves ;

— 16 septembre 1959 : de Gaulle lance l'autodétermination ;

— 28 janvier 1960 : de Gaulle s'adresse aux émeutiers d'Alger;

— 14 juin 1960 : de Gaulle invite le F.L.N. à négocier.

Et maintenant ? Ne cherchons pas à prédire son discours, constatons simplement que la situation est transformée. L'homme qui régit la France était le maitre des événements, il ne l'est plus. Le monde entier était à ses côtés, à l'Ouest comme à l'Est, il ne l'est plus. Son adversaire, en Algérie, était suspendu à sa parole, il ne l'est plus.

Son emprise sur les hommes et les événements est gravement amoindrie, et s'il a encore une chance, il lui faut, cette fois, jouer de manière beaucoup plus radicale, plus rapide, et plus risquée. S'en rend-il compte ? Nous n'en savons rien. Mais il nous appartient, au moins, d'en prendre conscience nous-mêmes.

NOUS vivions tous, quelle que fût notre position politique dans l'affaire algérienne, sur un axiome commun qui, au long des six années, n'a jamais été remis en cause : la guerre d'Algérie n'est pas la guerre d'Indochine, un nouveau Dien-Bien-Phu est exclu.

La partie peut se présenter plus ou moins bien politiquement, mais il ne peut pas y avoir de défaite militaire — c'est à partir de là que nous avons tous raisonné. De Gaulle le premier.

Et c'est pourquoi le facteur «temps» n'a jamais paru angoissant — à de Gaulle moins qu'à tout autre, qui se juge solidement installé au pouvoir, qui dans chaque discours nous a décrit la situation sans issue de l'armée du F.L.N., et qui l'a dit clairement dans sa tournée des popotes : « *Nous avons le temps.* »

Cela paraissait si peu contestable encore à la veille de l'été que l'échec des pourparlers de Melun parut seulement partie remise.

En quatre mois, tout a changé. Il ne s'agit plus de difficultés diplomatiques. Les événements ont tourné de telle sorte que nous sommes menacés en Algérie de perdre la partie *militairement.* Voilà ce qui est nouveau et qu'il faut examiner avec précision.

CE n'est pas exactement Dien-Bien-Phu qui risque de se reproduire. C'est pire : Dien-Bien-Phu multiplié par Suez.

Autrement dit, le scénario suivant est maintenant plausible. Les Chinois et les Russes se mettent à aider matériellement le F.L.N., équipant en armement lourd et en aviation les troupes algériennes qui sont actuellement basées en Tunisie et au Maroc (avec l'accord de ces deux pays). Ils lui permettent d'engager de sérieux combats contre l'Armée française aux frontières, d'enfoncer à certains endroits les barrages, et de bombarder quelques villes d'Algérie. Toutes les données de l'affaire sont alors modifiées, non plus seulement dans les chancelleries ou les Assemblées internationales, mais très directement sur le terrain. Devant cette irruption de l'Est en Afrique du Nord, les Américains décident d'arrêter à tout prix l'aventure et, avant même que le processus se soit développé, ils envoient les premiers un ultimatum à la France par tous les moyens possibles, y compris la menace d'une intervention militaire en Méditerranée. Les Russes ayant, en fin de compte, tout autant que les Américains, intérêt à ne pas laisser l'artillerie chinoise, les divisions chinoises, l'aviation à réaction chinoise, remporter une victoire historique en Afrique, on peut s'attendre à un accord tacite entre Moscou et Washington pour « arrêter les frais » à tout prix, comme à Suez, avant que le Dien-Bien-Phu africain ne soit consommé.

CETTE anticipation, bien sûr, est schématique. L'aide militaire chinoise au F.L.N. — qui a déjà commencé — ne reproduira pas tout à fait Dien-Bien-Phu à la frontière tunisienne. Les ultimatums russe et américain n'interviendront sans doute pas tout à fait comme à Suez. Mais ce ne sont pas les modalités, encore imprévisibles, qui comptent ; c'est le mouvement des événements. Et il est clair. La course est ouverte entre les trois plus grandes puissances militaires mondiales, la Chine, la Russie, et l'Amérique, pour intervenir en Afrique du Nord.

La Chine a tout à y gagner. Ce serait son entrée fracassante dans le monde non asiatique.

La Russie ne peut pas rester en arrière et, dès à présent, elle a résolu de prendre les devants.

L'Amérique, si elle laissait faire, subirait — en tant que leader de l'Occident — sa plus grande défaite depuis la guerre. Elle interviendra donc; c'est sûr.

L'Armée française ne conservera par l'Algérie. L'Est et l'Ouest conjugués l'en délogeront, par la force s'il le faut. Ce qui nous a toujours paru une impossibilité physique, depuis six années, est devenu une éventualité probable : la défaite militaire.

Pour de Gaulle, et pour nous — car nous sommes tous dans le même bateau : la France — la situation est dramatiquement simplifiée. Ou bien nous décidons nous-mêmes de faire la paix, en sauvant ce qui peut être sauvé, avant qu'une terrible humiliation nationale nous soit infligée. Ou bien, par impuissance, par aveuglement, par décadence, le pouvoir et le peuple de ce pays attendent que les forces extérieures crèvent l'abcès, comme elles s'y préparent.

Pour l'Algérie, le résultat sera, de toute façon, le même : la fin de la guerre et l'indépendance. Mais pour la France, le destin est ouvert.

Il s'agit de notre Armée. Il faut lui éviter la défaite. Il n'y a qu'une manière d'y parvenir, dans le peu de temps qui nous reste, c'est de négocier.

L'ARMEE n'est pas prête à admettre cette négociation. Elle ne croit pas encore à l'intervention étrangère, et elle se juge victorieuse sur le terrain. Il faudra donc la lui imposer. Redoutable épreuve, devant laquelle de Gaulle — on comprend ses raisons, même si on ne les admet pas — a jusqu'à présent toujours reculé. Maintenant il ne le peut plus. Les délais sont écoulés.

L'Armée française veut conserver l'Algérie. C'est impossible. La seule question est de savoir comment elle la quittera : soit parce qu'une volonté politique, de Paris, s'imposera à elle, soit parce qu'elle succombera sous la puissance supérieure de l'aviation chinoise et de la flotte américaine.

Devant une pareille alternative, nous ne pouvons pas croire que de Gaulle se résigne à attendre la catastrophe. Quelles qu'aient été nos déceptions et notre amertume devant son attitude depuis deux ans, nous ne pouvons pas le croire. Quant à nous, à l'approche d'un drame d'une pareille ampleur, il nous paraît que toute idée de polémique doit être écartée. Si de Gaulle annonçait une politique de négociation directe, et loyale, avec les Algériens et demandait aux Français, pour surmonter toutes les oppositions possibles, leur appui total, ce serait notre devoir à tous de le lui accorder.

Certes, il n'a rien dit ni rien fait jusqu'à présent — bien au contraire — qui nous permette d'espérer. Mais jamais ni lui ni nous n'avons été devant la situation qui se dessine maintenant. Il n'a plus rien à perdre. S'il décide de parler directement avec Ferhat Abbas, il est possible que l'Armée se révolte et tente de prendre le pouvoir, c'est vrai. Mais s'il décide de ne pas le faire, et de laisser l'Armée être chassée d'Algérie par la force étrangère, nous sommes assurés alors d'une dictature militaire en France et dans d'atroces conditions.

Dien-Bien-Phu et Suez ont été deux étapes décisives dans l'évolution psychologique de l'Armée française et dans son attitude à l'égard de la nation. Les fruits en ont été la bataille d'Alger, les tortures, et le 13 Mai. Nous pouvons imaginer ce qui arrivera si l'Armée subit maintenant une défaite plus amère encore.

Gaullistes ou antigaullistes, communistes ou anticommunistes, ex-adversaires politiques du temps des débats de la IVe, anciens « Oui » ou anciens « Non » au référendum, voici venu le moment où une menace supérieure doit nous unir. Il faut sauver l'Armée française de la défaite, arracher la France au désastre.

DE GAULLE va-t-il jouer son rôle ? Nous sommes jeudi, il parle demain, je n'en sais rien. On tremble à l'idée qu'il vit peut-être encore dans ses rêves et ses illusions. S'il en est ainsi, nous allons le savoir et il sera toujours temps, hélas ! d'en tirer le lendemain de graves conclusions. Mais s'il existe une seule chance qu'il se décide enfin à agir et si, avant de se décider, il pèse les atouts dont il pourrait disposer, s'il recense les appuis sur lesquels il pourrait compter, il est du devoir strict de tous ceux qui ont le privilège de pouvoir s'exprimer publiquement de dire qu'ils sont prêts à se faire tuer pour de Gaulle si de Gaulle est prêt à parler avec Ferhat Abbas. Disposant de ce privilège, nous voulions le dire ici, au moment où tout n'est pas encore perdu.

J.-J. S.-S.

POLITIQUE

● Un appel d'offres vient d'être fait auprès des papetiers pour la fourniture à l'Etat de 25 MILLIONS D'ENVELOPPES ET DE BULLETINS.

● Le général allemand HEUZINGER espère être nommé, en décembre, président du Comité militaire permanent de l'O.T.A.N., en remplacement du général néerlandais HASSELMAN : la plupart des gouvernements de l'Alliance atlantique ont déjà donné leur accord.

● M. PAUL DELOUVRIER, délégué général en Algérie, a fait installer, la semaine dernière, des fils de fer barbelés sur le mur d'enceinte du Palais d'Eté.

● « NOTRE RÉPUBLIQUE », organe des gaullistes de gauche, publie sous le titre : « LA FIN D'UN MYTHE », un article sur les commissions d'élus algériens : « Les chefs de ce qui devait être la troisième force suivirent leurs troupes dans une tout autre direction que celle que souhaitaient les spécialistes de la rue de Lille... Il est préférable de tenir compte de cette réalité plutôt que d'essayer de construire l'ALGÉRIE ALGÉRIENNE sur du sable avec de faux matériaux. »

● Depuis la publication du rapport Rueff-Armand, M. JACQUES RUEFF a dû changer de pharmacien. Le sien refusait de le servir.

● Déçu qu'aucune proposition n'ait été déposée au Bureau de l'Assemblée, le GÉNÉRAL DE GAULLE a, provisoirement au moins, renoncé à son idée de venir devant le Parlement.

● M. HABIB DELONCLE (U.N.R.) : « Nous défendons l'Algérie algérienne parce que nous sommes fidèles inconditionnellement au général de Gaulle, par une espèce d'abdication de notre pensée devant sa clairvoyance plus grande. »

● M. MICHEL DEBRÉ est convaincu que l'U.R.S.S. et la Chine se sont partagé le monde en zones d'influence, la première s'attribuant l'Amérique, la deuxième se réservant l'Afrique. Le Premier Ministre en conclut que l'Algérie étant devenue terrain de guerre froide, toute reprise de contact avec le F.L.N. est impossible.

● M. JUSTIN CATAYÉE, député de la Guyane, rêve d'une FÉDÉRATION DES CARAIBES avec la Martinique et la Guadeloupe, sur le modèle de la Fédération des Antilles britanniques. Même aspiration à l'autonomie à Djibouti.

LA NATION

La semaine politique

● ***A l'Elysée, quand on parle des «Américains» ce n'est pas au gouvernement des Etats-Unis qu'on pense.***

« CHANTAGE *politique grossier* » : le titre s'étale sur deux colonnes du «New York Times» et des principaux journaux américains. L'article dénonce le G.P.R.A. allié du communisme et menace pour l'Occident. Il est entièrement payé, au tarif publicitaire habituel, par l'*International Latex Corporation*, et signé du président de la firme, M. Spanel. Mais il pourrait être signé Soustelle, et l'Elysée ne s'y trompe pas. A l'heure où l'opinion française se berce mollement de l'idée qu'un putsch activiste est impossible parce que « les U.S.A. s'y opposeraient » — et puis, grands dieux ! n'y a-t-il pas des choses plus importantes, le bébé de Farah, par exemple ? — l'Elysée, lui, mesure le cheminement sournois des « Américains » de France. Et il les croit plus dangereux que les « durs de l'Armée ».

Cela a commencé par une déclaration de M. Soustelle — dans « Le Journal du Parlement » — se prononçant pour l'intégration de la force de frappe française dans l'ensemble des moyens militaires de la Coalition atlantique. Depuis, l'opposition de l'extrême-droite à la politique du général de Gaulle, accompagnée d'une caseade de propos aimables pour M. Pinay, a précisé le sens de l'opération. Il s'agit d'obtenir avant tout la neutralité bienveillante de l'Amérique. Après quoi, on laissera les événements s'accomplir. En deux temps, bien entendu. D'abord le coup de force : on tire les marrons du feu. Ensuite, l'installation d'un gouvernement « sérieux » : on les mange.

« Sérieux » ? Certes. M. Soustelle et ses amis savent parfaitement qu'en cas de coup de force, les ultras d'Alger et de Paris ne pourront se maintenir seuls au pouvoir. D'abord, quels ultras ? Le général Jouhaud — pour lequel a été créée, tout spéciaelment, une nouvelle association aéronautique algéroise — ou Salan ? Soustelle ne croit pas en Salan. Dès son expulsion d'Alger, il a diagnostiqué les faiblesses du général. La présence à ses côtés, lors de sa conférence de presse, de quelques hommes politiques chevronnés l'a, il est vrai, un moment inquiété. Il y avait là Georges Bidault, Frédéric-Dupont, Lafay. Et puis, il s'est rasséréné : il y avait *aussi* Poujade. L'apport « massif » des troupes poujadistes dit tout : ces gens ne sauront pas gouverner. Mais Pinay-Soustelle venant en second, en roue de secours, réparant quelques dégâts et rassurant les modérés, cela fait une équipe viable. Surtout si l'Amérique donne le feu vert.

L'Amérique avec nous et Pinay avec nous. Donc, la France avec nous.

Ces derniers jours, les échéances ont paru se rapprocher. Non que tout aille au même pas : le nouveau Colloque de Vincennes, par exemple, se présente assez mal : l'annonce de la déclaration du général de Gaulle, le 4 novembre, a désorganisé ses préparatifs ; et puis, il a fallu refouler certaines adhésions trop voyantes d'extrême-droite, sollicitées en hâte pour « contrer » Salan et à cause desquelles MM. Lacoste, Lejeune, Bourgès-Maunoury menaçaient de se retirer. Mais les plans de l'équipe « américaine » n'en sont guère troublés pour autant. Laissant à d'autres l'organisation concrète d'une épreuve de force dédaigneuse des dosages politiques ou des p r é c a u t i o n s internationales, M. Soustelle entend réaliser à son bénéfice l'opération qu'il a réalisée au bénéfice du général de Gaulle le 13 Mai. Il vient de prendre ses précautions contre toute éventualité en faisant dire que la création d'un exécutif algérien pousserait les Européens à la sécession. Ceux-ci créeraient pour leur compte un « troisième gouvernement » hostile au F.L.N. comme à de Gaulle. Un soulèvement s'ensuivrait, un grand nombre d'officiers y prêteraient la main, les autres n'oseraient tirer. Si l'O.N.U. voulait alors intervenir, elle ne pourrait que constater le partage du pays. Le général de Gaulle lui-même y consentirait. Ou s'en irait.

Et l'Elysée ? L'Elysée regarde et cherche la parade.

Le chef de l'Etat a reçu des officiers supérieurs d'Algérie conduits par le général Crépin. Ils lui ont parlé de l'effervescence qui régnait là-bas. Lui, leur a rappelé les devoirs de la discipline. Il a redit son hostilité à l'égard de l'indépendance algérienne, son scepticisme quant à une reprise des négociations. Aux membres des bureaux des Assemblées venus chasser vendredi dernier, à Rambouillet, il a multiplié les apaisements, paraissant écarter — malgré le démenti de l'Elysée — à la fois l'hypothèse d'un référendum sur une nouvelle initiative en Algérie et celle des pleins pouvoirs personnels. Enfin, lundi, faisant allusion au renforcement de l'exécutif français, M. Coup de Fréjac, qui dirige l'Information à Alger, excluait apparemment l'annonce, vendredi soir, de l'installation d'un exécutif algérien, réduit au rôle d'épouvantail brandi par M. Soustelle.

Cette politique a un nom : l'immobilisme.

Paris-presse l'intransigeant
Le chah d'Iran danse de joie :
FARAH LUI DONNE UN FILS
Toutes les photos sur le Chah et Farah
France-soir
LE CHAH A DANSÉ EN APPRENANT LA BONNE NOUVELLE
FARAH : C'EST UN GARÇON
IL EST NÉ A 9 HEURES 20
Le Chah a visité la maternité
le bébé royal

DEUX « MANCHETTES » DU 31 OCTOBRE.
Le reste, M. Spanel s'en occupe.

● ***Enquête : A qui la police a-t-elle obéi le 27 octobre ?***

« L'*ORDRE a été maintenu sans graves incidents... La police parisienne, au seul service de l'Etat et de la population... a fait son devoir avec objectivité.* »

Telle est la réponse du préfet Papon à l'agence F.P., au lendemain du 27 octobre. Il semble qu'elle mérite quelques commentaires.

De l'avis unanime, les violences policières, lors de la « soirée de l'U.N.E.F. », sortent en effet du cadre des bagarres habituelles entre manifestants et service d'ordre. On y relève au moins trois faits dominants. D'abord, le refus systématique de laisser opérer les journalistes. Une vingtaine d'entre eux, français et étrangers, ont été pris à partie, insultés ou frappés, leurs appareils brisés ou saisis, même lorsqu'ils ne se trouvaient pas dans le feu de l'action.

« *On ne vous fera pas de cadeaux !* » hurlait rue des Ecoles un policier à quiconque arborait une carte de presse. Devant leurs propres studios, neuf reporters et techniciens d'Europe n° 1, coupables de regarder une brève manifestation avenue Montaigne, ont été empoignés à la sortie de leur travail.

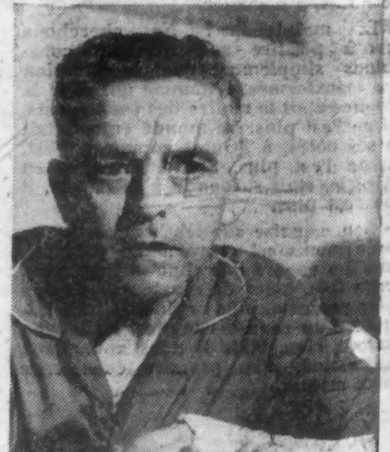
Ensuite, l'absence de sommations — et d'ailleurs, de provocations. A 18 h. 28, deux minutes avant la fin du meeting de la Mutualité, un commissaire à feuilles de chêne entreprend de « dégager » la chaussée de la rue Monge où stationne une foule étonnamment calme : il donne lui-même l'exemple en frappant à coups de pied ceux qui ne refluent pas assez vite.

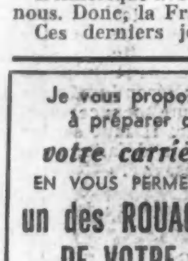
A 18 h. 32, une seule charge contre cinquante personnes qui essaient de sortir du « périmètre » en jette la moitié, 25 blessés, sur le trottoir de Polytechnique.

A 18 h. 45, entre les rues des Ecoles et du Cardinal-Lemoine, 80 jeunes gens reçoivent chacun 7 ou 8 coups de bâton.

A 18 h. 55, ne trouvant plus personne à frapper, des agents descendent dans les couloirs du métro, y poursuivent la délégation Renault et assomment un de ses membres.

Enfin, l'emploi d'une méthode nouvelle, contre les manifestants du P.S.U. et de l'U.D.S.R. Ceux-ci, leurs dirigeants en tête, sont pris à revers, à 19 h. 15, boulevard Arago, à hauteur de la rue de la Glacière. Tandis que les jeunes gens qui lèvent les bras en signe de reddition sont roués de coups, une seconde vague d'agents casqués attaque la tête du cortège. Selon la technique italienne dite « à la celere », les policiers frappent en courant, à l'aveuglette, tout ce qui se trouve sur leur passage. L'ex-député


(Marquis.)
M. TANGUY-PRIGENT.
« Raison de plus ! »

Je vous propose de vous aider à préparer dès maintenant
votre carrière de demain
EN VOUS PERMETTANT DE DEVENIR
un des ROUAGES ESSENTIELS DE VOTRE ENTREPRISE
grâce aux cours (oraux ou par correspondance)
de l'I. C. H. PSYCHOTECHNIQUE
- GRAPHO et MORPHO-PSYCHOLOGIE
- PSYCHOLOGIE des PROFONDEURS
- OPERATEUR-PSYCHOTECHNICIEN
- PROMOTION SOCIALE
Nombreuses possibilités
Documentation gratuite sans engagement :
André PASSEBECQ,
Docteur en Psychologie, Professeur E.O.S.T.

Directeur de
I. C. H. PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

Vient de paraître
Les Recettes d'une Grand'Mère
par Renée de GROSSOUVRE
« Ecrit avec esprit, dans un style net, élégant et précis, la compétence de l'auteur s'impose à chaque recette »
EDITIONS UNIVERSAL
à la LIBRAIRIE LARDANCHET
100, rue du Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
15 NF

Tanguy-Prigent, tombé face contre terre, est frappé 19 fois, poignet gauche et doigts cassés. On ne l'abandonne qu'inerte.

« Arrêtez ! C'est un ancien déporté ! » crie Roland Dumas : un coup de matraque lui fend le cuir chevelu. Charles Hernu se fait reconnaître : ancien parlementaire. *« Raison de plus ! »* répond un policier. Et, d'une clé, il lui déchire les ligaments du bras.

Pourquoi ces excès ? Qui a ordonné ces charges inutiles contre une foule pacifique en voie de dispersion ? Voire de simples passants regagnant leur domicile ?

Les explications psychologiques, revanche « technique » d'une police accusée de mollesse le 3 octobre aux Champs-Elysées, rancunes, souvent avouées par des injures précises, contre les intellectuels et étudiants « fils à papa » (!), colères nées des attentats du F.L.N. — tout cela ne saurait suffire. Il y a probablement autre chose. Il y a probablement le travail, à peine clandestin, de l'ex-commissaire Dides.

De l'enquête minutieuse à laquelle nous avons procédé sur place et auprès de nombreux témoins, il résulte que la violence sans prétexte ni discernement qui s'est exercée le 27 octobre a été le fait d'un dixième, environ, des effectifs : 200 à 300 agents sur 2.000 gardiens et un millier de gendarmes mobiles. Ce dixième appartient entièrement à deux brigades précises chargées de la répression des manifestations de rue. On les a vues en action deux fois le même mois : aux Champs-Elysées et aux Gobelins. Contre les ultras et contre l'U.N.E.F.

(A. F. P.)
M. MAURICE THOREZ.
Une phrase qui résume tout.

Ici, le bilan qu'on vient de lire. Là, les glaces de « L'Express » brisées.

Parlons net. Tout se passe comme s'il existait un noyautage de la police par des activistes d'extrême droite. Comme si les policiers rapatriés d'Afrique du Nord gagnaient à leur mentalité « algéroise » les cadres de la Préfecture. Et comme si l'événement donnait raison à deux anciens ministres de l'Intérieur, Edouard Depreux et François Mitterrand, molestés boulevard Arago et bien placés pour accuser les éléments didistes (mis en place par le commissaire Dides du temps du préfet Baylot) d'avoir lancé les charges de l'autre soir. D'un haut fonctionnaire à l'un des blessés du 27 : *« Là-bas, c'est toujours Dides qui commande »*.

● Maurice Thorez explique pourquoi le P. C. n'a pas marché avec l'U.N.E.F.

DEPUIS le 27 octobre, les discussions n'ont pas cessé entre le Parti Communiste, la C.G.T. et les organisations syndicales qui ont soutenu la manifestation de l'U.N.E.F. Dès le 29, la Fédération de l'Education Nationale diffusait un tract accusant le P.C. d'une *« tactique traditionnelle de démolition et de chantage à l'égard des organisations et des militants qui ont de l'action une conception différente de la sienne »*. Même au sein du Parti, on s'interrogeait, on élevait des doutes. N'avait-on pas été trop « prudent » en refusant la bataille ? N'avait-on pas « trahi » la paix ? Aux attaques du dehors comme aux discussions de cellules, Maurice Thorez et certains dirigeants du Parti viennent de répondre. Quel que soit le jugement qu'on réserve à cette réponse, on mesurera son importance.

D'abord, une querelle plus générale. Ce que le P.C. reproche à certains dirigeants syndicaux — U.N.E.F., F.O., C.F.T.C., F.E.N. — c'est de ne pas accepter que la campagne pour la paix en Algérie soit le terrain d'une alliance ouverte de toutes les forces de gauche. Il les accuse de considérer les militants du P.C. comme une « piétaille » à utiliser avec mesure et de s'en tenir à une nouvelle « troisième force » hostile au front unique. Mais en admettant que le front unique eût été réalisé le 27, le P.C. en eût-il pour autant officiellement « marché » ?

C'est le cœur du débat. En répondant à cette question, le Parti a éclairci toute son attitude actuelle. Spécialement en face de de Gaulle.

Agir *tout de même*, malgré l'interdiction de la manifestation et malgré l'absence de front unique — et l'on devine, à quelques allusions dans « L'Humanité » combien ce désir était vif, non seulement à la base mais à des échelons plus élevés — c'était aller au-devant de l'épreuve de force *contre de Gaulle*. Or, Maurice Thorez et les dirigeants du P.C. estiment que cette épreuve de force ne venait pas à son heure. Et ils en donnent deux raisons :

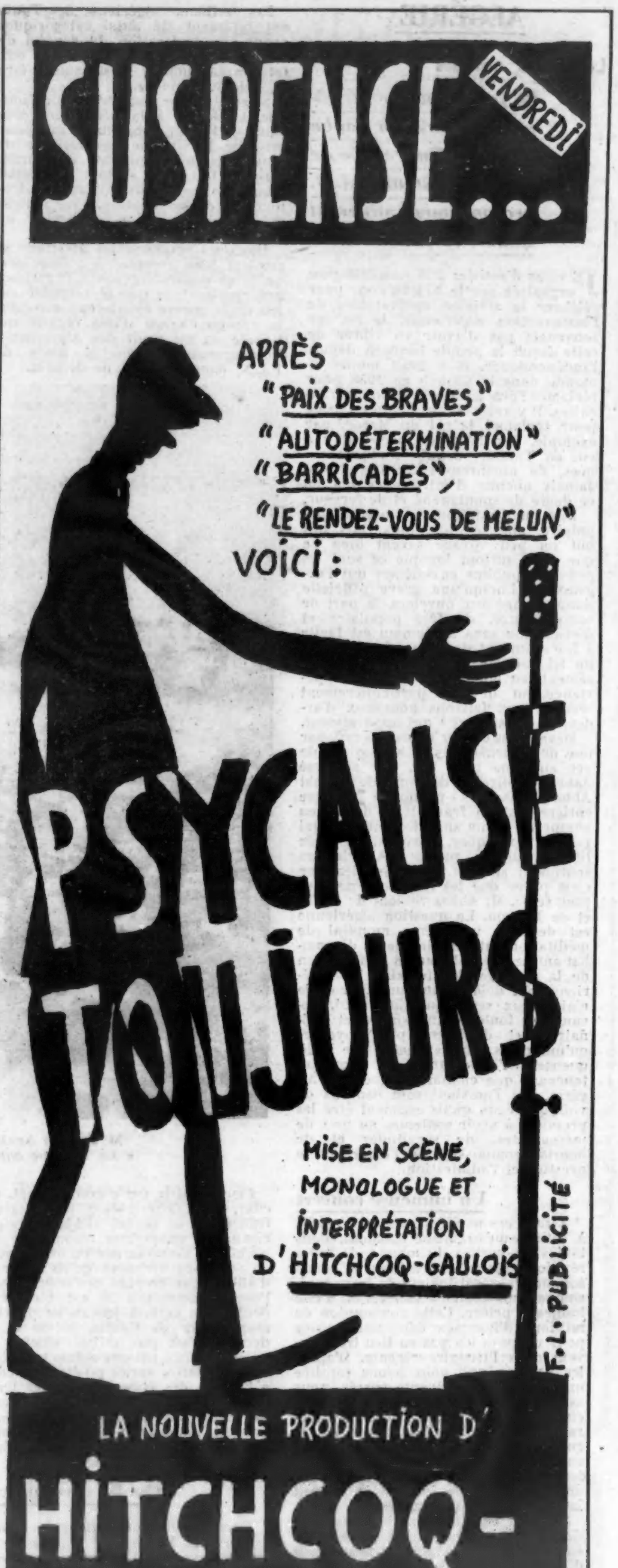
1) *« Ce qui est clair dans la tête de l'avant-garde ne l'est pas encore pour tous. »* De trop nombreux Français hésitent encore sur l'action pour la paix. Certains, dans les syndicats et les usines, s'interrogent sur de Gaulle. Les journaux leur apprennent, par exemple, qu'il a contre lui les ultras, une partie de l'Armée et de la droite. Peut-on être contre lui sans être, même involontairement, avec eux ?

2) ... Et cela est en partie vrai. Car il n'y a pas à se leurrer : les dirigeants communistes estiment qu'un conflit violent peut opposer, très rapidement, le général de Gaulle aux activistes. Le premier geste de ces derniers serait d'écraser l'opposition de gauche. Combattre en force le chef actuel de l'Etat et l'affaiblir équivaut donc à jouer le rôle de fourrier du fascisme. Mais si le fascisme triomphe malgré tout ? Alors, la situation est claire : le Parti s'engage à fond. Et, cette fois, dans des conditions telles que la Gauche ne peut qu'accepter le front unique contre le fascisme.

Telle est la « ligne » que Maurice Thorez a définie dimanche dernier, à Saint-Denis, aux militants de la banlieue nord-est. Le discours était long, mais la conclusion brève. Une phrase qui résume tout : *« Les plus grandes batailles sont encore à venir. »*

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE ONT ÉTÉ RECUEILLIES PAR P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF ET JACQUES DEROGY.

POUR
LES PREMIÈRES FRAICHEURS ET PLUIES D'AUTOMNE
GARY
VOUS PROPOSE UNE COLLECTION
"Extraordinaire"
PARDESSUS ET IMPERS IMPORTATIONS EXCLUSIVES
73, CHAMPS ÉLYSÉES



ALGÉRIE

Les deux calculs

● *Jean Daniel nous câble de Tunis : à l'aube de la septième année de guerre, c'est un F.L.N. profondément différent qui est en face de nous.*

JE viens d'assister à la manifestation organisée par le Néo-Destour pour célébrer le sixième anniversaire de l'insurrection algérienne. Je ne me souvenais pas d'avoir vu vibrer de cette façon le peuple tunisien depuis l'indépendance. Il y avait moins de monde dans la Casbah en 1958 pour réclamer l'évacuation des troupes françaises. Il y avait moins d'enthousiasme pour acclamer le roi du Maroc, par exemple. Sur l'Algérie même, il y a eu, en Tunisie, depuis quelques années, de nombreuses manifestations. Jamais aucune d'entre elles n'a eu ce degré de spontanéité et de ferveur.

Une manifestation, un meeting populaire, une réunion, tous ceux qui ont un peu voyagé savent bien ce que c'est, surtout lorsque ce sont les pouvoirs publics eux-mêmes qui l'organisent. Lorsqu'une grève officielle donne congé aux ouvriers, la part de complaisance, de fête populaire et d'exaltation sans lendemain est facile à faire, surtout dans des pays qui ont un tel goût du spectacle. Mais précisément, au bout d'une certaine expérience, on devient particulièrement réceptif aux frissons nouveaux d'ardeur et de sincérité qui apparaissent.

Devant ces 60.000 Tunisiens qui, par une des journées les plus limpides de cet automne trop sec, ont acclamé dans le délire le discours de Ferhat Abbas (discours prononcé presque entièrement en français et donc peu compris), je me suis demandé ce qui pouvait expliquer, après six ans de litanies sur la guerre d'Algérie, un sentiment si neuf. Je crois bien que c'est parce que les Algériens ne sont plus seuls. M. Abbas revient de Pékin et de Moscou. La question algérienne est devenue un thème mondial de méditation anticolonialiste ou de combat antioccidental. Sur un certain plan de la propagande africaine les Algériens sont déjà vainqueurs. Jamais je n'ai mieux senti qu'aujourd'hui, devant ces foules enthousiastes et solidaires, et d'ailleurs plus joyeuses qu'indignées, plus ardentes que belliqueuses, l'importance du nouveau tournant que connaît la guerre d'Algérie. Les Tunisiens sont heureux de voir que ceux qu'ils estiment être les premiers à avoir soutenus, au prix de mésententes, de servitudes et de heurts, connaissent à l'extérieur le prestige et l'admiration.

Un immense concert

A tous ces manifestants on a répété à satiété qu'au même moment, dans toutes les parties du monde, de telles réunions étaient organisées et qu'en somme ils constituaient la voix tunisienne d'un immense concert ou d'une immense prière. Cette communion de millions d'hommes dans une pensée pour un pays n'a pas eu lieu très souvent dans l'Histoire récente. D'après les romans que nous avons pu lire une fois les événements passés, nous savons que cela est arrivé pour la chute de Paris et aussi pour la Libération de Paris. C'est cruel de le constater, il y a en Extrême-Orient, en Méditerranée ou en Norvège des foules entières qui ressentent exactement cette même impression devant la guerre d'Algérie en 1960.

En tout cas, le F.L.N. n'y est évidemment pas indifférent. Il en tire énergie et aussi exigeance. Il apparaît difficile qu'on puisse le trouver maintenant souple ou conciliant ou prêt à sacrifier tous les objectifs initiaux de sa révolution.

Les milieux algériens de Tunis ont rarement été aussi catégoriques avant une déclaration du général de Gaulle. Rien, selon l'un d'entre eux (et non des moindres), ne saurait être réglé le 4 novembre.

S'agit-il d'une simple attitude tactique, conforme à la déclaration très raide de Ferhat Abbas lundi soir pour célébrer le sixième anniversaire de l'insurrection ? Peut-être en partie. Mais en fait, c'est surtout le résultat d'une analyse très intéressante et très nouvelle de la situation. Une analyse qui constitue en même temps un bilan.

Quelques responsables algériens se rendent bien compte — même lorsqu'ils ne consentent pas à l'exprimer publiquement — que le véritable enjeu de la guerre est devenu non plus la reconnaissance d'une dignité nationale ou du droit des Algériens à l'indépendance, mais la place du F.L.N. dans l'Algérie de demain.

M. Ferhat Abbas au meeting de Tunis. (Radiophoto A.F.P.)
« La réforme agraire plus l'arabisation. »

Ceux dont je parle conviennent, en effet, que l'élimination de l'Algérie française, le projet d'Algérie algérienne, la promotion musulmane ou les efforts de scolarisation constituent de sérieuses victoires qu'ils mettent, d'ailleurs, au compte des maquisards. Pour quelques-uns il est bien évident qu'un certain jeu aurait pu être risqué avec de Gaulle, même si ce dernier n'est pas estimé sincère et que grâce à ce jeu une autonomie algérienne relative aurait pu être arrachée à l'ombre des épées de l'armée française. Le problème serait alors resté de savoir sur quelle force le F.L.N. pouvait compter pour passer rapidement de cette autonomie à une véritable indépendance.

Quelle révolution ?

Dans cette perspective, les pourparlers de Melun ont administré la preuve au G.P.R.A. que de toute façon la France entendait détruire jusqu'à la racine l'organisation insurrectionnelle. C'est, en fait, cette conviction et elle seule qui rend compte de l'échec des pourparlers. A ceux du G.P.R.A. qui déclaraient : « Le référendum, c'est la mort de la révolution », les partisans des pourparlers répondaient : « Examinons d'abord les chances qui nous sont laissées de faire pacifiquement la révolution. »

La préoccupation de la place du F.L.N. dans l'Algérie de demain n'est évidemment pas une préoccupation d'ordre personnel. On se demande comment les officiers français intelligents et qui ont fait la guerre d'Indochine peuvent encore éprouver un besoin naïf de déceler dans la démarche de leurs adversaires des ressorts psychologiques exclusivement sordides. Pour le F.L.N. la seule question est de savoir comment l'idéal révolutionnaire incarné par les structures politico-militaires de l'insurrection pourra être traduit dans les faits. On dira donc qu'à Melun les Algériens ne voulaient pas la paix. Ce qui est un truisme : personne ne veut la paix à n'importe quel prix, sauf parfois les populations des deux camps. On dira aussi que le F.L.N. voulait mettre tous les atouts de son côté dans l'organisation du référendum — ce qui est bien évident. Les deux accusations peuvent être aisément retournées pour souligner une fois encore combien cette méthode de l'autodétermination s'est révélée désastreuse et combien la consultation ne peut être le résultat que d'une entente entre la France et le G.P.R.A.

Quoi qu'il en soit, les analystes du F.L.N. dont je cite les propos sont persuadés que le général de Gaulle est dans l'impossibilité totale, au moins actuellement, de donner aux Algériens les « chances » d'une révolution conçue à leur manière. Son objectif est double : d'abord donner à l'armée française une sorte de consécration de la prétendue victoire que celle-ci estime avoir remportée sur le terrain purement militaire. Cette consécration consiste dans la mission que de Gaulle a octroyée à l'Armée de contrôler le référendum. Ensuite, établir entre la France et l'Algérie des liens néocoloniaux qui sont commandés selon lui par la nature des choses et qui sont pour les Algériens exactement le contraire de leurs objectifs. Il paraît donc impossible que sans fait nouveau, tel qu'une intervention extérieure, une extension du conflit ou une menace intérieure en France, etc., de Gaulle puisse proposer une base à partir de laquelle l'entente soit souhaitée.

Mais qu'est-ce donc que cette « révolution » que les Algériens entendent préserver à tout prix et pour laquelle ils craignent les menaces de la fausse autonomie du néocolonialisme ou même d'un processus d'évolution trop lent ? Un jeune F.L.N. de la nouvelle école m'a répondu : « La réforme agraire plus l'arabisation ». Ils en ont assez que l'on compare leur nationalisme à celui des Tunisiens et des Marocains. Ils disent que les hommes qui ont pris les armes sont des paysans et que ces paysans ont pris la relève des politiciens défaillants et grugés. Ces combattants sans conscience politique élaborée savent ce qu'ils veulent : retrouver leur identité arabe, islamique et partager les terres. L'Armée française sait très bien tout cela puisque en même temps elle préconise une réforme agraire (qu'elle n'arrive pas à obtenir de de Gaulle, on se demande pourquoi) et elle tente par l'intensification de la scolarisation orientée de tuer l'âme arabe de la rébellion. Mais les jeunes gens ne quittent l'Islam que pour le marxisme. Il leur faut absolument un levain d'insurrection anti-occidental.

L'idéal des combattants

Les Algériens du F.L.N. sont persuadés qu'ils ne pourront reconstruire leur pays que dans l'austérité, le travail et l'égalitarisme. Leur idéal ne vient pas seulement du rêve collectiviste de tel ou tel leader ou du soutien actuel de la Chine et de la Russie, il vient des origines mêmes de leur lutte et du fait qu'ils dépendent complètement de leurs combattants. Et plus on détruit les cadres politiques de l'organisation militaire secrète, plus l'indépendance est exigée par des hommes de plus en plus frustes. Sans ces combattants les exilés ne sont rien. L'idéal révolutionnaire s'est construit à partir de leur élan.

Tout cela, qui échappe moins qu'on ne le pense à quelques colonels (notamment ceux de l'ancien état-major du général Massu), est profondément vécu par les leaders algériens. C'est cela qui détermine la plupart des décisions et qui explique aussi un certain nombre d'incompréhensions entre d'une part le F.L.N. et d'autre part souvent les Tunisiens, les Marocains et la gauche française. Devant tous ces faits, on pouvait agiter il y a six mois encore peut-être le problème de la fin et des moyens. Le G.P.R.A. avait-il le droit de ne pas prendre les risques même grands d'une évolution lente et de continuer à laisser le peuple algérien aux prises avec d'immenses souffrances ? Pouvait-il faire du maximalisme doctrinal sans apercevoir le moment d'un changement dans le rapport des forces ? Le problème ne se pose plus depuis le renversement de la situation internationale, les défaillances occidentales et le voyage à Pékin (auquel pourtant Ferhat Abbas s'est refusé jusqu'au dernier moment). Il ne se pose plus, pour eux, qu'un examen des méthodes à la lumière des conseils de Mao Tsé-toung, conseils qui ont laissé une trace profonde dans les esprits. L'idée commence enfin à progresser de la nécessité d'un rassemblement où l'Algérie algérienne serait réalisée avant même les pourparlers avec la France. Il est bien évident que si le F.L.N. représentait soudain non seulement les combattants placés sous les ordres du G.P.R.A. mais aussi les dissidents, les messalistes, les fonctionnaires, les députés et une portion des Européens, aucun prétexte ne pourrait être trouvé pour contester même injustement la représentativité du F.L.N. C'est ce qu'un ultra de marque est venu dire — tout comme Mao Tsé-toung — à Ferhat Abbas récemment.

Pour qui travaille le temps

Face à cette situation, que peut faire de Gaulle ? Faire en sorte peut-être que l'Armée française accepte de la communauté une association dans le contrôle du référendum. Déclarer unilatéralement que le feu a cessé, ce qui lui permettrait de libérer 15.000 détenus politiques comme il l'a affirmé, paraît-il, à Ali Mallem, et accepter de recevoir plus tard Ferhat Abbas si les entretiens projetés entre Bourguiba et Houphouet-Boigny sont concluants.

C'est le plan qui lui est prêté dans le meilleurs des cas par une personnalité française de passage à Tunis. Mais ce que cette même personnalité a ajouté est beaucoup moins réconfortant : de Gaulle ne serait aucunement pressé. Il s'imposerait de ne penser qu'à l'essentiel, qui est pour lui la Conférence au sommet dans le courant de l'année prochaine. Il est persuadé que les agitations parisiennes sont limitées et surtout que la Chine et l'U.R.S.S. ne feront « rien de grave » avant la Conférence au sommet. Non seulement elles ne commettront pas d'erreur mais elles conjugueront leurs efforts à ceux des Etats-Unis pour recommander à la Tunisie et au Maroc la prudence.

Ainsi les deux adversaires comptent sur le temps. Dans la septième année de la guerre d'Algérie, la seule comparaison entre les buts de guerre de la France en 1954 et en 1960 suffit à indiquer pour qui travaille ce temps. Nous sommes passés du châtiment d'une rébellion à l'intérieur d'une province française au combat en vue d'un référendum. Quinze crises ministérielles, deux révolutions, peut-être près d'un million de morts.

JEAN DANIEL.

ARGUMENTS
N° 19 - Sommaire
● L'art en question
● Peinture
● Etre et néant des formes
● Poésie
● Musique
Rédaction-Administration :
5, rue Bernard-Palissy - PARIS (6e)
LIT 29-52
LE NUMERO : 5 NF
Diffusion en librairie limitée
Il est recommandé de s'abonner

DE GAULLE ET CÉSAR

par JULES ROY

PARMI les fatalités ou les ironies que les historiens de notre époque ne manqueront pas de relever il y aura celle qu'on joue « Jules César » au Théâtre de France au moment où, presque ouvertement, le même drame se noue à l'Elysée. Le soir de la générale, on ne pouvait écouter sans avoir le cœur serré Jean-Louis Barrault cherchant à convaincre Brutus de la nécessité d'abattre César : *« C'est d'honneur que j'ai à t'entretenir... »* Il me semblait entendre le mot clé qui doit sceller l'engagement d'autres conjurés dont les noms circulent à travers ce Paris enfiévré qui continue d'aller à ses affaires et à ses plaisirs comme si rien n'était. Beaucoup de ces hommes peuvent, j'en suis sûr, prendre à leur compte la réplique de Brutus, telle que Shakespeare la met dans sa bouche: *« J'ai plus d'amour pour l'honneur que de crainte pour la mort. »*

Dans le meurtre de César, il s'agit donc d'honneur ? Cassius, Brutus et les autres devaient le croire s'ils craignaient la mainmise de César sur le pouvoir absolu et cette couronne de roi qu'il repoussait trop mollement de son front. On pouvait, à l'époque, confondre tyrannie et conquête du Sénat, des partis et des grandes magistratures de l'Etat. Mais qui pourrait aujourd'hui, sans dénaturer des intentions garanties par une longue suite d'actes visant à restaurer une certaine forme de démocratie et un certain respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, accuser César de vouloir imposer une dictature ?

A l'époque de la conjuration, Brutus avait la charge de préteur urbain, c'est-à-dire de chef d'état-major de l'Armée, et Cassius était aussi un militaire de haut grade, un moment en rivalité avec Brutus pour ce poste. Des hommes d'honneur donc, mais qui ont de l'honneur un sens qu'Antoine leur déniera plus tard, avant d'engager le combat avec eux : *« Aux mauvais coups vous mêlez les bonnes paroles, vous poignardez César en lui souhaitant longue vie. »*

A nos propres conjurés, nous adressons la même objurgation : nous les accusons de se tromper lourdement, de confondre honneur et cruauté, victoire et abus de la force, combat et abominations. Nous les accusons de faire retomber sur la France et sur nous des actes commis dans l'illusion de donner l'avantage à une cause naïvement ou cyniquement confondue avec celle de la liberté.

Des loups, ces conjurés des Ides de mars ! Tel se voulait Brutus et tels il exigeait que fussent les siens qu'il ne jugeait féroces que s'ils montraient leurs côtes. Rien de commun avec la poitrine large et le visage loyal et pur du Brutus de l'Odéon. Petit et malingre, Brutus souffrait du foie et sa maigreur était, comme celle de Cassius, objet de plaisanterie.

Brutus n'a pas non plus cette générosité de cœur que lui prête Shakespeare. Quand il naquit, sa mère Servilia était la maîtresse de César en un moment où sa passion pour elle était dans toute sa force. Selon Plutarque, César croyait que Brutus était son fils. Brutus l'ignorait-il, qui parle de la *« carcasse »* de César et de sa *« vieille peau de bouc »* ? Son discours au Sénat reposera plus tard sur une théorie simpliste : il a tué César, bien qu'il lui eût juré fidélité, parce que César aurait, selon lui, violé le premier ses serments de libéralisme. Lisons : parce qu'il a été infidèle à la Constitution. N'a-t-on pas déjà demandé la Haute Cour pour le nôtre ? Un dur, donc, ce brave Brutus ! A ses propres yeux, homme d'honneur et honnête soldat, comme Cassius et les autres qui ne s'embarrassent pas de scrupules quand ils ont à briser une rébellion, et que personne ne saurait accuser sans provoquer les foudres des légions et la colère des ligues d'anciens combattants.

Le complot était prêt depuis deux semaines et l'ordre d'opérations établi quand les conjurés se rassemblèrent une dernière fois, la nuit qui précéda les Ides de mars.

(Cossira.)

JULES CÉSAR.

(A.P.)

CHARLES DE GAULLE.

Comme Scipion aurait pu rencontrer Annibal.

De sinistres rumeurs couraient dans Rome, où l'on s'attendait à un événement grave. César le savait et affichait une indifférence hautaine. Il refusa de faire renforcer sa garde.

LE malheur de César tient dans cette phrase de Dion Cassius : *« Il avait une si haute idée de lui-même et de si grandes espérances qu'il ne doutait jamais de son salut alors même que tout lui était contraire. »*

Qu'allait-il perdre son temps à s'occuper d'un complot, lui qui avait si souvent renversé la fortune des armes et à qui il suffisait de paraître pour mater les hommes et les événements ? A ses yeux on exagérait toujours la force de l'ennemi. Sous une feinte impassibilité, il écoutait tous les rapports, retenant les chiffres et les détails les plus infimes. Ce nouveau complot lui paraissait tenir de l'illusion collective plus que de la réalité.

Passe encore pour Cassius qui n'avait digéré ni sa déception de n'avoir pas été promu préteur urbain ni la confiscation des lions qu'il avait commandés un peu tôt pour la fête, mais Brutus ! Ce seul nom prouvait que la police se trompait. Incapable de trahir, Brutus lui semblait un de ces fameux soldats de tradition qui ne peuvent pas désobéir.

Notre César est-il si différent de l'autre ? Certes, la situation n'est pas la même. C'est moins César qu'on veut abattre aujourd'hui que ce qu'il défend et sauvegarde en le serrant dans ses mains : l'espoir d'une paix juste et d'un règlement honorable entre les frères ennemis. L'illusion la plus généreuse d'un homme qui a voué sa vie au maintien du prestige national et à l'unité de la patrie aura probablement été de croire qu'il pouvait régler le conflit algérien sans rien briser d'un côté comme de l'autre et sans faire sentir à l'Armée humiliée par la IVe République que le secret de gagner cette bataille-là ne s'enseignait pas dans les écoles de guerre.

Cette Armée a voulu obtenir une victoire sur le terrain même et avec les moyens de la subversion. Mais, en Algérie, ce sont moins des territoires qu'il faut reconquérir que des cœurs qui nous ont échappé. Les méthodes de persuasion à appliquer n'ont rien de commun avec celles de la dernière guerre où il s'agissait d'être anéantis par le nazisme ou de triompher de lui : le communisme ne s'implantera en Algérie que si on laisse les Russes y débarquer, et ils n'y viendront que si la guerre dure — c'est-à-dire si nous ne voulons pas qu'elle s'arrête.

Pourquoi notre César ne déciderait-il pas d'y mettre fin résolument ? Que valent les procédures auprès de la vie et de l'espoir de tant d'hommes, et en quoi le plus fort s'abaisse-t-il quand il offre au plus faible de le rencontrer ? Que César rencontre Jugurtha, comme Scipion aurait pu rencontrer Annibal. Que notre de Gaulle rencontre Ferhat Abbas et la guerre s'achève.

L'INFORTUNE pour notre César est que l'Armée qui fut sa force et sa passion se détache de lui sans qu'on ait l'impression qu'il puisse lui faire entendre raison. *« L'Armée est aveugle et muette »*, a écrit Vigny. Muette, nous savons qu'elle ne l'est plus. Mais aveugle, toujours. Elle ne voit pas qu'elle ne peut plus envahir la Tunisie sans que de puissantes interventions extérieures ne la contraignent à s'en retirer, comme à Suez, sous une nouvelle honte. Comment, le nez sur l'évidence, s'obstinerait-elle à s'engager et à engager avec elle le pays dans un malheur de plus ? Si on lève devant elle le rideau qui cache le décor et les personnages de l'action qui se prépare, comment n'accepterait-elle pas de sauver une victoire déjà remportée ?

Et si, prise de vertige, elle se laisse aspirer par la désobéissance, il reste à Jules César un recours ultime : en appeler à la nation pour prouver à l'Armée que ce ne sont pas des rêves comme ceux de Calpurnia qui dictent la conduite du chef de l'Etat. Car la nation est encore capable, comme en janvier dernier, de lui apporter son appui dans cette épreuve de force : il suffit à César de tenir le langage qu'on attend.

NOUS voici dans la nuit qui précède les Ides de mars. L'orage monte sur la ville, le vent s'engouffre dans les rues et les éclairs ne vont pas tarder à déchirer le ciel. Au petit matin, tout va se jouer. César va descendre de sa litière devant le théâtre de Pompée et les conjurés vont l'entourer. Ils n'empêcheront pas le Grec Artémidore de s'approcher et de lui remettre un billet que César tiendra encore dans la main quand le premier coup de poignard lui sera porté : ce billet contient les noms des conjurés.

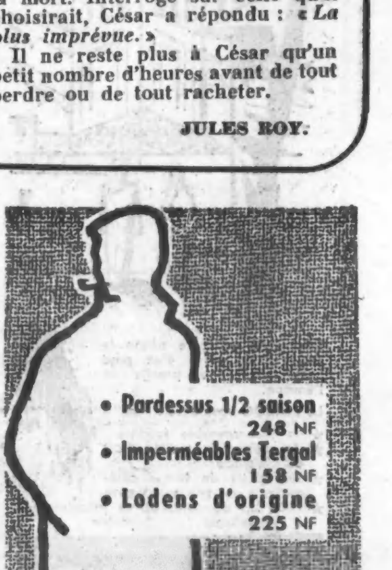
En cette nuit, qui peut encore sauver César sinon César lui-même ? Va-t-il céder ou bien braver ses ennemis et les réduire une fois de plus ? La veille, au dîner chez Lépide, la conversation des convives a roulé un moment sur la mort. Interrogé sur celle qu'il choisirait, César a répondu : *« La plus imprévue. »*

Il ne reste plus à César qu'un petit nombre d'heures avant de tout perdre ou de tout racheter.

JULES ROY.

Enzo
HABILLEUR
Exclusivités masculines et féminines
DAIM - IMPERMEABLES
TRICOTS FULLY FASHIONED
33, avenue de Clichy LAB. 35-95

Champagne Heidsieck & C°
DRY MONOPOLE
Fondé en 1785



JUSTICE

Les colonels à la barre

Au procès des Barricades, un seul accusé militaire : le colonel Jean Gardes. En venant témoigner pour lui, ses camarades ont un but précis : faire connaître la politique de l'Armée.

PLUS de neuf mois après la tentative d'insurrection d'Alger, vingt hommes sont jugés cette semaine à Paris par le tribunal militaire siégeant dans la salle des assises du Palais de justice. Quatre d'entre eux sont d'ailleurs en fuite, dont Joseph Ortiz, onze sont depuis plusieurs semaines en liberté provisoire, cinq seulement sont détenus, dont Pierre Lagaillarde.

Vingt inculpés pour l'Affaire des Barricades, c'est peu. Personne ne le conteste, même pas ceux qui, mis hors de cause, continuent à exprimer une solidarité totale avec les inculpés. Que s'est-il passé ? Dès l'échec de l'insurrection, le gouvernement donna des instructions pour que les suites judiciaires interviennent rapidement. Une promesse fut faite publiquement : les responsables seraient jugés avant la fin de l'été.

Sur place, cependant, l'instruction s'engageait dans des conditions difficiles. Le procureur général Schmelk se heurtait à une conjuration du silence ; les rares témoins décidés à parler étaient d'objet des pressions les plus graves. Les dossiers restaient extrêmement minces, les avocats pouvaient à loisir multiplier les demandes de non-lieu et de mise en liberté provisoire. Les juges d'instruction n'étaient pas armés pour s'y opposer.

Les conclusions en furent vite tirées : le procès ne pourrait avoir lieu en été. Il faudrait attendre au moins l'automne. Avec le temps les principales vedettes du futur procès étaient tour à tour libérées, mises hors de cause. Ce fut le cas, par exemple, pour les députés Biaggi et Kaouah, pour le professeur Lambert, pour l'avocat Trappe. Ce fut le cas enfin, et surtout, pour tous les officiers d'Alger, sauf un: le colonel Gardes.

Huit mois après les événements de janvier, le gouvernement n'était d'ailleurs pas mécontent de pouvoir limiter l'ampleur du procès. Il était entendu qu'on en ferait le pendant au procès du réseau Jeanson afin d'affirmer l'objectivité du pouvoir face à ses adversaires de gauche et de droite. On avait sous la main une vedette, Pierre Lagaillarde, représentant l'extrémisme de la jeunesse. Comme les inculpés du réseau Jeanson, il s'agissait d'un « écervelé », d'un « égaré ». Les dégâts seraient limités.

(Y. Ledelieu.)

LE COLONEL JEAN GARDES.
De Rabat au tribunal militaire.

Ce calcul ne tenait pas compte d'une erreur essentielle commise par le pouvoir, celle qui consiste à avoir maintenu l'inculpation du colonel Gardes. On peut certes penser qu'un seul colonel sur le banc des accusés, pour répondre de l'insurrection de janvier à Alger, c'est peu. Pour l'Armée, c'est trop.

L'ambassadeur

Je viens d'avoir, ces jours derniers, une conversation de plusieurs heures avec un camarade du colonel Gardes, colonel de barricades lui aussi. Nous l'appellerons le colonel B. Sans doute, tous les colonels de l'Armée française ne pensent pas aujourd'hui de la même manière sur la guerre l'Algérie, sur l'avenir de la civilisation occidentale, sur le communisme, sur de Gaulle. Mais j'ai rencontré, au cours de mes récents séjours en Algérie, divers officiers parmi ceux qui ont les responsabilités les plus précises dans la conduite de la guerre. Presque toujours ce sont ces propos-là, avec cette logique-là, que j'ai entendu développer.

Au moment où le gouvernement redoute d'avoir à faire face à une nouvelle épreuve de force, ce que m'a dit le colonel B. prend une résonance particulière.

Avant de donner la parole à mon interlocuteur, que je n'interromprai plus, il me faut présenter le colonel Gardes.

A 46 ans, le colonel Gardes, ancien Saint-Cyrien, officier de tirailleurs, 24 citations, a tout pour représenter justement la « jeune armée », celle qui s'est forgée dans 15 années de guerres coloniales, celle qui a tué, semble-t-il, définitivement « l'armée de papa », c'est-à-dire l'armée du général de Gaulle.

L'unité de l'Armée

Le colonel Gardes, qui est un spécialiste du 2e Bureau (il dirigeait ce service à Rabat quand fut organisé l'enlèvement de Ben Bella), s'est retrouvé dès septembre 1958 à la tête du Ve Bureau à Alger où il succède dans l'action psychologique aux colonels Lacheroy et Goussault. C'est à ce poste qu'il se trouvait encore au matin des barricades après avoir organisé l'Amicale des unités territoriales et des harkis, fer de lance de l'insurrection européenne, et après avoir noué avec les réseaux activistes de M. Ortiz ou de M. Martel des liens que les audiences du tribunal doivent mettre en lumière.

« Ce procès est un scandale et un affront qui nous est fait à tous, mais puisque le gouvernement l'a voulu, nous allons, nous, faire le procès de toute la guerre d'Algérie, de sa conduite incohérente depuis six ans, de son sens. Nous allons passer à l'attaque avec Gardes... ». C'est mon interlocuteur, le colonel B., qui parle maintenant. Il est bien placé pour donner un avis : il a joué pendant toute la semaine des barricades un rôle capital qu'enregistrera sans doute un jour l'Histoire. Jeune, les traits réguliers, il a la réputation d'être l'un des plus brillants et des plus solides parmi les officiers de la « jeune armée ». Arpentant les quelques mètres de son bureau il poursuit :

« Le pays doit savoir ce qui s'est passé, comment et pourquoi nous avons agi. Il doit comprendre pourquoi la politique du général de Gaulle nous conduit à des catastrophes. C'est ce que nous expliquerons au long des audiences, ce qui n'a pas été compris au moment du 24 Janvier... Sans doute avons-nous eu raison trop tôt. Mais rien n'est encore perdu...

« Aujourd'hui si le gouvernement poursuit Gardes, c'est qu'il ne nous pardonne pas de lui avoir fait peur d'abord, de l'avoir sauvé ensuite. Sans doute davantage de l'avoir sauvé que de lui avoir fait peur ! Ce sont des choses qui s'oublient difficilement... Mais je pèse mes mots. Nous avons sauvé le régime une première fois, dans la matinée du mercredi (1), en retenant M. Delouvrier à Alger. Le délégué général, jugeant tout perdu, voulait regagner Paris au plus vite. Ensuite quand nous avons préféré l'unité de l'Armée à la guerre civile et au renversement de la République. Oui, nous avons tout sacrifié à l'unité de l'Armée, aux camarades qui ne nous suivaient pas alors que nous avions la possibilité d'entraîner des régiments entiers, et pas seulement en Algérie, derrière les barricades...

« Avons-nous eu tort, avons-nous eu raison ? C'est une question que je me pose souvent avec angoisse. Au lieu de nous engager dans le fait « révolutionnaire » qui était à notre portée, nous sommes rentrés dans le rang. Les morts des barricades ? Non, il ne s'agit pas d'eux. Bien que je déplore le sort des gardes mobiles, dont la charge du reste était une folie, qu'est-ce qu'une vingtaine de morts ? Regardez la révolution française ou russe, les centaines de milliers de victimes en Algérie, que sont-elles en face de l'Histoire ? En face des exigences de réalisation ou de survie d'un peuple ?

Un répit perdu

« Ce qui est plus grave, c'est que nous nous trouvons aujourd'hui dans la même situation que le 24 janvier, en pire. Toutes les données sont les mêmes, en plus sombre. L'importance du procès est là. Nous avons donné au général de Gaulle un répit qui a été totalement perdu dans une affaire où le temps est essentiel. Il se retrouve en face des mêmes données. Au fond il n'a jamais rien compris au problème algérien. Par orgueil, pris dans des obstacles qu'il a suscités lui-même, il est à la fois incapable de négocier et de gagner cette guerre.

« Or, cette guerre, il faut que nous la gagnions, parce que c'est une guerre qu'aucun homme politique n'a su depuis six ans finir, qu'aucun homme politique n'a voulu gagner, de Gaulle pas davantage que les antres. Pourquoi nous avoir engagés le premier jour ? L'Armée n'est pas faite pour accumuler les défaites. Or que s'est-il passé depuis l'écrasement de l'Allemagne nazie par les alliés auxquels nous n'apportions qu'un faible appoint ? Nous sommes allés de désastre en désastre. Une défaite supplémentaire ne pardonnerait pas. Nous ne pourrions pas le supporter. L'Armée veut sa victoire et elle l'aura. Nous saurons dire pourquoi à la barre...

« Les barricades, voyez-vous, cela a été pour nous l'indice d'un sursaut, le signe d'un réveil de l'instinct de conservation de la France. Car la France est en danger de mort. Il est normal que les Français d'Algérie se soient trouvés au premier rang. C'est leur vie et c'est leur mort qui est en cause. Ils jouent leur peau et ils le savent. Mais nous expliquerons à la France, pour qu'elle comprenne Jean Gardes, que chaque métropolitain est aussi directement concerné. Le sort est commun. C'est ce que la métropole n'a pas compris au moment des barricades...

« Tenez, on parle en ce moment de victoire sur le terrain. Cela est absurde, cela ne veut rien dire. On peut tuer des milliers de fellagha, cela ne servira à rien si les populations ne s'engagent pas avec nous. Les généraux se battent à Paris pour avoir dix mille hommes supplémentaires, quelques camions ou quelques avions de plus ! On peut gagner avec 500.000 hommes et pas avec 490.000 ? Quelle stupidité ! Oui, il fallait, il faut se battre à Paris mais pour avoir le cadre politique qui permette de gagner réellement, en profondeur. Or c'est là que de Gaulle fait le plus de mal. Com-

(1) Mercredi 27 janvier.

(Suite page 12.)

L'ALGÉRIE CHINOISE

par TIM

Voici, imaginée par Tim, l'horrible anticipation d'une Algérie livrée aux masses asiatiques.

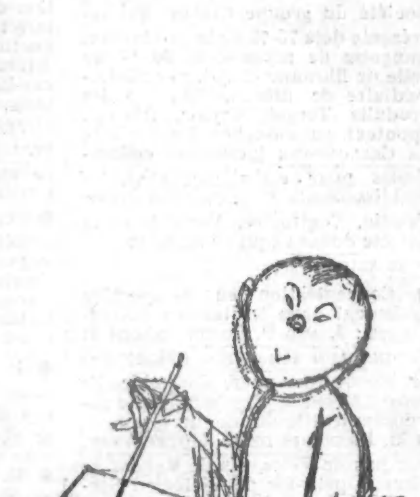
DEU-BREH,
le Premier ministre du Grand Mongôl.

Le maréchal JU-HUN,
de l'Académie chinoise.

MAO-TSOU-STEL,
le grand théoricien.

BI-DO, le grand Bouddah
du rite confuciusionniste.

Le général PARAH MATSU,
chef des Services de Sécurité.



SHI-NE,
le déchinateur de service.

(Suite de la page 10.)

ment gagner sans affirmer que la France restera en Algérie ? Sans cela on n'obtiendra rien, on offre l'Algérie au F.L.N. Il ne suffit pas de casser les bandes, il faut convaincre, lutter contre les influences extérieures, l'impact de la vie internationale, le poids des radios étrangères, etc...

L'hommage aux fellagha

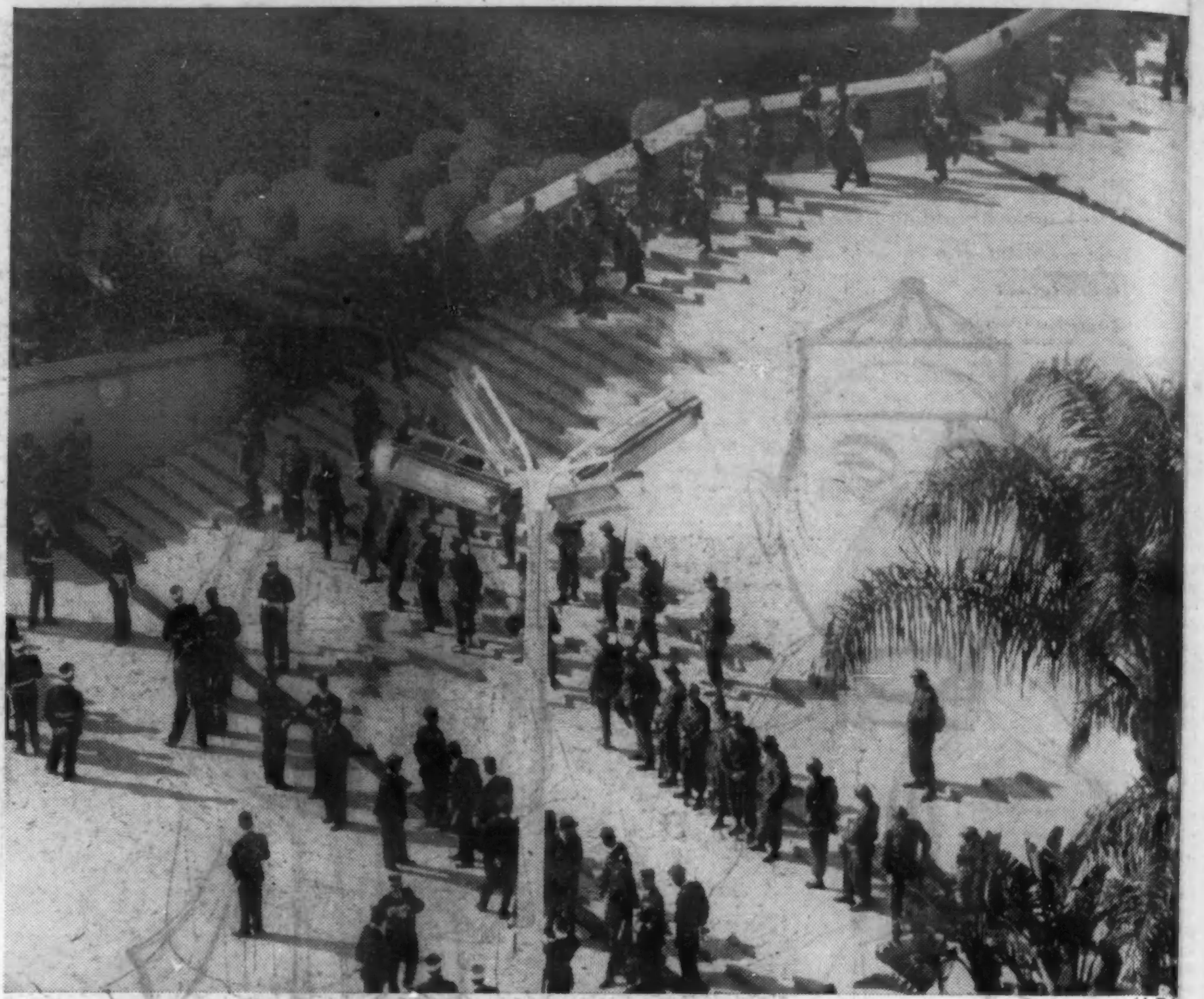
« Tenez, un exemple ! De Gaulle rend hommage aux fellagha ! Il ne faut rien comprendre à la guerre révolutionnaire pour tenir ce langage. Oui, moi aussi, je reconnais du courage à certains combattants. Ils savent se battre. Mais comment concevoir qu'un homme politique, le premier de France, rende un pareil hommage sans penser aux conséquences en faveur de la propagande rebelle. C'est encore pire avec l'autodétermination ! Elle est apparue comme une concession supplémentaire dans une longue chaîne d'abandons et de faiblesses. Sur le fond, je suis d'accord. Mais rien avant la victoire, tout ce que l'on voudra après la victoire ! Le plan du général de Gaulle nous ôte nos vraies armes, il nous condamne à perdre sur les plans psychologique et politique. C'est de là qu'est né le 24 Janvier, c'est en cela que nous en sommes encore au 24 Janvier...

« Or cette défaite, l'Armée n'en veut à aucun prix. C'est le sens des barricades. Elles ont été pour nous le signe de la résistance à la défaite. Bien des camarades qui n'ont pas été d'accord avec nous le 24 Janvier viennent maintenant à nous et nous disent : «Ah ! si nous avions su !». Nous étions à l'époque un groupe plus lucide que les autres et c'est tout. Aujourd'hui ce groupe s'est considérablement étendu parce que les risques que fait courir à la France la politique du chef de l'Etat se sont encore accrus. C'est en cela aussi que la situation est réellement plus grave qu'au 24 Janvier... Bien des yeux se sont dessillés...

« Comprenez bien qu'il ne s'agit pas pour nous de continuer à faire la guerre pour la guerre. Au fond de beaucoup de camarades, il y a parfois une immense lassitude. Près de trois mille des nôtres sont tombés ces dernières années. Les maladies font leur œuvre, celles qui datent de l'Indochine ou les dysenteries contractées en Algérie. Peu d'entre nous ont une vie de famille : un officier sur trois est contraint au divorce ! Tout cela pèse. Mais nous avons presque tous la conviction que le destin de la France se joue en Algérie, que ce qui est en cause c'est au sens propre la survie de la France ! La trahison serait pour nous de nous laisser aller, de... déserter à notre manière !

« Nous sommes sûrs que la guerre subversive fait déjà rage sur le sol métropolitain. Si rien ne change, la France va succomber. Nous voulons, nous, arrêter la décadence de l'Occident, la marche du communisme. Là est notre devoir. Nous avons appris à voir clair en Indochine, en Algérie, nous avons appris à déceler des indices, des signes qui ne nous trompent pas... Et de Gaulle conduit la France à la ruine ! Comment rester passifs ? C'est ce qu'il nous faut dire clairement pour que l'on comprenne qui nous sommes et ce que nous voulons. Vous seriez étonné de découvrir à quel point la majorité des officiers est « à gauche ». Cela aussi, le procès le montrera.

« L'obéissance ? Ah ! le général de Gaulle n'est-il pas celui qui le premier a brisé l'Armée, a introduit le ferment de la désobéissance au nom des intérêts supérieurs du pays ? N'a-t-il pas fait le procès de ceux de nos camarades qui *par obéissance* avaient justement choisi de rester fidèles à Vichy ? Et puis il y a eu Oradour. Cet autre procès a prouvé qu'il y a des ordres auxquels il ne faut pas souscrire, qu'il y a des devoirs auxquels il faut rester fidèles même *contre les ordres.* Notre responsabilité actuelle est au-delà des ordres.



JANVIER 60 : LES ESCALIERS DU FORUM, A ALGER. *Il reste vingt inculpés.* (A.P.)

L'oxydation

« Si, en face de vous, une personne se noie ou se suicide et qu'on vous donne l'ordre de ne pas bouger, que ferez-vous ? Le vrai devoir c'est au besoin de l'assommer pour la sauver ! Or la France en est là. Le cancer communiste la ronge. L'Algérie est le dernier bastion où tenir et vaincre. C'est le sens du combat de Jean Gardes, le sens de notre combat. Les intellectuels, les artistes et tout le reste c'est très beau mais cela ne peut exister que si la cité charnelle conserve ses bases et ses fondations. Ce sont ces dernières qui sont actuellement en cause. Notre conviction sur ce point est totale. Ne me dites pas que nous avons, pour l'Algérie, le monde contre nous, le processus de décolonisation qui existe réellement, etc. Qu'a fait la Russie soviétique ? Elle aussi a eu le monde entier contre elle, mais elle a tenu : c'est une affaire de détermination et de volonté. Il faut que l'une et l'autre éclatent. Alors nous serons vainqueurs...

« Le chaos en France ? Peut-être. C'est à cette objection que nous avons cédé, en janvier, quand nous avons sacrifié le « fait révolutionnaire » à l'unité de l'Armée. Aujourd'hui l'enjeu est tel que même l'unité de l'Armée ne serait peut-être plus un argument décisif. Et puisque l'on parle de bouleversements, qu'ont fait, encore une fois, la Russie ou l'Allemagne ? Dans quel chaos se trouvaient-elles après révolution ou défaite ! Elles revivent aujourd'hui et avec quelle force ! Les intellectuels sont une simple oxydation à la surface des sociétés et les Russes ont changé tous leurs cadres !

La vertu de la Légion

« Non, c'est pour cela que les officiers des barricades n'ont pas trahi, que leur place était là, avec la France qui, hélas ! n'a pas compris mais qui comprendra si elle veut vivre. Nous sommes aujourd'hui dans la même situation que Rome en face des barbares. Tenez, je viens de retrouver une citation de W. Churchill, extraite de son « Histoire des peuples de langue anglaise » :

« *Mais la cohue de ces hordes avec toute leur brutalité carnassière et leur férocité ravageuse détenait un instinct vital plus efficace que le monde achevé, policé et les majestueuses splendeurs de Rome... L'acier trempé, la discipline et le léger capital supplémentaire indispensable à l'organisation des armées constituaient les seules et uniques défenses. Si la vertu supérieure de la Légion faisait défaut, tout était perdu...* »

« Voilà très exactement où nous en sommes, et qui éclatera à la barre, en face de la politique du général de Gaulle. Où est le devoir ? Les jeunes générations nous demanderont des comptes. Répondrons-nous : « Nous avons obéi », si on nous rend responsables des désastres et des abandons ? Piètre défense et terrible remords... »

Voilà ce que le colonel B. et ses camarades entendent dire à la barre du « procès des Barricades » qui s'ouvre cette semaine. Voilà ce qu'il faut connaître de leur état d'esprit et de leurs mobiles — surtout si cette logique et cette détermination nous semblent insensées.

CLAUDE KRIEF.

ÉCONOMIE

● Importante opération de concentration dans l'industrie des textiles artificiels et synthétiques: la CELTEX (société du groupe GILLET, qui représente déjà 75 % de la production française de rayonne et 90 % de celle de fibranne et qui, par l'intermédiaire de filiales, fabrique les produits Tergal, Crylor, Rhovyl, Spontex) va absorber les sociétés LA CELLOPHANE (pellicules cellulosiques pour emballage, etc.), les Etablissements MARÉCHAL (marques Venilia, Venifeutre, Venisol) et la Société SOPARA (qui contrôle la VISCOSE suisse).

● Concentration en perspective également dans les textiles britanniques : J. AND P. COATS (coton) et PATONS AND BALDWINS (laine) ont décidé de fusionner. Ensemble, ils constitueront la plus importante entreprise textile du monde.

● M. FRANÇOIS DE LA MOTTE-ANGO, marquis de Flers, fils de Robert de Flers et petit-fils de Victorien Sardou, est nommé président de la Banque de l'Indochine, en remplacement de M. Emile Minost, qui devient président d'honneur. M. JEAN MAXIME-ROBERT, qui est par ailleurs président de Cusenier et vice-président de Dubonnet-Cinzano, est appelé à la direction générale de la Banque.

● Le GISEMENT D'OHANET (Sahara oriental), découvert au printemps par la C.E.P. (Compagnie d'Exploration Pétrolière, contrôlée par l'Etat) et qui doit fournir 1,3 million de tonnes d'ici quelques mois, serait plus riche que prévu. Sa production pourra être évacuée sans difficulté par le pipe-line In Amenas-La Skirrah (port tunisien), mais, dès maintenant, la C.E.P. envisage la construction d'UN NOUVEAU PIPE vers Arzew (près d'Oran), ce qui éviterait de passer par le territoire tunisien.

● Pour la première fois l'AEROFLOT soviétique a passé un accord de « pool » avec une compagnie d'aviation occidentale (les British European Airways) pour l'exploitation en commun de la ligne Moscou-Londres.

● Premier vol du premier « MIRAGE III » de série, fabriqué par la G.A.M. Dassault. Aux commandes, M. JEAN COUREAU.

● M. PIERRE DUPONT-FERRIER, qui occupe d'importantes fonctions dans le groupe Rothschild, a été nommé président-directeur général de la nouvelle compagnie d'assurance sur la vie qui vient de se constituer : LA FÉDÉRATION.

● Les « CHARGEURS RÉUNIS », compagnie de navigation présidée par M. Fabre, va absorber la Compagnie de Transports Océaniques, fondée il y a plus de cent ans.

« Les Célibataires... »

« *S'il est possible de réaliser ses aspirations sentimentales quand le désir vous en vient, dans une liberté absolue et sans risquer le divorce quelques années après pour incompatibilité d'humeur, pourquoi ne me marierai-je pas ?* » avait dit ce maître du barreau, réputé réfractaire au mariage... aujourd'hui époux comblé.

Comme lui, célibataires, veufs ou divorcés, lisez sans engagement la passionnante brochure sur « L'Orientation Nuptiale ». Vous connaîtrez tous les détails de cette prestigieuse initiative française unique au monde et que 40 journaux français, parmi les plus grands, ont déjà applaudie.

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 15), 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'enverra gratuitement sous pli fermé anonyme et, bien sûr, sans aucun engagement. Joignez seulement 8 timbres pour l'envoi.

Communiqué.

VIE SOCIALE

Le test Renault

● Quel est le sens de la lutte entreprise par les syndicats de chez Renault contre les récents licenciements ? Michel Bosquet fait le point.

« *Un licenciement collectif qui paraît s'imposer comme une nécessité évidente, résulte en réalité de décisions qui, dans une société non capitaliste, auraient pu être différentes.* »

Cette phrase, qui figure dans une brochure de formation pour militants syndicalistes, résume bien le sens de la lutte que les syndicats Renault ont engagée dans l'unité retrouvée : au-delà des licenciements et des nécessités immédiates invoquées par la Régie, cette lutte vise des structures profondes de la société française. D'où son importance.

Tant pour le mouvement ouvrier que pour le patronat, l'affaire Renault est un cas test qui dépasse de loin le cadre de la seule Régie. Deux grands principes au moins sont en cause.

Le premier concerne le droit pour une grande firme d'embaucher et de débaucher du personnel au gré des fluctuations d'un marché saisonnier. Si ce droit était admis par les syndicats dans le cas de la Régie, d'autres industries pourraient l'invoquer demain en leur faveur. La période (qui aura duré quinze ans) du rééquipement massif et de la satisfaction des nouveaux besoins solvables tire en effet à sa fin ; pour l'industrie automobile, comme pour le matériel agricole, pour certaines branches textiles et pour l'électro-ménager, le retard de la production sur la demande a disparu, le marché se rétrécit et tend à devenir saisonnier. Ou bien le mouvement ouvrier réussira à imposer le salaire annuel garanti et le retour au quarante heures, ou bien, dans toutes ces branches, les employeurs céderont à la tentation des licenciements saisonniers avec maintien d'un certain nombre d'heures supplémentaires pour les ouvriers restants. Il est en effet plus rentable, dans la plupart des cas, de faire tourner une partie des machines à un régime élevé, que de faire tourner la totalité des machines à un régime réduit.

A l'avant-garde

C'est pourquoi les syndicats se battent simultanément pour ce second principe : le retour progressif au quarante heures sans diminution de salaire. Cet objectif a une double justification économique :

● Dans les dix prochaines années, un excédent d'un million de jeunes apparaîtront sur le marché du travail industriel. Le chômage et les licenciements pour raisons d'âge ne pourront être évités que par le retour aux quarante heures, l'allongement des congés payés et la retraite effective à soixante ans.

● L'accroissement de la productivité (5 % par an pour l'ensemble de l'industrie, plus du double dans l'automobile) rend les réductions d'horaires sans perte de salaire économiquement possibles et socialement souhaitables. Le retour aux quarante heures est au surplus la revendication principale de tous les syndicats européens ; l'exemple de l'U.R.S.S., où 40 millions de salariés viennent d'obtenir la journée de sept heures (six heures pour les travaux pénibles) explique en partie cette revendication.

La Régie Renault peut sans doute arguer qu'il lui est impossible de céder sur ce point sous peine de devenir non compétitive. Les syndicats, cependant, jugent cet argument irrecevable : s'ils l'admettaient, les syndicats allemands, italiens et belges devraient l'admettre à leur tour, sous la pression d'employeurs qui invoqueraient la concurrence de la Régie Renault pour refuser les réductions d'horaires.

Les syndicats Renault se trouvent ainsi placés, en fait, à l'avant-garde du mouvement ouvrier européen. Leur victoire serait contagieuse à l'étranger. En brisant le cercle des concurrences nationalistes, ils contribueraient à contre-balancer l'Europe des capitaux par une Europe des travailleurs.

M. B.

(Charpentier.)

A BILLANCOURT.
Le premier accroc.

REPORTAGE

Flins, Le Mans, Billancourt

● Dominique Desanti a demandé, sur place, aux délégués syndicaux et aux ouvriers ce que représentent pour eux les mesures décidées par la direction de la Régie.

L'USINE de Flins semble un jeu de construction pour enfants-dieux. Moderne et net, en pleins champs. Autour, les bourgades dorment. Quand on demande l'adresse des syndicats, l'employé de mairie questionne : « *Le Syndicat d'Initiative ?* »

Rarement en France on a vu surgir, après décision prise sur plans, une agglomération où le travail réunit tous les jours 9.442 salariés. Le tout n'a que huit ans d'existence.

Venus pour nous dans le petit parloir vitré, les six représentants des trois syndicats : C.G.T., C.F.T.C., F.O., semblent choisis pour me donner un échantillonnage du monde de l'usine. Les délégués C.G.T. et C.F.T.C. sont en bleus: des ouvriers, des «horaires»; ceux de F.O., l'un agent de sécurité, en blouse blanche, l'autre, chef d'équipe, en blouse grise, sont des « mensuels ». Leurs biographies mêmes résument cette usine. Dans un rayon de 80 km, de l'Oise à l'Eure et l'Eure-et-Loir, elle pompe son personnel. Elle le malaxe et le fond ici.

« Vous avez su que plus de 6.000 salariés ont débrayé et défilé dans l'allée de la direction ? C'était le premier grand débrayage, la première grande action de cette usine », commence Picart, le C.G.T., vingt-huit ans, trois fils, le sourire malicieux, « O.S. » (manœuvre spécialisé sur machine), entré à Flins presque à la création, en 1952.

Il a servi dans la marine en Indochine : « *En pleine bagarre, j'ai eu de quoi réfléchir* »; il a adhéré à la C.G.T. au retour.

— S'ils se sont décidés, c'est que beaucoup acceptent, en échange des « tarifs Renault » et des « avantages Renault » d'être absents de chez eux des 14 ou 15 heures, de rouler en car des 80 km. Ils ne pourront plus retourner arracher les betteraves. Un ouvrier ne redevient pas manœuvre agricole. Et combien se sont engagés dans l'achat d'un logement ou simplement dans un loyer lourd ? Combien ont acheté, à crédit, soit un véhicule, soit des appareils, des meubles ? Je sais de quoi je parle...

C'est Bourgeault, l'autre C.G.T., au dur accent de paysan breton. Trente-six ans, le visage creusé, il a, lui, arraché les betteraves avant d'entrer chez Renault. Maintenant il habite un « F. 3 », comme il dit (les locataires des H.L.M. ne parlent plus par nombre de pièces mais par numéro de « F »), qu'il paye 14.475 fr par mois. Cet homme organise sa vie en fonction de ce qu'il gagne et non de ce qu'il a, autrefois, gagné.

L'argent se paye

— Voudraient-ils retourner aux champs que les propriétaires d'alentour ne les reprendraient plus : ils ont, disent-ils, « mauvais esprit ». Le débrayage de l'autre jour est d'autant plus intéressant qu'ici on n'a guère l'occasion de parler aux ouvriers : une demi-heure après la sortie il n'y a plus personne. « Et ils ne lisent pas », reprend Chappey, délégué F.O., quarante-deux ans, un peu chauve, entré chez Renault à Billancourt dès 1932, et qui se dit « *né avec une carte syndicale à la main* », étant fils de syndicaliste.

Bauchet, délégué F.O., trente-trois ans, ancien dessinateur à la S.N.C.F., précise :

— En disant « reclassement » la direction ne pense pas aux bas tarifs de la région. C'est « déclassement » qu'il faudrait dire.

— Cette unité des syndicats a donné aux ouvriers le sentiment de leur force; ils ne le perdront plus. Et pourtant, ces ruraux ont tout d'abord trouvé le syndicalisme ouvrier trop revendicatif : les tarifs de Renault leur semblaient une telle conquête ! Ils ont rapidement compris, à leur fatigue, que l'argent se paye, et ils se sont vite habitués à leur feuille de paye », raconte le délégué de la C.F.T.C., Rousselin, au regard bleu, électricien d'entretien, fils de cultivateurs, ex-apprenti à la S.N.C.F. Lui et son second, Guillot, trente-trois ans, trois enfants, ont été militants syndicaux chez « Simca-Poissy ». A cette révélation, les six délégués me guettent : est-ce que je « sais » ?

« Simca-Poissy », la plus dure usine pour les cadences et l'implacable discipline, est surnommée « le purgatoire du syndicaliste ». « Purgatoire et non enfer, explique Rousselin, parce qu'on n'y reste pas : les militants finissent toujours par se faire mettre à la porte. »

Tous d'accord, ils m'exposent leur point de vue : en 1960, en 40 heures, la production égale celle de 48 heures en 1959. Donc, réduire les horaires à 42 heures et demie en gardant tout le monde n'a rien de chimérique. La Régie constitue tous les ans un « fonds de régularisation des ressources ». Il y a actuellement 2 milliards et demi. Elle pourrait « étaler ».

Pendant que les ouvriers, jeunes pour la plupart (2.000 femmes environ) sortent pour les 50 minutes de la pause de midi, je les regarde tous les six. Perdus en pleins champs, loin de leurs centrales, ces militants se sentent plus unis par leur commune conviction de lutte que divisés par leurs conceptions du monde, ou du but final.

Dans une allée, portant leurs bleus roulés sous le bras, je trouve quatre exceptions qui confirment ces règles. Quatre moins de trente ans qui ont « pris leur compte » : ils ont été 150 en deux jours.

Après les flèches de Chartres, noires sur un ciel de pluie, après les tracteurs roulant sur les champs après l'arrachage des betteraves et du maïs, après les camions aux bennes débordant de pommes et les troupeaux de moutons, nous arrivons au Mans.

L'usine avait été « lock-outée » à la suite de ce que patronat, préfecture et inspection du travail appellent ici « les incidents ». Elle a rouvert le 27.

La première aventure

L'usine est en train de sortir sur vélos et scooters.

Ils se racontent leur grande aventure de la semaine précédente, vécue par la presque totalité de ces 8.494 salariés. Deux tiers d'entre eux ont moins de quarante ans et 40 % viennent de la campagne ou y habitent encore. Pour presque tous c'est la première grande aventure de lutte ouvrière de leur vie.

A l'annonce des licenciements, les deux syndicats importants : la C.G.T. →

(72 % des voix) et la C.F.T.C. (21 %) ont appelé au débrayage. Deux fois de suite la foule s'est portée vers la préfecture. La première fois, elle en a secoué les grilles. La deuxième fois, le 25 octobre, elle a trouvé devant elle non seulement la police régionale, mais aussi les C.R.S.

Ce barrage policier a enfiévré les hommes. De retour à l'usine, ils ont crié :

« *Noël, au balcon !* »

M. Noël, c'est le directeur. Il ne s'est pas montré, alors ils sont montés, par centaines, dans les bureaux, les couloirs, les escaliers de la Direction. Personne ne paraît d'ailleurs nourrir d'animosité personnelle contre M. Noël — « un libéral », disent-ils.

Bilan des « dégâts » : un carreau cassé d'une poussée; quelques cendriers tordus ; moquette, fauteuils, meubles salis. Le vrai bilan, c'est la confiance en eux, pour ces ouvriers neufs dans la lutte.

« Au Mans, ai-je entendu dire à des non-syndiqués, les listes de licenciement ne sont pas déposées parce que nous avons su nous battre. »

Le vrai problème, ici plus encore qu'à Flins, c'est la décentralisation industrielle. Personne, au Mans, n'offre les « tarifs Renault », ni cette prime trimestrielle que les syndicalistes ont baptisée « prime antigrève » parce que trois heures de débrayage la suppriment (c'est pourquoi les syndicats lancent des arrêts de travail de deux heures trois quarts). L'usine Renault du Mans a reçu en quelques mois 6.500 demandes d'embauche.

— L'agriculture « libère » 1.500 travailleurs par an, dit le secrétaire adjoint du syndicat C.F.T.C., Michel Romagné, professionnel de la métallurgie et passionné de théâtre amateur. D'ici cinq ans il y aura 13.000 hommes et 4.500 femmes de plus sur le marché du travail du département. Il faudrait près de 24.000 emplois industriels et commerciaux dans les années qui viennent. Le Mans grandit sans cesse, il groupe le quart des habitants du département.

Volkswagen

— Et encore, ajoute le dessinateur Michel Percot, vingt-neuf ans, qui aime à manier les idées, la Sarthe, avec ses 37 % de citadins, est très en dessous de la moyenne française, qui est de 56 % de citadins.

— En attendant, où reclasser les licenciés ? Une entreprise du textile qui, de toute façon, payait 156 francs l'heure, vient de débaucher 180 ouvriers. Comment les salariés de chez Renault, dont beaucoup se sont endettés lourdement, notamment en achetant à crédit maisons ou logements, pourront-ils vivre ?

Le secrétaire de la C.G.T., Jean Duchesne, trente-huit ans, neuf ans d'ancienneté à l'usine, avait exposé :

— Nous disons des choses simples. La Régie a son « fonds de régularisation des ressources » : 2 milliards et demi. De plus, elle a mis 3 milliards en réserve pour « cas de difficultés », ce qui semble être le cas présent, non? Le fonds de régularisation doit d'abord, quand les horaires diminuent, indemniser la moitié du salaire perdu de la 45e à la 48e heure. Cette première tranche d'indemnisation fonctionne, puisqu'une partie de l'usine fait 45 heures. La deuxième tranche prévoit une indemnité de la 45e à la 41e heure; pourquoi ne pas la faire jouer ? Notre proposition de réduire les horaires à 42 h. 30 sans diminution de salaire coupe court aux licenciements.

Je lui rappelle le point de vue de la Direction : Renault paye environ 80 milliards de salaires par an à ses 65.000 (actuellement 62.000) salariés ; payer 42 h. et demie au prix de 48 représenteraient 10 milliards par an.

Le fonds de régularisation n'a que 2 milliards et demi. L'« indemnisation » serait concevable si ces difficultés duraient quelques mois. Elles risquent de se prolonger. Le marché américain semble bloqué par la brusque diminution du prix des petites voitures américaines ; le marché anglais n'est pas facile. La productivité a augmenté chez Renault ? Oui, mais tout autant chez Volkswagen, en Allemagne, rival dangereux : il faut pouvoir tenir des prix concurrentiels. Le marché intérieur français semble arrivé à un palier : toutes les marques livrent sans plus faire attendre.

Duchesne et son coéquipier Bernard Morel, trente-trois ans, dessinateur, grand diable maigre venu des syndicats chrétiens à la C.G.T., m'écoutent exposer le point de vue de la Régie. Ils me répondent ce que j'entendrai aussi à la C.F.T.C. et encore à Paris, à F.O.

— Nous n'acceptons pas les « arguments économiques » de la Régie. Depuis longtemps, nous disons qu'il est dangereux d'exporter 60 % de sa production : c'est peut-être une politique de prestige ; ce n'est pas une politique sociale : la preuve !

Dans la campagne mancelle

Une promenade à travers la région mancelle devait me convaincre du caractère quasi désespéré des licenciements. Partout, la petite propriété ne nourrissant plus son homme, c'est-à-dire une famille, les cultivateurs ont vendu, les gros propriétaires racheté et souvent transformé les champs en pâturages. Donc, plus de travail offert à la campagne.

— Renault appartient à l'Etat, m'avait dit Bernard Morel. L'Etat devrait savoir qu'on ne retransforme pas à volonté un ouvrier en paysan. Surtout quand la terre ne demande plus de bras.

Après avoir assisté à une réunion du bureau du syndicat des métaux C.F.T.C., nous avons passé la soirée avec des syndicalistes chez Michel Percot et sa femme, accueillante et compréhensive.

— Une grande usine unique jouant le rôle d'aimant dans une région qui s'urbanise, c'est dangereux. On parle d'industries qui viendraient s'installer ici : Schneider-Radio, par exemple. Nous savons déjà que les tarifs seront bas et la main-d'œuvre surtout féminine, dit Percot.

— On parle aussi d'autres usines, mais dans plusieurs années. Il faut vivre tous les jours, dit Romagné. La Régie Renault, c'est le gouvernement. S'il y avait une économie planifiée, on saurait quoi faire de la main-d'œuvre. On ne jouerait pas avec les hommes.

— Si la planification est bien appliquée, interrompt Michel Percot.

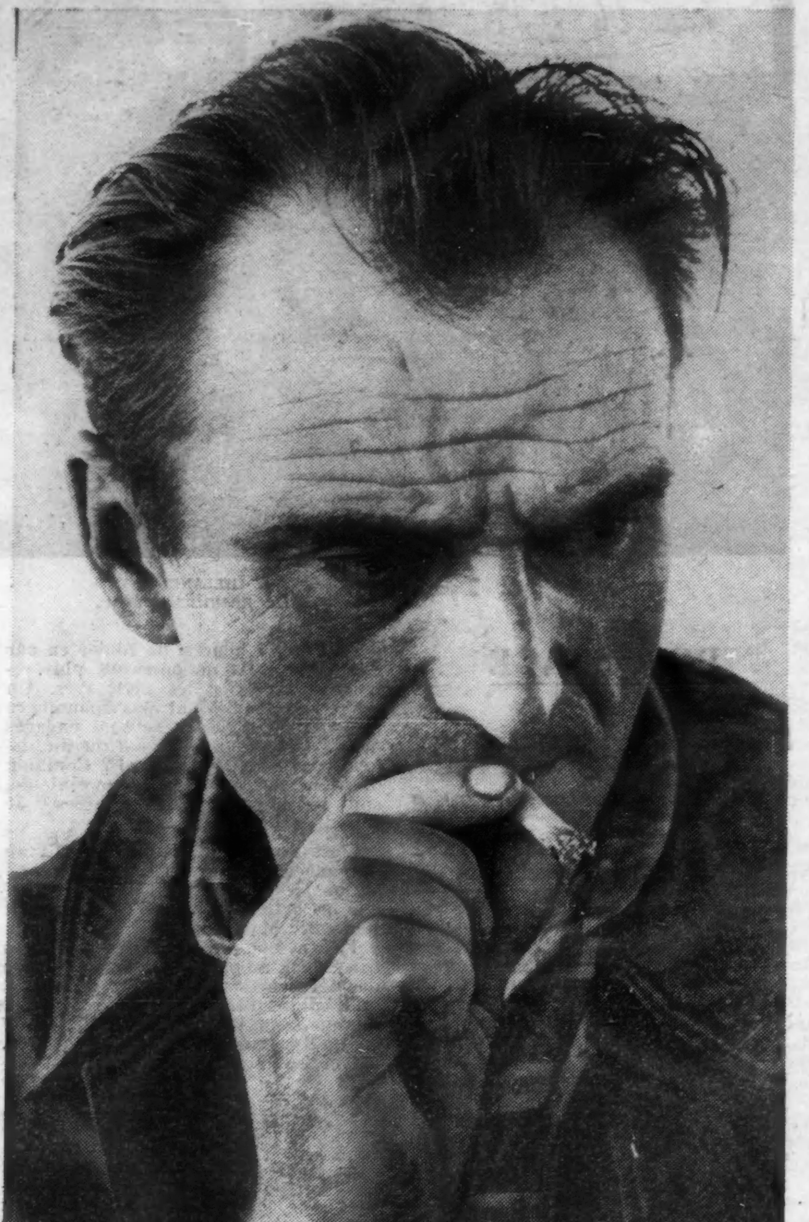
Ils me racontent que M. Noël, le directeur, tandis que les ouvriers remplissaient bureaux et couloirs, trouva en face de lui trois jeunes de retour d'Algérie. (« L'un d'eux, me dit Romagné, est revenu si dur qu'il fait peur à sa mère... Qu'est-ce qu'on doit leur faire faire pour qu'ils changent ainsi : au départ, c'était un gosse-en-or »). Ces jeunes criaient : « *On ne s'est pas fait casser la g... pendant 27 mois pour ne plus avoir de boulot en rentrant !* »

— On leur a enseigné la violence, dit Percot, en voilà le fruit.

— Mon idée, suggère Romagné, c'est qu'il y ait un accord syndical inter-usines pour obtenir les 42 h. 30 payées 48. Après tout, quand autrefois on luttait pour les 48 heures, ça semblait invraisemblable.

— Le mécontentement se retourne donc contre l'Etat, dis-je.

— Surtout contre l'état de choses, dit Romagné. Les nationalisations c'est bon pour l'ouvrier.



(Charpentier.)

M. Bourgeault, délégué C.G.T.
« *Un ouvrier ne redevient pas paysan.* »

Le lendemain, sous la pluie, nous nous sommes promenés dans un marché en plein vent, près des immeubles de la « Cité des Pins ». Chaque fois que je demandais :

« Pardon, vous travaillez chez Renault ? », l'homme répondait : « Oui. »

Cité de l'Abri

Le premier, timide et blond, tenait tendrement par la main sa jeune femme épousée « *il y aura huit jours tout à l'heure* », comme elle dit. Il revient d'Algérie, travaillait avant son service et a repris son travail aux tracteurs Renault. Il ne se sent pas menacé, mais il a manifesté. Il en parle avec une étincelle dans l'œil : « *On y était tous. Ça ne va pas bien, dites ? Cette guerre qui n'en finit pas ! Et maintenant, voilà qu'on ne peut plus gagner sa vie !* »

Le deuxième, tourneur, est syndiqué C.G.T. Il dit : « *C'est d'autant plus honteux que c'est une usine nationalisée. Je ne suis d'aucun parti. Mais je ne comprends pas qu'un gouvernement ne s'occupe même pas de donner du travail aux gens. Ils n'ont qu'à planifier. Ce n'est pas un régime, vous savez !* »

Un peu plus loin, la « Cité de l'Abri » compte environ 135 travailleurs de chez Renault sur 175 propriétaires à crédit. Un homme jeune bricole des vélos au sous-sol, aidé par sa mère.

— Bien sûr, j'ai manifesté. Moi je suis professionnel P2; je ne serai sans doute pas licencié. Mais il faut être solidaire. Imaginez des gens dans mon cas, endettés dans une construction. Que feraient-ils sans travail ? Finalement, ce n'est pas un régime pour l'ouvrier, voilà.

— On aurait pourtant cru, n'est-ce pas, il y a deux ans, dit timidement la mère. On avait un peu confiance, un peu espoir.

— C'est raisonner qu'il faut, admoneste sévèrement son fils à petite moustache. Syndiqué, moi ? Ah non ! Ça amène des histoires. Mais quand les syndicats sont d'accord pour agir, il faut y aller, voilà. La preuve. A Paris vous devez vous dire : « *Le Mans, une ville de rien !* » N'empêche que nous avons au moins gagné du temps. Et je vous le dis : nous recommencerons. Cette affaire n'est pas de celles qui s'oublient.

Puis, s'étant refusé à la photo, il reprend tournevis et burette d'huile.

J'arrive à Paris pour apprendre les licenciements de Billancourt et de Flins. Parmi les licenciés figurent des professionnels, un ouvrier qui a quinze ans « de maison », un autre endetté d'un million et demi pour un logement. Pour apprendre aussi que l'évêque du Mans, dans un mandement, recommande d'envisager la réduction des marges bénéficiaires avant de licencier.

A la direction de la Régie, la sérénité est de rigueur.

— Les ouvriers licenciés, me dit-on, partent avec un mois de préavis complet et un pécule de 70.000 francs. Le deuxième mois, s'ils restent sans travail, ils ont, en plus de l'allocation de chômage, la compensation de l'ASEDIC, caisse de la métallurgie qui verse 55 % du salaire de base pendant neuf mois. Et dans la région parisienne, même les gens de Flins peuvent être recasés. Croyez bien qu'en voyant la situation difficile, cet été, la Régie s'est informée des possibilités de reclassement : dans la région parisienne, Lavalette, Saviem, Kléber-Colombes, Velam, Bronzavia, les Machines Bull, S.K.F., l'Idéal-Standard, Meccano reprennent du monde.

— La Régie s'est-elle informée des tarifs ?

— Dans la métallurgie parisienne les variations sont faibles.

Le sursaut

A l'Inspection du Travail, on déclare que « le matériel Renault étant en bonne condition », le reclassement sera facile. Mais, mercredi, les 2.640 licenciés de la région parisienne se sont présentés aux portes de Renault comme si aucune lettre n'avait été reçue.

L'affaire Renault est un test. Pour les syndicats, une épreuve d'unité d'action et de combativité de leurs troupes. Pour le patronat et notamment les autres usines d'automobiles qui pourraient être amenées à débaucher, car cette industrie n'est pas en expansion, c'est un test aussi.

Au Mans, Renault a dû céder, au moins provisoirement. Le déploiement de C.R.S., la menace de licenciements, le lock-out ont conduit l'évêque du Mans sur les positions de la C.G.T., ce qui n'est pas fréquent.

Dans l'énorme ville du travail de Billancourt, entre la rue Yves-Kermen et le métro Marcel-Sembat, dans ces avenues comme réservées à Renault, les pulsations de ce corps aux 35.000 têtes s'accélèrent. Longtemps, Renault-Billancourt a servi de point de mire au patronat, d'exemple au monde ouvrier. Puis, saturée d'actions hâtives, isolées, mal menées, de divisions syndicales et politiques, la masse ouvrière s'y est comme assoupie. Les licenciements l'ont fait sursauter. Les trois syndicats : C.G.T., (70 % des voix), C.F.T.C. (20 %), F.O. signent ensemble des tracts maintenant qu'il est possible de réduire les horaires sans diminuer les salaires. Il n'y a pas plus de 10 % de syndiqués à Renault-Billancourt. Pourtant, le mouvement est suivi.

Que durera ce sursaut ? Les licenciés ont l'impression d'une rupture, non seulement de contrat de travail, mais de contrat social. L'unité des syndicats, le remous de l'opinion, tout fait de l'affaire Renault un premier accroc dans la résignation ouvrière.

DOMINIQUE DESANTI.

ÉTATS-UNIS

Le document n° 1

● *Un rapport secret des services d'information de Washington est devenu le document-clé de la campagne présidentielle aux Etats-Unis.*

DERRIERE les polémiques des deux candidats à la Maison Blanche sur Quemoy et Matsu, ou sur Cuba, un problème central : la rivalité avec l'U.R.S.S., la contestation du « leadership » mondial que les Etats-Unis se croyaient assurés de tenir, et pour longtemps.

Le sénateur Kennedy a fait de cette baisse du prestige américain depuis le lancement du premier spoutnik, le thème de sa campagne, acculant à la défensive le vice-président Nixon, lié par ses huit années de présence dans l'administration républicaine.

Un rapport secret établi par les services officiels de la United States Information Agency (U.S.I.A.) sur la position actuelle de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis aux yeux de l'opinion publique étrangère vient d'être rendu public par le « New York Times ». C'est sur le contenu de ce rapport, intitulé « La réaction mondiale aux programmes spatiaux des Etats-Unis et de l'Union Soviétique », que risque de se jouer l'élection présidentielle.

« L'Express » présente ce document-clé.

I. Comment juge-t-on, dans le monde, les programmes spatiaux américain et soviétique ?

Dans la plus grande partie du monde libre, l'opinion publique croit que l'Union Soviétique est en avance sur les Etats-Unis dans les réalisations spatiales. On croit également que l'U.R.S.S. conservera encore cette avance dans dix ans.

Sur l'étendue de cette avance, les impressions publiques varient selon les moments et selon les pays, sous l'influence des faits nouveaux. Mais dans les limites de ces fluctuations, l'impression demeure d'une nette avance soviétique, bien que la position américaine se soit améliorée à la suite des efforts nouveaux et soutenus déployés par les Etats-Unis. Ainsi, en Europe occidentale, où se trouve sans doute un des publics les mieux avertis des choses américaines, les enquêtes menées cette année dans cinq pays (l'Allemagne de l'Ouest, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Norvège) révèlent qu'il n'y a jamais moins de 53 % de la population qui croie que l'U.R.S.S. est en tête, et qu'il n'y a jamais plus de 13 % de la population qui croie que les Etats-Unis sont en tête.

La croyance à l'avance soviétique paraît parfois une réaction assez superficielle pour qu'il semble facile de la modifier ; mais à la longue, elle est assez forte et assez durable pour résister aux faits. En Grande-Bretagne par exemple, où six enquêtes ont été menées cette année entre le mois de février et le mois de septembre, les réponses ont révélé des fluctuations et des opinions qui n'avaient qu'un rapport lointain avec ce qui s'était produit dans le domaine de l'espace au cours de la période envisagée.

L'opinion publique britannique semble convaincue que l'Union Soviétique a lancé le plus gros satellite (59 % contre 9 %) ; qu'elle dispose des fusées les plus sûres (49 % contre 8 %) ; qu'elle possède les satellites les plus utiles (49 % contre 16 %) ; qu'elle a les engins militaires les plus efficaces (30 % contre 16 %) ; et, enfin, qu'elle a lancé le plus grand nombre de satellites (49 % contre 16 %). De ces impressions, la première correspond à la vérité, les trois suivantes sont pour le moins discutables et la cinquième absolument inexacte.

Le public mieux informé et plus évolué n'a pas un jugement très différent de celui de la masse. En Grande-Bretagne, il semble que les personnes bénéficiant du niveau d'instruction le plus élevé tendent à se montrer plus défavorables dans leur jugement sur le standing américain dans le domaine de l'espace que les moins instruits, malgré une disposition à s'intéresser davantage, en général, à l'Amérique.

Le défi

2. Estime-t-on dans le monde que ces programmes sont compétitifs?

La tendance est de décrire, de mesurer et de discuter les activités spatiales dans le contexte d'une course entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

Cette idée de compétition est dans l'air depuis le lancement du premier spoutnik. Le spoutnik I a été immédiatement considéré comme un défi aux Etats-Unis dans une compétition que les Etats-Unis avaient eux-mêmes appelée par leur attitude.

Dans le cadre de cette rivalité, les réalisations spatiales prennent une importance particulière en raison de la forte tendance de l'esprit populaire à les considérer comme un signe du niveau scientifique et technique atteint par les systèmes rivaux, et à lier les capacités spatiales aux capacités militaires et, en particulier, aux progrès en matière de missiles.

3. Quels sont les autres effets des programmes spatiaux ?

● A. — *Niveau scientifique et technique et « leadership ».*

Avant le lancement du premier satellite, on croyait généralement que les Etats-Unis possédaient en matière de science et de technique une avance que l'U.R.S.S. ne rattraperait probablement jamais malgré les résultats obtenus par elle dans le domaine nucléaire.

Le premier spoutnik et ses suites ont profondément modifié l'image que l'on se faisait de l'U.R.S.S. dans le monde. L'U.R.S.S. devenait désormais une puissance capable de lancer aux Etats-Unis un véritable défi, et disposant des ressources scientifiques et techniques nécessaires pour appuyer ce défi.

Bien que les Etats-Unis possèdent encore, en particulier auprès du public averti et évolué, un standing supérieur sur le plan scientifique et technique, cette opinion paraît reposer en partie sur l'image traditionnelle de l'avance des Etats-Unis dans ce domaine, en partie sur l'image que l'on se fait des Etats-Unis comme d'une société dans laquelle les produits de la science et de la technique sont largement diffusés et en partie sur le souvenir de l'abondante aide matérielle apportée par les Etats-Unis au cours des deux guerres mondiales.

On se rappelle également que les Etats-Unis ont été les premiers à utiliser l'énergie nucléaire et, dans bien des pays, on considère qu'ils ont l'économie la plus forte du monde. L'impression que l'on a d'une supériorité scientifique et technique des Etats-Unis peut ainsi, en un sens, être résiduelle. Et il semble que l'on doute de plus en plus, à l'étranger, que les Etats-Unis conserveront longtemps cette avance.

● B. — *Capacités militaires, y compris la force de dissuasion, aptitude à exécuter des engagements militaires et valeur générale des forces armées des deux pays.*

Etant donné la tendance marquée de l'opinion publique à identifier les performances spatiales et les capacités militaires, le sentiment populaire de la puissance militaire soviétique a été nettement renforcé par les réalisations spatiales de l'U.R.S.S.

En ce qui concerne la puissance militaire d'ensemble, l'opinion publique d'Europe occidentale croit l'U.R.S.S. supérieure aux Etats-Unis, bien que l'opinion plus évoluée les juge de force à peu près équivalente. Ailleurs, l'opinion est le plus souvent divisée sur la puissance militaire relative ; la tendance dominante semble être la croyance à un équilibre approximatif, ou à une impasse nucléaire dans laquelle l'idée d'une marge décisive est dépourvue de sens et où les deux parties possèdent une force de dissuasion suffisante. Dans la plupart des pays, on estime l'U.R.S.S. en avance sur les Etats-Unis en matière de fusées

→

L'homme soigné qui recherche une élégance discrète choisit pour sa toilette
la gamme H pour Hommes :

c'est net, frais, masculin.

After Shaving Lotion, 7 NF. Pré electric Shave, 7 NF.
Eau de Cologne 90° Fougère Royale, Lavande 90°, le 1/8e litre, 9,50 NF
le 1/4 litre, 16,50 NF - le 1/2 litre, 27,50 NF.
Crème à raser, savon de toilette, lotion traitement, fixateur, talc déodorant.

U&O

LECTEURS de L'EXPRESS

LA FNAC

VOUS COMMUNIQUE :

en effectuant vos achats
PHOTO-RADIO
avant le **30 NOVEMBRE**

1° Vous bénéficierez de conditions habituellement réservées aux adhérents de la FNAC : REMISE 20 à 27 % sur toutes les marques.

2° Les hausses de Novembre ne vous seront pas appliquées.

TYPE	PRIX NORMAL (NF)	REMISE	PRIX FNAC (NF)
APPAREILS PHOTO			
FOCA			
Focasport I H - 2,8	260	23 %	199
Focasport I B. . . . . (Viseur colimaté 2,8)	297	24 %	226
Focasport 2 . . . . (Tél. couplé obj. 2,8)	388	22 %	302
Foca 3.L 2,8	699	21 %	550
Foca 3.L 1,9	850	23 %	655
Foca Universel 2,8 . .	906	22 %	699
Foca Universel 1,9 . .	1.038	23 %	799
Focaflex	650	26 %	480
Focaflex automat . . .	1.040	20 %	832
KODAK			
Rétinette F. 3,5	275	20 %	220
Rétinette I.A - 2,8 . .	295	20 %	236
ROYER			
Savoy II. 2,8	256	21 %	200
Savoy III. . . . . (Viseur Colimaté 2,8)	299	23 %	230
Savoy 2 C 2,8	396	21 %	310
Savoyflex I	629	22 %	490
Savoyflex 2	680	23 %	520
Savoyflex 3 automat.	980	20 %	784
S.T. 280 . . . . (Télémètre couplé)	335	27 %	245
EXACTA			
Tessar 2,8	1.739	20 %	1.390
(Prisme dépoli)	1.739	20 %	1.390
SEMFLEX			
Standard 4,5	219	25 %	165
Standard 3,5	311	21 %	245
Semi-Oto 3,5	424	21 %	335
Otomatic 3,5	528	21 %	415
CAMERAS			
BELL ET HOWELL			
E.V. 8 m/m	723	18 %	580
E.V.T 8 m/m . . . . (tourelles 3 obj.)	1.172	15 %	989
CINERIC			
Princesse 8	390	30 %	275
CHRISTEN			
Reflex D.B.1	905	20 %	723
Reflex D.B.2 . . . . (Tourelle 2 obj .)	1.088	20 %	870
ERCSAM			
Camex V.L. 8	574	20 %	459
Reflex 8	913	20 %	731
Reflex zoom 8	1.334	20 %	1.067
GEVAERT			
Automatic 8	950	20 %	760
LÉVÊQUE			
L.D. 8 (sans opt.) . . .	700	20 %	560
Eldmatic	955	21 %	760
L.D. 8 Zoom, 1,8 . . .	1.397	20 %	1.117
SEM			
Véronic 8	499	20 %	399

TYPE	PRIX NORMAL (NF)	REMISE	PRIX FNAC (NF)
LANTERNES DE PROJECTION			
INOX			
Prestinox 300 W 24 × 36 semi-auto. . .	382	20 %	305
KODAK			
Senior I A	142	20 %	113
Senior 2 A	251	20 %	200
PLANOX			
Rafale D.S. . . . . 24 × 36 - 6 × 6	297	20 %	237
Super-Rafale . . . . . . 24 × 36 - 6 × 6	378	20 %	302
RIVIERA			
Page	255	20 %	204
Cadet	337	20 %	270
Dauphin	364	20 %	291
Régent T 60	460	20 %	368
SFOM			
Sfom 430	276	20 %	220
Sfom 860 auto.	378	20 %	302
Sfom 860 auto	488	20 %	390
VOIGTLANDER			
Zettomat automatique	694	20 %	555
PROJECTEURS			
ERCSAM Club 100	955	20 %	764
CINERIC Régent 8	787	21 %	620
CINEGEL			
Royal 300-8	389	20 %	310
G.S.8 - 25 m/m	576	20 %	461
HEURTIER			
P.S. 8.100 W	750	20 %	600
ACCESSOIRES			
ECRANS PERLÉS			
Géographique 100 × 100	69	20 %	55
Universel X.P. 100 × 100	120	20 %	96
OR.Trépied 115 × 115. .	150	20 %	120
POSEMÈTRES			
AGFA			
Lucimeter (import)	108	20 %	86
REALT			
Ile de France	142	21 %	112
Luxe	167	20 %	132
SIXTOMAT . . . . . (importation)	126	20 %	101
CELLOPHOT S.	157	20 %	126
FLASHES A LAMPES			
Agfalux (import.) en étui	56	20 %	45
FLASHES ELECTRONIQUES			
DUOLUX			
Primus en étui (imp.)	34	20 %	27
BRAUN			
Electronique F. 60 . . . 50 joules (imp.)	369	20 %	296

Cette liste ne constitue qu'un faible aperçu de nos offres. Vous trouverez, avec les mêmes remises au PHOTO-RADIO-CLUB toutes les plus grandes marques d'appareils, accessoires et films.

● **ATTENTION :** pour profiter de cette offre rendez-nous visite pendant le mois de Novembre. Car en raison de l'affluence le PHOTO-RADIO-CLUB est obligé de réserver le mois de Décembre aux seuls adhérents de la FNAC.

PHOTO-RADIO-CLUB
FNAC - 6 Bd DE SÉBASTOPOL - PARIS IVe

→

militaires. Une partie importante de l'opinion mondiale semble croire que l'U.R.S.S. deviendra au cours des dix prochaines années la première puissance militaire.

● C. — *Viabilité et « leadership » économique.*

Presque sans exception, l'opinion mondiale est convaincue que l'Union Soviétique a fait des progrès économiques extraordinaires au cours des dix dernières années. A tel point, en fait, qu'elle rattrape rapidement son retard sur les Etats-Unis.

Concurremment avec l'idée largement répandue que le rythme actuel du développement de l'Union Soviétique est nettement plus élevé que celui des Etats-Unis, se manifeste une tendance à considérer que l'Union Soviétique peut, au cours de l'avenir prévisible, dépasser les Etats-Unis sur le plan de la puissance économique. Ce point de vue a des origines diverses, parmi lesquelles les programmes économiques de l'U.R.S.S. à l'étranger.

Il semble ne guère faire de doute que les réalisations spatiales aient joué un rôle important dans ce renforcement du prestige économique soviétique. Les résultats obtenus dans ce domaine ont paru prouver à l'évidence que l'U.R.S.S. possédait des ressources, une technique et une organisation suffisantes pour lancer un défi à l'économie supérieure des Etats-Unis; le prestige soviétique s'est trouvé accru, en particulier sur les pays sous-développés, en tant que moyen d'arriver rapidement à une productivité technique.

La vague de l'avenir

4. Quel effet ont eu les programmes sur l'image que l'on se fait dans le monde du patriotisme des deux peuples, de leur aptitude à assurer le « leadership » mondial et à s'adapter à l'évolution historique ?

Sur ce point particulier, la relation de cause à effet entre les programmes spatiaux et l'opinion publique étrangère est difficile à isoler et à mesurer d'une manière précise. Cependant, des enquêtes menées en Europe occidentale, où des questions directes ont été posées, indiquent que les Européens, en majorité, considèrent que les Soviétiques ont une foi plus grande, et de très loin, dans leurs principes fondamentaux, et qu'ils sont prêts à travailler davantage pour leur pays.

La confiance dans la capacité des Etats-Unis à assurer le « leadership » mondial n'a pas été encore directement mesurée dans un nombre suffisant de pays, ni avec une périodicité suffisante pour permettre de dégager une tendance. Mais il existe assez d'éléments pour donner à penser que le point de vue de l'opinion étrangère sur les Etats-Unis est loin d'être à cet égard satisfaisant.

Anticipant sur la position future des Etats-Unis et de l'U.R.S.S., l'opinion publique étrangère, telle qu'elle ressort des enquêtes effectuées en Europe occidentale, semble faire de moins en moins confiance à l'Amérique et à voir de moins en moins en elle « la vague de l'avenir », dans un certain nombre de secteurs critiques de la compétition. La façon dont on voit l'avenir montre bien le lien entre ces jugements défavorables et les jugements sur les programmes spatiaux.

Les Etats-Unis conservent leur plus grande avance dans le domaine économique et sont manifestement en tête pour l'aide économique, les programmes d'assistance sociale, l'enseignement non technique en général et pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique. Mais dans des domaines tels que l'enseignement technique, le développement scientifique et la puissance militaire, les prévisions sont moins favorables ou même défavorables. A la question de savoir quel pays sera le plus fort après vingt ou vingt-cinq ans de compétition pacifique, la réponse que l'on fait en gros dans le monde semble être au mieux le match nul.

Le neutralisme

5. Les programmes spatiaux ont-ils eu un effet notable sur des aspects de la vie politique internationale tels que les glissements vers le neutralisme ou le maintien de bases américaines en territoire étranger ?

Selon les indications dont on dispose, l'opinion mondiale croit que depuis le lancement des spoutniks, l'équilibre de la puissance s'est modifié ou est en train de le faire ; les Etats-Unis ne disposent plus, à ses yeux, d'une nette supériorité sur tous les autres pays. Le sentiment général, actuellement, semble être que l'U.R.S.S. est, en gros, aussi forte que les Etats-Unis, bien que l'image que l'on se fait de la « puissance » sur le plan international soit constamment sujette au changement et ne puisse être analysée avec précision.

La conviction que l'Union Soviétique peut opposer un défi valable aux Etats-Unis dans les principaux domaines ; la croyance en l'existence d'une impasse nucléaire ; l'idée que l'U.R.S.S. a les moyens d'infliger des dommages massifs aux Etats-Unis — tout cela semble avoir eu une influence sur le développement du neutralisme, attitude toujours plus tentante lorsqu'aucun « vainqueur » ne s'impose à l'évidence et que les attraits de la puissance s'équilibrent.

De plus, la connaissance que l'on a aujourd'hui de la portée et des effets destructeurs des armes modernes, et la conviction que l'U.R.S.S. possède un système d'engins porteurs capables d'atteindre les bases et les alliés des Etats-Unis et le territoire américain lui-même, ont joué un rôle, dont il est difficile de mesurer l'importance, dans l'aggravation de l'inquiétude des pays étrangers concernant le maintien de bases américaines sur leur territoire.

La propagande soviétique s'est attachée à cultiver cette inquiétude en soulignant la vulnérabilité des bases américaines à l'étranger, exposées aux attaques des missiles soviétiques et aux représailles. Le sentiment neutraliste dans les pays abritant des bases accroît les difficultés qu'ont leurs gouvernements à faire politiquement accepter ces bases.

Pas de victoire

6. Quelles tendances se dégagent de ces données, dont il faille tenir compte pour l'élaboration des futurs programmes spatiaux ?

● A. — Les résultats obtenus dans le domaine de l'espace semblent devoir continuer à offrir à l'imagination du public un signe commode et frappant, un symbole des aspects importants de l'effort national, sur le plan scientifique et technique, et sur le plan de la mobilisation des ressources humaines et matérielles.

De plus, d'une manière obscure mais psychologiquement importante, les programmes spatiaux semblent constituer une projection confiante de la destinée nationale. En ce sens, ils paraissent donner à une société l'air d'être « tournée vers l'avenir », de jouer le rôle d'un critère de l'imagination, de la confiance, de l'aspiration ou de l'ambition nationale.

● B. — Dans leurs applications immédiates, les résultats spatiaux continueront probablement à être considérés essentiellement du point de vue militaire. Le lien entre l'espace et les applications militaires semble devoir rester un élément important du jugement populaire sur la puissance militaire nationale.

● C. — Corollairement, des inquiétudes de plus en plus nombreuses se font jour sur les dangers d'une course à l'espace effrénée, qui paraît donner de nouvelles dimensions à la guerre et la rendre plus menaçante. Des accords et des contrôles internationaux, se proposant d'écarter ces dangers et de garantir que l'espace ne sera utilisé qu'à des fins pacifiques, semblent être une préoccupation de plus en plus fréquemment exprimée.

● D. — L'idée que les Etats-Unis et l'Union Soviétique sont engagés dans une compétition spatiale paraît certaine de durer. Il est probable que toute tentative de la part des Etats-Unis ou de l'U.R.S.S. pour refuser de reconnaître cette rivalité aura l'air inspirée par la faiblesse, sauf si un tel refus s'accompagne d'une évidente manifestation de supériorité.

● E. — Il est probable que l'U.R.S.S. pourra entretenir, dans l'avenir prévisible, le sentiment qu'elle est en avance dans l'espace, à moins d'une succession massive et spectaculaire de « premières » du côté américain, non compensées par des résultats comparables du côté soviétique.

Cependant, la réputation scientifique des Etats-Unis et les résultats obtenus par eux dans l'espace semblent avoir empêché que ne se dégage le sentiment d'une « victoire » définitive de l'U.R.S.S. Mais il semble peu probable que les Etats-Unis puissent rétablir la situation d'avant les spoutniks, et ils auront même beaucoup de difficulté à faire disparaître le sentiment général actuel d'une supériorité soviétique dans le domaine de l'espace.

● ENQUÊTE :
La ménagère et son panier
(Page II)

● ESTHÉTIQUE :
La beauté est-elle un droit ou un luxe ?
(Pages II, III)

● ENFANTS :
L'argent de poche, méthode éducative
(Page VI)

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● *Grelotté* en visitant les ateliers réfrigérés de la Société de Conditionnement des produits agricoles (SOCOPA) qui approvisionne en viande fraiche la plupart des magasins à succursales et à prix unique de la région parisienne. Elle a voulu se rendre compte sur place de la manière dont on prépare la viande conditionnée sous pellicule de cellophane ; elle a pu constater la qualité irréprochable de la viande utilisée, et les conditions d'hygiène parfaites dans lesquelles les opérations de désossage, de découpage et d'empaquetage sont effectuées. Il faut reconnaitre cependant que le fait de mettre la viande sous cellophane lui confère parfois un aspect moins engageant. En revanche, ce type de « circuit court » offre à la ménagère, dans toutes les qualités de viande, des prix inférieurs de 10 à 15 % aux prix pratiqués par la boucherie traditionnelle.

● *Osé* marcher sur les œuvres de plusieurs artistes contemporains. Une galerie parisienne présente en effet 19 tapis réalisés d'après les cartons des plus célèbres de nos « maîtres tapissiers » : Lurçat, Picart Le Doux, Mattego, Prassimos, Maurice André, etc. Chaque modèle est tiré à 300 exemplaires maximum, mesure 2 m × 3 m, et coûte environ 700 NF. Ces tapis, qui semblent être une des conquêtes les plus indiscutables de l'art abstrait, conviendront admirablement aux appartements modernes, dont ils atténueront le dépouillement parfois excessif. (Galerie Paul Ambroise, 6, rue Royale, jusqu'au 12 novembre.)

● *Visité* l'exposition consacrée au jouet éducatif « de la naissance à 7 ans » qui se tient actuellement au Musée Pédagogique (jusqu'au 18 décembre). Une véritable petite « collection » est réunie là, accompagnée des conclusions auxquelles sont parvenus les spécialistes de la petite enfance. On y apprend par exemple :

— que c'est la couleur rouge qui est perçue d'abord par le nourrisson (vers 2 ou 3 mois) ; viennent ensuite le jaune et le vert vers 4 mois seulement ;

— qu'un enfant de 5 mois ne peut faire attention qu'à un seul objet à la fois. Inutile donc d'encombrer son berceau ;

— que dès 18 mois, les livres d'images passionnent les enfants mais une seule image par planche leur suffit ;

— qu'il faut attendre six ans pour qu'un enfant soit capable de sauter à la corde les pieds joints.

Une exposition à visiter avant de choisir les jouets de Noël (29, rue d'Ulm, Paris-V^e, 2^e étage).

● *Reçu* un appel à l'aide du directeur de l'école primaire de garçons de Midoun (Tunisie). Sur ses 273 élèves, 13 seulement appartiennent à des familles qui ont les moyens de leur acheter des fournitures scolaires. Les autres écoliers manquent à peu près de tout : cahiers, crayons, stylos ou stylos bille, manuels, protège-livres, buvards, etc. Les vêtements seront aussi les bienvenus. L'adresse exacte de notre lecteur est : M. Achek Bèchir, école primaire de garçons, Cité Haddadines, Midoun (Tunisie).

(Dambier.)

MODE : le froid facilite le choix.
(Voir pp. IV, V.)

ENQUÊTE

La ménagère et son panier

● *Fidèle et bien informée, la Française fait son marché tous les jours. Elle étonne les spécialistes par ses connaissances économiques.*

CHAQUE année, les ménagères françaises consacrent 40 % de leur budget aux dépenses alimentaires.

Comment achètent-elles, quand achètent-elles, où achètent-elles ?

Pour le savoir, le Centre d'Observation Economique de la Chambre de Commerce de Paris a interrogé la population féminine de la région parisienne. Voici les conclusions de cette enquête ; elles permettent de se faire une idée assez précise du comportement de la Française au marché.

Pas de budget

Une première constatation s'impose : la notion même de « budget » fait défaut à bon nombre de femmes. La plupart de celles qui disposent de revenus modestes n'envisagent pas la possibilité d'établir, à priori, un plan de dépenses, sachant que de toute façon, elles ne pourront le respecter. Seule exception : les mères de famille nombreuse, qui ne peuvent courir le risque de se trouver démunies en fin de mois.

Que leurs revenus soient élevés ou réduits, les Françaises dépensent à peu près la même somme pour la nourriture de leur famille, mais elles ne la dépensent pas de la même façon. Par exemple, les achats de viande sont plus importants dans les budgets moyens, et vont en décroissant, aussi bien dans les foyers plus argentés que dans ceux qui le sont... beaucoup moins. Les achats de pain (5 %, en moyenne, du budget alimentation) sont moins importants dans les familles aisées, et plus faibles en banlieue qu'à Paris. (Cela est peut-être simplement dû au fait que les boulangeries sont moins nombreuses en banlieue.) Les légumes frais et les fruits figurent souvent au menu des Français aisés. mais on les trouve moins souvent sur la table des familles nombreuses, de même que les corps gras, le fromage et le vin. Quant aux conserves, elles sont sûrement considérées comme économiques, puisque moins les Français ont d'argent, plus ils en mangent.

Comme on pouvait le prévoir, les Françaises qui travaillent dépensent plus que celles qui restent chez elles. Sans doute parce qu'elles disposent de moins de temps pour faire leur marché et préparer les repas.

Un travail pénible

En général, les femmes qui ont répondu au questionnaire considèrent plutôt les courses à but uniquement alimentaire comme un travail pénible (du fait, surtout, des charges à transporter), alors que la plupart des achats non alimentaires leur paraissent agréables (le textile notamment). Celles qui travaillent y consacrent évidemment moins de temps (30 minutes au lieu de 40), et celles qui ne travaillent pas mais ont des enfants « traînent » moins que celles qui n'en ont pas (40 minutes au lieu de 55). Elles achètent peu le lundi, la plupart des magasins étant fermés, mais beaucoup en fin de semaine (le samedi et le dimanche matin). La place de ces « achats du dimanche » est particulièrement importante en banlieue.

Fait consolant, cette montée des achats de fin de semaine est (paraît-il) caractéristique des pays à niveau de vie élevé.

Mais les Françaises ne font pas leur marché uniquement en fin de semaine. 15 % seulement d'entre elles les bloquent sur trois jours au moins. Les autres, avec mauvaise conscience, reprennent chaque jour leur lourd panier à provisions, tout en constatant qu'elles effectuent certains déplacements inutiles. Dans l'ensemble, elles achètent leur pain chaque jour, les fruits et les légumes frais plus de 4 fois par semaine, la viande et le fromage de 3 à 4 fois, les corps gras et le vin plus de trois fois. Les achats alimentaires ne dépassent donc guère les besoins du jour même ou, à la rigueur, du lendemain. On pourrait penser que celles qui possèdent un réfrigérateur font des achats plus groupés. Il n'en est rien. Elles achètent, à peu de chose près, à la même fréquence que les « non réfrigérées ».

Peur des livraisons

Sans doute à cause des cabas qu'elles doivent transporter (ou du peu de temps dont elles disposent), 70 % des ménagères effectuent leurs achats à moins de 15 minutes de leur domicile. 30 % ne dépassent pas le pâté de maison, ou le coin de la rue, et si les banlieusardes font plus de chemin, c'est, uniquement, parce qu'elles n'ont pas de commerçants près de chez elles. Une exception, cependant, en faveur des marchés en plein air. Les femmes s'y rendent volontiers, même s'ils se tiennent assez loin de chez elles. De toute façon, elles aiment mieux porter leur panier que se faire livrer à domicile. En adoptant ce mode d'approvisionnement (pourtant entré, et pour cause, dans les mœurs rurales) elles craignent d'être volées, soit sur la qualité, soit sur le prix.

Les consommatrices sont relativement satisfaites des horaires des magasins d'alimentation. Cependant, 70 % d'entre elles souhaiteraient qu'ils soient ouverts avant 9 heures. On ne comprend pas très bien pourquoi puisque 81 % ont reconnu qu'elles faisaient leurs courses après 10 heures. En revanche, on s'explique mieux leur désir de voir les heures d'ouverture prolongées le matin jusqu'à 13 h. 30, et, le soir, jusqu'à 20 h. 30 ou même 21 heures.

Au courant des prix

Elles sont fidèles, à leur boulanger surtout (86 %), à leur boucher également (65 %), mais beaucoup moins au marchand de primeurs (27 % seulement). Elles sont, aussi, bien informées : 90 % des Parisiennes interrogées ont pu donner avec précision le prix de différents produits de consommation courante, achetés au cours des dernières semaines. Cette connaissance du « coût de la vie » a beaucoup surpris les spécialistes, qui s'attendaient, de ce côté, à des performances moins brillantes. Leurs sources d'information sont surtout constituées par... les étiquettes. La radio joue également un rôle : 10 % des Françaises écoutent chaque jour les émissions d'information économique, 40 % les écoutent de temps en temps, mais avec la plus grande attention. Dans la pratique, ces connaissances se traduisent par une recherche systématique d'économies. Elles essaient de payer toujours le moins cher possible, sauf pour le vin, les œufs et l'huile (les prix payés se rapprochent du maximum) et pour la viande et le café (prix moyens).

Enfin, dernière touche à ce portrait: la ménagère-type, quoique bien informée, est amnésique et pessimiste ; elle évalue toujours les hausses au double de leur importance réelle. Peut-être espère-t-elle ainsi les enrayer...

(Rapho.)

UN NEZ TENTANT.
Phidias ne faisait pas ce qu'il voulait.

POURQUOI PAS EUX ?

LES tricots étaient, voici quelques années encore, pratiquement exclus de la tenue de ville masculine.

Aujourd'hui, huit hommes sur dix remplacent le gilet tailleur par un gilet ou un pull-over de tricot, et trois hommes sur dix trouvent bien plus agréable de porter un polo de laine qu'une chemise avec col et cravate.

Les femmes sont généralement « pour » cette évolution de la mode masculine. Elles éprouvent même un certain penchant envers cet être nouveau, à l'aspect bourru et gentil, qu'est l' « homme-en-pull-over ».

Pour ces « admiratrices » (qui sont en même temps des épouses, filles, sœurs ou mères d'hommes - en - pull - over) un magasin parisien (1), bien connu pour sa formule : « Vente d'articles démarqués », a ouvert un rayon spécial *tricots messieurs*.

On y trouve de ravissants polos, des pull-overs décolletés en V et des pulls-gilets, tous fabriqués par les grandes marques. Une petite irrégularité (généralement imperceptible) permet de les vendre sans la « griffe » à des prix incroyablement bas puisqu'ils représentent une différence de 30, 40 et même 60 % sur les prix officiels.

Les matières premières les plus recherchées et les formes très étudiées qui traduisent généralement le tricot de grande marque, c'est-à-dire le tricot cher, deviennent ici abordables.

NI COL DUR NI CRAVATE.
Les femmes sont « pour ».

Voici quelques exemples, pris dans la collection « Sèvres 33 » et qui suffisent à le prouver :

● Pull-over sans manches, décolleté en V: 29 NF 95.

● Polo manches longues, « fully fashioned» pure laine : 32 NF 95.

● Pull - over manches diminuées, décolleté en V, laine fine: 32 NF 95.

● Pull « grosses mailles » manches longues « fully fashioned », décolleté en V : 34 NF 95.

Et pour les sportifs :

● Survêtement classique bleu marine, les deux pièces : 19 NF 95.

● Survêtement style « équipe de France », les deux pièces : 27 NF 95 (prix officiel : 55 NF 90).

Les clientes de « Sèvres 33 » n'ont plus le droit d'être égoïstes. En achetant le « petit pull pas cher » dont elles ont personnellement envie, elles trouveront un véritable stock de... « grands pulls pas chers » dont « il » a certainement envie et peut-être même besoin.

(1) Sèvres 33, 33, rue de Sèvres, Paris.

COMMUNIQUE.

ESTHÉTIQUE

Le droit à la beauté

● *Un luxe réservé à quelques privilégiés devient un besoin reconnu par la Sécurité Sociale.*

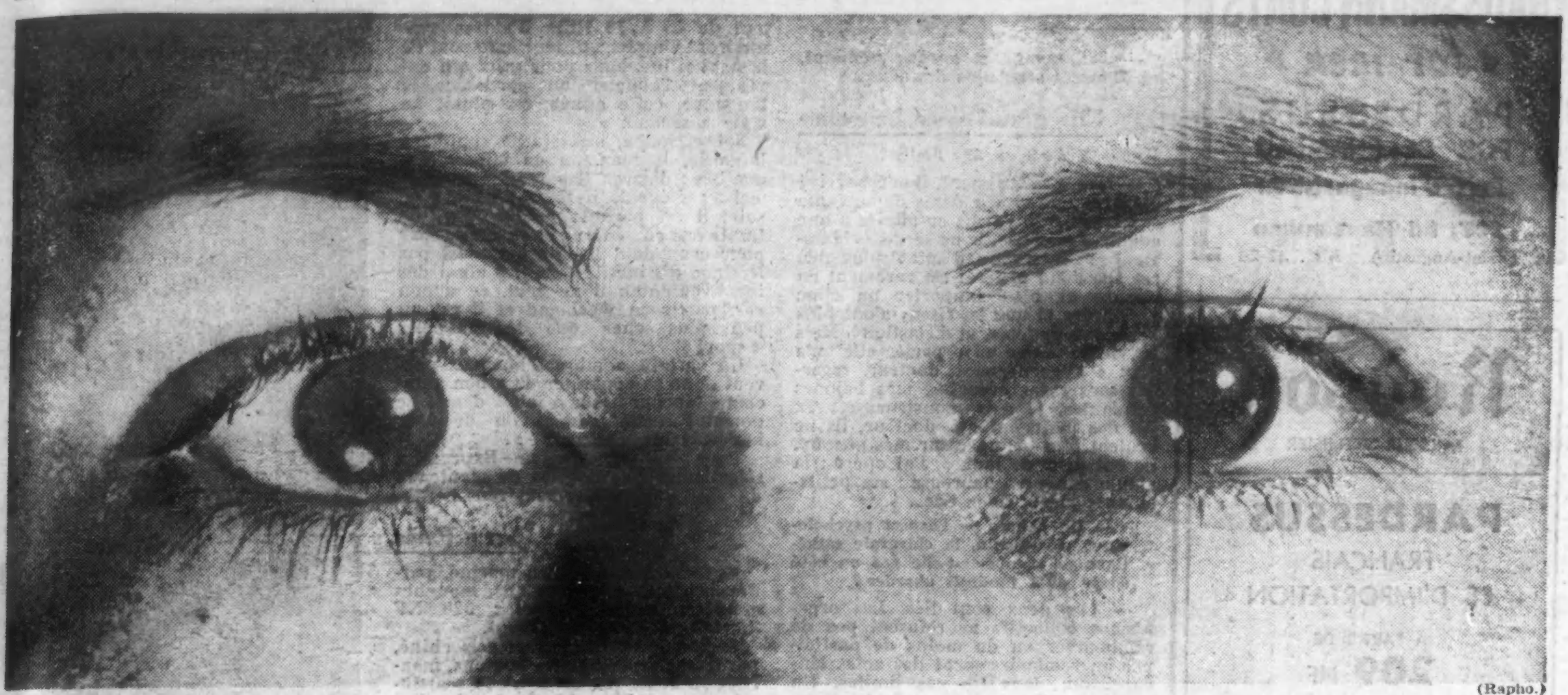
AVOIR un nez trop long n'est pas, aujourd'hui, une disgrâce irréparable, c'est une maladie ; une maladie qui n'a rien de honteux. Tout le monde sait que Juliette Gréco, Annabel, Micheline Dax, Marie Daëms, Jacqueline Joubert... et tant d'autres, plus anonymes, ont fait rectifier leur profil.

En quelques années, la chirurgie esthétique a franchi plusieurs étapes importantes. Elle n'est plus une utopie, a dépassé le stade du « miracle » réservé à quelques privilégiés multimillionnaires, elle est entrée dans le domaine des rêves réalisables.

L'aspect pratique et même technique de la chirurgie esthétique a été plusieurs fois évoqué, expliqué, vulgarisé. Mme Express a donc décidé d'aborder un autre côté du problème, d'interroger des « nez » opérés, des « oreilles » recollées, des « poitrines » remodelées, de leur demander leurs impressions avant, pendant et après l'inter-

H. Tassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo, PARIS

La Femme élégante et avisée
achète
MANTEAUX, ROBES, TAILLEURS
IMPERMEABLES - Sport ou habillé
LE COUTURIER DU PRET A PORTER
Mesures sous 48 heures
bella boutique
12, r. La Boétie, Paris-8e. Anj. 93.96
Collection 20 ans



(Rapho.)

DES YEUX LISSES.
Le « risque bonheur » est-il mesurable ?

vention, et de faire, en quelque sorte, le point psychologique de la question. Après avoir interrogé plus de 30 « remodelés », elle s'est aperçue que les réactions étaient presque toujours les mêmes. Voici comment se déroule le processus :

Les problèmes

Ils sont innombrables, mais peuvent cependant être divisés en trois grandes catégories :

1) LA NATURE EST RESPONSABLE : nez « cyranesques », oreilles en « anses de soupière »... Le sujet supporte en général assez bien son mal jusqu'au jour où intervient un traumatisme moral ou sentimental. Il suffit de la réflexion d'une collègue de bureau, des moqueries d'un camarade de classe, du désir de plaire à l'homme (ou à la femme) dont on est amoureux, pour que le miroir devienne soudain un objet d'horreur, les appareils photo des armes meurtrières, le nez, une obsession et la vie un cauchemar.

2) POUR RÉPARER DES ANS... : après une grossesse, les seins peuvent s'hypertrophier; après la quarantaine, le visage se flétrir, des poches apparaitre sous les yeux. Le sujet s'accroche à son apparence passée, refuse un vieillissement prématuré, veut conserver ou reconquérir un amour, a peur de perdre sa place dans une société où le capital-beauté a pris une place prépondérante.

3) LES ÉTERNELS INSATISFAITS : une cristallisation anormale s'effectue sur un problème physique qui n'a pas de véritable raison d'être ; l'instabilité du sujet se fixe sur un point précis de son anatomie; il impute ses échecs à son nez ou à ses rides; c'est alors au praticien de refuser une intervention qui ne changera rien à l'état du malade. Ces cas sont — d'abord — du ressort du psychologue ou même du psychiatre.

La décision

Elle n'est jamais prise à la légère : on ne se débarrasse pas d'un complexe comme d'un rhume de cerveau. En général, les « candidats » hésitent longuement, par crainte, bien sûr, mais aussi parce que la somme à investir est importante. Ils consultent plusieurs chirurgiens et, par une étrange pudeur, ne s'ouvrent que très rarement de leur projet à leur médecin de famille.

Une fois leur confiance accordée à un praticien, ils s'impatientent, voudraient que l'intervention ait lieu le plus rapidement possible, alors qu'ils ont vécu vingt, trente ou quarante ans avec leurs imperfections... Ils se préoccupent rarement de la douleur qu'ils vont ressentir mais s'inquiètent davantage de la durée de leur immobilisation... et de la taille qu'auront leurs pansements.

L'opération

Peu d'appréhension au départ, quoique « l'odeur d'hôpital » semble tout de même frapper les patients. Une fois sur le chariot, la panique les saisit souvent; ils ne se sentent pas malades, et malgré leur désir de passer sur la table d'opération, leur instinct a un sursaut de révolte : « Pourquoi souffrir quand ce n'est pas indispensable ? » Certains avouent même que seuls l'espoir du résultat et la crainte du ridicule les empêchent de s'enfuir...

Le réveil

Il est toujours pénible et douloureux. La curiosité est dévorante, la peur aussi : *« Est-ce réussi? », « Quand enlèvera-t-on les bandages? », « Suis-je tuméfié? », « Quand pourrai-je sortir ? », « Donnez-moi une glace », « Et les cicatrices ? »*...

Le résultat

Décevant les premiers jours; l'opéré souffre, hématomes et tuméfaction sont inévitables, *il ne se reconnait pas*. Mais, peu à peu, la forme revient le patient fait la connaissance de son nouveau visage, s'y attache, ressuscite, et la réussite tant physique que psychique devient évidente.

Une euphorie merveilleuse s'empare alors de l'opéré, il ou elle a envie de rire, de s'habiller, de sortir, de voyager.

On constate souvent chez les jeunes opérés un prosélytisme effréné; ils

(Rapho.)

UNE OREILLLE PARFAITE.
Les hommes sont plus douillets.

racontent leur cas avec un exhibitionnisme déconcertant, conseillent à tous leurs amis de se faire rectifier « quelque chose », considèrent le chirurgien comme un dieu.

Chez les sujets plus âgés, la discrétion est bien plus fréquente ; beaucoup de femmes font de mystérieux séjours à la campagne et rentrent avec un regain de jeunesse que ne peuvent justifier quelques bouffées d'oxygène !

Il y a des risques

Ayant demandé leur opinion aux « intéressés », Mme Express a ensuite posé quelques questions à un jeune et éminent praticien. Il a été formel :

« Il faut démystifier la chirurgie esthétique ; la propagande pour la beauté qui est de mise actuellement a donné beaucoup d'idées fausses au public : on ne change pas de nez comme de coiffure, on ne se fait pas remonter un visage comme on achète une robe. La chirurgie esthétique est une chirurgie comme les autres, et un chirurgien — honnête — est toujours un homme qui se *résout* à opérer.

— Les opérations esthétiques sont donc dangereuses ?

— Comme toutes les opérations ! Il ne faut pas minimiser les risques... Mes clients sont toujours surpris quand je leur demande d'effectuer, avant d'entrer en clinique, des analyses de laboratoire : examens hématologiques, taux d'urée, d'albumine, etc.

— Quelles sont les opérations les plus délicates ?

— Sans entrer dans des détails techniques, on peut dire brièvement que le lifting, la suppression de poches sous les yeux et le recollement des oreilles sont les opérations qui présentent le moins de risques. Pour le nez, c'est déjà beaucoup plus délicat — Phidias ne faisait pas ce qu'il voulait avec le marbre... — quant aux seins, attention ! : qu'il s'agisse de ptose accentuée ou d'hypertrophie, l'opération est très longue (trois à quatre heures), la patiente perd au moins un litre de sang, elle est sous anesthésie totale... et les « pépins » ne sont pas exclus.

— Les hommes et les femmes ont-ils la même attitude vis-à-vis d'une opération esthétique ?

→

LANVIN
SOLDES
COUTURE BOUTIQUE
MODE ET TISSUS
FOULARDS ET LINGERIE
BLOUSES
TISSUS POUR HOMME
Samedi 5 novembre de 10 à 18 heures
Lundi 7 et mardi 8 de 9 h. 30 à 13 heures
22, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Au Vison blanc
GEORGES FOUX
FOURREUR
Une collection...
(*L'Express du 20-10-60*)
96, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 91-28

Cette semaine,
très élégant manteau
de rat d'Amérique
lustré vison :
1 590 NF
R. J. Dupuy
Chez LADY vous trouverez un grand choix d'astrakan, de murmel, agneau des Indes, agneau moiré, poulain décoloré, kalgan toutes couleurs, ainsi qu'une importante collection de manteaux de castor et vison. (Large crédit sur demande).
Au rayon Prêt-à-porter, vous trouverez des manteaux, robes de ville et de cocktail, tailleurs, vêtements de pluie, de grande classe. Très belle Collection de robes de mariées et de cortège. Important rayon de cuir et peaux 1re qualité.
Ecoutez LADY tous les dimanches à 14 h. sur EUROPE 1.
LADY
42, Chaussée d'Antin, PARIS
PIG. 27-20
MAGASIN OUVERT TOUTE LA JOURNEE DU 11 NOVEMBRE

ROSIE MAUREL
" Un livre qui aidera à composer les menus - Plein d'anecdotes sur l'histoire des aliments, de précisions utiles sur leur valeur diététique, leurs indications et leurs contre-indications"
L'EXPRESS
dictionnaire des ALIMENTS
COLLECTION L'ORDRE DU JOUR
LA TABLE RONDE
PEP

HAUSSMANN COATS
« for men »
PARDESSUS
POIL DE CHAMEAU
Prix d'inauguration
107, bd Haussmann
(Saint-Augustin) ANJ. 32-20

Rodzon
TAILLEUR-CHEMISIER
PARDESSUS
FRANÇAIS
ET D'IMPORTATION
A PARTIR DE
209 NF
111, Faubourg-Saint-Honoré
(Saint-Philippe-du-Roule) ELY. 16-85

POUR MONSIEUR
ET MADAME
Deylo
4, BOULEVARD DES CAPUCINES
PARIS - OPE. 47-45
Grand spécialiste de la Pluie et du Sport vous présente sa collection de Ski

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Lodens
et Pardessus
FRANÇAIS
ET D'IMPORTATION
Depuis : 249 NF
12 rue de Sèvres, Paris-7e

Pour les enfants jusqu'à 9 ans
PIPOLIN
les gaies Images
un livret mensuel d'une haute qualité

Des amis rêvés pour vos bambins
Roudoudou
Riquiqui
les belles images
Chaque semaine :
un jeudi : Roudoudou
un jeudi : Riquiqui
moralité
gentillesse
sensibilité

— Oui, avant et après ; pendant, les hommes sont plus douillets...

Une grand-mère heureuse

— Y a-t-il un âge limite ?

— Non, pas vraiment. Il m'est arrivé d'opérer une vieille dame de soixante et onze ans. Si j'avais eu affaire à une coquette attardée, je ne serais évidemment pas intervenu, d'autant plus qu'à cet âge l'état général est rarement en mesure de bien supporter un choc opératoire et que les tissus n'ont plus beaucoup de tonus et d'élasticité. Mais la vieille dame m'a parlé, elle m'a dit : « Regardez-moi, docteur, regardez mes rides creusées, mes bajoues pendantes, je suis monstrueuse... Et j'ai des petits-enfants, docteur, ils ne veulent plus grimper sur mes genoux, ils ont peur de moi. » J'ai opéré ; la vieille dame est heureuse : ses petits-enfants jouent avec elle...

— En dehors de l'aspect psychologique et humain, la chirurgie esthétique ne comporte-t-elle pas un côté social qu'il faudrait aborder ?

— Les deux sont liés. Les organismes collectifs ne refusent pas de rembourser ou du moins de participer au remboursement des actes chirurgicaux dans les cas limites. Un exemple : j'ai opéré pendant *un an* une jeune fille de vingt-cinq ans ; elle était vraiment disgraciée (prognathisme, paupières tombantes, nez en bec d'aigle) ; eh bien, pendant un an, ma patiente a été entièrement prise en charge par la Sécurité Sociale... trois mois après sa convalescence, elle se mariait. Mais quand il est question de corrections plus minimes, il est évident que les organismes collectifs manifestent sinon une certaine opposition, du moins une indifférence certaine.

Depuis des millénaires

« Alors qu'il est facile d'estimer le risque maladie, accident ou vieillesse parce que les données sont numériques et mesurables, il est infiniment plus difficile d'en faire autant pour le risque « bonheur ». Nous touchons là au fond du problème, qui peut se résumer ainsi : dans une société en voie de socialisation, faut-il faire passer le besoin d'amélioration de l'aspect humain extérieur sur le chapitre « risque social » ou bien sur le chapitre « amélioration du standard de vie » ? En un mot, la chirurgie esthétique doit-elle continuer d'être une chirurgie de luxe ?

« Peut-être est-il utopique de demander à des organismes dont la vocation est de satisfaire à des nécessités, de se pencher sur du « superflu »; mais je suis convaincu que ce superflu est souvent nécessaire.

« Il y a des millénaires que les hommes et les femmes supportent leurs défauts physiques... sait-on si cela a toujours été dans l'allégresse ?... Tu accoucheras dans la douleur, disait-on hier... et pourtant, on peut accoucher sans douleur. »

HOMMES

La version « ville »

● Pour les plus de trente ans le pardessus d'hiver s'habille.

LES premiers froids venus, les hommes vont, eux aussi, envisager le problème du pardessus d'hiver.

Beaucoup se contenteront de « réchauffer » leur imperméable avec une doublure amovible (on en trouve partout de 45 à 70 NF). D'autres ressortiront simplement leur auto-coat de la naphtaline. Mais pour ceux qui envisagent d'acheter un pardessus, la tendance, cette année, est plutôt au style « sérieux ».

Sobre, foncé, légèrement appuyé à la taille, le manteau de ville a des qualités : discret, il passe inaperçu le matin ; élégant, il peut « sortir » le soir; il est parfait pour les plus de trente ans en général, et en particulier pour ceux dont la minceur n'est pas le signe distinctif. Mais il a aussi des inconvénients : il ne peut, en aucun cas, partir en week-end et il est un peu plus cher que les modèles « sport ».

Un certain nombre d'hommes peuvent donc se contenter d'un bon auto-coat (aucune nouveauté dans ce domaine, cette année) ou de leur imperméable « climatisé ».

Pour les autres, Mme Express a sélectionné six modèles de manteaux de ville particulièrement réussis :

Vu à Paris

● Laine peignée bleu marine, pardessus droit, trois boutons, manches montées, poches à rabat : 320 NF (*Carlo's, 48, rue de Passy*).

● Bouclette, marine ou gris chiné, pardessus croisé quatre boutons, manches montées, poches fendues, martingale amovible : 360 NF (*Gentley, 20, avenue Franklin-Roosevelt*).

● Shetland gris moyen et marine, pardessus croisé quatre boutons, manches montées, poches à rabat, poche intérieure pour le journal : 365 NF (*Rodson, 111, faubourg Saint-Honoré*).

● Shetland gris foncé, pardessus droit ou croisé, manches montées, col de velours, poches à rabat : 405 NF (*Mortimer, place Saint-Philippe-du-Roule*).

● Shetland anglais, gris foncé, pardessus droit, trois boutons, manches montées, poches à rabat : 420 NF (*Orson, 2, avenue Victor-Hugo*).

● Shetland marine, pardessus droit, manches montées façon tailleur, trois boutons, poches à rabat : 468 NF (*Robin, 32, avenue de l'Opéra*).

MODE

Bon mais sage

● On choisit mieux un manteau chaud quand il fait froid.

HUMIDE et tiède, octobre a épuisé les imperméables, mais économisé les manteaux. Beaucoup de femmes ont différé jusqu'à maintenant l'achat de leur manteau d'hiver : dépense importante qu'il vaut mieux ne pas programmer le même mois que les impôts et le terme.

Novembre est d'ailleurs la meilleure période d'achat :

● FINANCIÈREMENT: à mi-chemin entre la rentrée et les fêtes, c'est un mois relativement calme.

● MÉTÉOROLOGIQUEMENT : le temps commence à fraichir et l'on choisit toujours mieux un vêtement chaud quand il fait froid. On évite ainsi de se laisser tenter par une formule demi-saison thermiquement insuffisante « quand la bise sera venue ».

● PSYCHOLOGIQUEMENT : la mode a eu le temps de se décanter. Les premiers emballements souvent déraisonnables sont calmés. Les lignes classiques retrouvent leur faveur. Cet état d'esprit est essentiel pour aborder le problème du manteau qui doit être suffisamment sage pour durer plusieurs hivers, sans lasser celle qui le porte, et suffisamment nouveau pour ne pas ressembler comme un frère à son prédécesseur.

Attention aux fuites

Que reste-t-il en novembre des impératifs de septembre ? Deux tendances de la mode actuelle pourront « passer la rampe » pendant plusieurs années : le col de fourrure (toujours seyant s'il n'est pas toujours économique) et les encolures ras-du-cou (faciles à renouveler selon le col et le foulard que l'on porte dessous). Atten-

1) SHETLAND ET

PARDESSUS
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

Le secret de votre réussite, Monsieur, celui de votre séduction, Madame, résident avant tout dans le fait d'être bien habillé
Pour la ville et le sport
DAVIS, tailleur "pantalonnier"
vous offre une coupe au confort sans précédent, que ce soit dans ses costumes ou ses remarquables pantalons qui lui ont si justement valu sa réputation de « Maître pantalonnier »
Taillés sur mesures, avec deux essayages, dans les plus riches draperies anglaises et françaises, vous bénéficierez de la garantie :
« Usage, Elégance, Confort »
à des conditions exceptionnelles d'inter-saison
DAVIS, 17, rue de la Banque (2e)
Métro : Bourse

FUTURES
MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE

HETLAND ET [...] ET POCHES PLAQUÉES.
Il [...]mpe.

(Dambier.)

2) POIL DE CHAMEAU ET COL TAILLEUR.
Il passera l'année.

embler
seur.

fuites

es im-
endan-
« pas-
sieurs
ujours
onomi-
u (fa-
et le
Atten-

[...]ECETTE

● CORDON BLEU

[...]es, pigeons ou pintade en cocotte

[...], ou 2 pigeons, ou 1 pintade. 4 petites [...] 2 plus grandes, ou 1 grande. 50 gr. de [...] de genièvre. 1 verre de vin blanc. Sel et [...] de piment rouge.

[...] grives, on a fort envie de s'offrir une [...]tte fantaisie un peu onéreuse. Faute de [...]a des pigeons, fort savoureux eux aussi,

[...]préparé ou fait préparer par le marchand [...]geons ou la pintade, les avoir essuyés, [...], on les fait dorer à la cocotte et dans du [...]. L'opération a lieu à grand feu. Puis on [...], le sel, le poivre, le piment. On verse [...] blanc. On réduit alors le feu. On laisse [...] — cocotte couverte — pendant une demi-[...]on rectifie l'assaisonnement si nécessaire. [...]part deux ou quatre croûtons. On dresse [...] les pigeons ou la pintade. On sert très [...] de la sauce. On peut accompagner d'une [...] de terre ou de pommes chips.

SUZANNE ET HENRIETTE.

tion cependant à ces dernières, elles demandent un cou très proportionné: trop court, elles le tassent ; trop long, elles l'étirent.

En revanche, l'étui 1925, sans boutonnage, dans lequel on s'enveloppe avec nonchalance, ne passera pas l'année.

Beaucoup de modèles comportent des poches plaquées sans piqûre. Se décousant facilement, elles laissent échapper de ce fait tout ce qu'elles pourraient contenir et sont très délicates à recoudre par en dessous sans attraper la doublure. Deux précautions : acheter en même temps que le manteau une bobine de simili du même ton pour réparer les « fuites », et renoncer définitivement à se promener les mains dans les poches.

Au chapitre des tissus, on note un nouveau venu : le drap. Souple et jeune, il est surtout réussi en beige, en marron et en vert. Deux inconvénients : il n'est pas très chaud et risque comme tous les tissus lisses de se lustrer s'il n'est pas de très belle qualité. A part le drap, les best-sellers demeurent les mêmes que l'année dernière : le poil de chameau (vrai ou faux), le shetland et le tweed (surtout dans la gamme des noir, blanc, gris). Le tricot fait rêver, mais il est d'un usage très limité, s'accroche ou se déforme avec une facilité déconcertante.

Soulignons enfin l'effort remarquable des grands magasins qui ont réussi à présenter aux alentours de 200 NF des modèles modernes, et non les traditionnels « poil de chameau croisés » ou les non moins traditionnels « tweed trois boutons et poches à revers », qui représentaient depuis dix ans leurs principaux chevaux de bataille.

Voici dix bons modèles de 200 à 500 NF.

Vu à Paris

● TWEED MARRON ET NOIR, pardessus droit, manches montées, col de mouton, trois boutons, deux poches à rabat boutonné. 199 NF. (*Franck et fils, 80, rue de Passy.*)

● CHEVRONS (noir-blanc, rouge-blanc-noir, marron-blanc-noir) pardessus droit, manches montées, petit col châle, trois boutons, deux poches à rabat, ceinture n o u é e facultative. 200 NF. (*Galeries Lafayette, boutique, 20 ans.*) Chapeau de laine, style Boyard (noir-blanc, marron-blanc). 20 NF. (*Galeries Lafayette, rez-de-chaussée.*) (Photo p. I.)

● DRAP (beige, marron, gris) doublé écossais, légèrement évasé, manches kimono dans le dos, empiècement raglan devant, col assez large mais dégageant la base du cou, trois boutons, deux poches fendues. 225 NF. (*Laura, 104, avenue du Général-Leclerc.*)

● SHETLAND (gris moyen, bleu vert, et marron) légèrement évasé, manches raglan devant, kimono dans le dos, ras du cou, trois boutons, deux poches fendues. 230 NF. (*Galeries Lafayette.*) Bonnet de laine et col roulé blanc à grosses côtes vendu avec un fin pull-over de laine blanche, l'ensemble, 50 NF. (*Printemps.*) (Photo n° 1.)

● DRAP BEIGE, pardessus à empiècement, manches montées, col tailleur, trois boutons, deux poches plaquées à rabat boutonné, ceinture nouée facultative. Toutes les coutures sont surpiquées. 295 NF. (*Lorène, 66, avenue Victor-Hugo.*) Cloche de cuir noir à bord piqué, 49,90 NF. (*Printemps.*) (Photo n° 2.)

● TISSU RÉVERSIBLE épais, utilisé avec doublure, légèrement évasé, manches raglan devant, kimono dans le dos, col rond, trois boutons, deux poches à revers droit, coloris gris. 330 NF. (*Haussmann Coats, 109, bd Haussmann.*)

● SHETLAND ANGLAIS, gris moyen, pardessus classique, manches montées, col tailleur, quatre boutons, deux poches à revers droit, fentes aux manches et au bas du manteau, 385 NF. (*Madelène, 9, boulevard de la Madeleine.*)

● SHETLAND ROUGE, manches montées, col boule de renard noir, poches dans les coutures de côté, 6 boutons. 399 NF. (*Madeleine Bine, 18, avenue Victor-Hugo.*)

● DRAP cocher, prune, beige, marine clair, vert, noir, légèrement évasé, manches kimono, ras du cou, boutonnage sous patte, deux poches plaquées, une double piqûre souligne le décolleté et le bas du manteau. 540 NF. (*Madelène, 9, boulevard de la Madeleine.*) Toque de cuir souple, bordure de renard noir amovible, le chapeau : 120 NF, la fourrure : 58 NF. (*Durer, 74, avenue des Champs-Elysées.*) (Photo N° 1.)

● CHEVRONS GÉANTS NOIR ET BLANC, manches kimono, col châle de Mongoli défrisé, trois boutons, deux poches plaquées, 550 NF. (*Amy Linker, 48, rue du Faubourg-St-Honoré.*) (Photo p. I.)

Les belles fourrures
BRADLEY'S
furs
Conditions spéciales aux lectrices
CATALOGUE SUR DEMANDE
18, Avenue de l'Opéra

cuivre prune
huit nouveaux tons de rouge
carven

L. & C.
VISON ?
VOYONS
WEIL
FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

ENFANTS

Ni mendiant ni prodigue

● *L'argent de poche n'est pas une récompense, mais une méthode d'éducation.*

LA plupart des adultes français se débattent au milieu de difficultés financières. Ils ne sont pas seuls. Le problème de l'argent préoccupe aussi leurs enfants.

Le manque (ou les rentrées) d'argent alimentant en grande partie la conversation des parents — le plus souvent à l'heure des repas en famille — les enfants font très tôt connaissance avec ce « mal du siècle » moderne.

Est-il vraiment nécessaire de donner de l'argent de poche aux enfants ? Comment ? Combien ? Mme Express a essayé non de résoudre le problème — il n'existe aucune règle en la matière — mais d'aider les parents à y voir plus clair. Elle a interrogé une spécialiste du budget familial qui vient de réunir sous forme de brochure les conclusions de ses entretiens avec des parents et des psychologues et le fruit de son expérience personnelle avec ses trois enfants (1). Voici ce qu'elle conseille aux parents pour aborder de façon efficace le difficile problème des finances enfantines.

A la question « Faut-il donner de l'argent de poche aux enfants ? » on trouve trois sortes de réponses :

1° « Non : nous leur donnons tout ce dont ils ont besoin. »

2° « Sans doute, mais cela nous inquiète. Qu'en feront-ils ? »

3° « Oui, mais nous ne savons pas très bien sur quelles bases. »

Malheureusement, un enfant peut avoir tout le nécessaire (et même le superflu) et ne pas être satisfait.

Apparemment comblé, un enfant cache, bien ancrés au fond de lui, deux sentiments indomptables : l'instinct de possession et le sentiment de la liberté. Il aime les cadeaux, mais il désire encore plus avoir un peu d'argent dont il puisse faire ce qu'il veut. Très jeune, l'enfant apprend ce que signifie le mot « acheter ». Mais il n'a aucune idée d'où vient l'argent ni de ses limites.

Le problème se pose vraiment lorsque, vers 7 ou 8 ans, on lui confie de la monnaie pour acheter une baguette de pain, ou même son goûter en sortant de l'école. A l'école justement, il rencontre d'autres enfants qui disposent d'un peu d'argent à eux, et il rêve de pouvoir lui aussi acheter des billes ou une gomme sans quémander.

(Eve.)

7 OU 8 ANS, L'AGE CRITIQUE.
« Cinquante sucettes ou un stylo ? »

Planifier la « manne »

Aussi, las de se faire mendiant auprès de ses parents, l'enfant sans argent risque de faire appel à ses amis plus favorisés. Au besoin, il prélèvera une « dîme » sur l'argent que ses parents lui confient pour une petite course. Ou bien — c'est moins rare qu'on ne le croit — il se « servira » tout simplement dans le sac de sa mère.

D'autre part, il ne faut pas s'imaginer que l'argent que l'on donne ainsi est une dépense supplémentaire. Si l'enfant ne « touche » rien, ce sont les parents qui paieront ses sucettes, son chewing-gum ou ses crayons. Ce qui revient exactement au même... et comporte les dangers déjà signalés.

Les éducateurs sont donc formels : il faut donner un peu d'argent de poche aux enfants. Mais pas n'importe comment. Beaucoup de parents distribuent la « manne » sans plan précis, de façon sporadique. Ils semblent ignorer que le maniement de cet argent peut devenir une méthode d'éducation. Donner un billet (ou une pièce) de temps en temps, pour récompenser une bonne place est à la fois inefficace et injuste.

Injuste pour les frères et sœurs qui, se donnant autant de mal, réussissent peut-être moins bien. Inefficace parce qu'il est impossible d'organiser un budget lorsque les « rentrées » ne sont pas fixées au départ.

Or, l'argent de poche des enfants n'a qu'un but : leur apprendre à gérer leur avoir comme ils devront le faire plus tard, c'est-à-dire sans le secours de leurs parents.

Pas de culte forcené

Pour les parents, le plus difficile est de trouver le juste milieu entre le « mépris de l'argent » et son culte forcené. Il faut en tout cas :

● ÉVITER d'étaler à tout propos devant les enfants les problèmes financiers de la famille.

● NE PAS HÉSITER, en revanche, à constater que l'on ne peut pas s'offrir ou offrir telle ou telle chose. Dans ce cas, ne pas en avoir l'air « meurtri ».

● ESSAYER d'apprendre à l'enfant que l'important n'est pas de posséder de l'argent, mais d'en faire un usage intelligent. Par exemple lui dire : « Que peux-tu faire avec 10 NF ? Acheter 50 sucettes ou t'offrir le stylo dont tu as envie ? » La plupart des enfants, surtout une fois l'expérience faite, comprennent vite où est la solution la plus satisfaisante et établissent d'eux-mêmes une échelle de valeur entre leurs désirs.

Il reste donc seulement à rendre possible l'expérience en question de la façon la plus rationnelle. On y parviendra :

● en fixant au départ la somme qui sera allouée chaque semaine d'abord, tous les quinze jours ou même tous les mois lorsque l'enfant sera plus âgé (vers 14 ans) et saura déjà gérer à peu près correctement son budget. Attention : cette somme doit être décidée d'un commun accord par le père et la mère. Peu importe ensuite qui fera la distribution, mais l'enfant ne doit pas pouvoir aller chercher des « compléments » auprès de l'un ou de l'autre.

● en ne surestimant pas les besoins de l'enfant. Lorsqu'un enfant de huit ans perçoit une ou deux pièces de 1 NF par semaine, c'est très suffisant, quel que soit le milieu où il vit et à condition que cet argent ne serve qu'au superflu. Il vaut d'ailleurs mieux, au début, ne pas demander à l'enfant de payer son autobus ou son coiffeur sur l'argent qui lui est alloué ;

Un petit carnet

● en munissant l'enfant d'un petit carnet qui lui servira à noter des dépenses et qu'il devra présenter pour obtenir l'allocation suivante. C'est une formalité qui permet un contrôle mais qui est surtout destinée à apprendre à l'enfant que sa « semaine » n'est pas inépuisable ;

● en ne récriminant pas s'il n'a plus d'argent au bout de trois jours, mais en ne se laissant pas non plus attendrir. Ou bien il devra attendre, ou bien, s'il a un achat indispensable à faire, il faut considérer la somme rajoutée comme un emprunt ;

● en admettant qu'un certain délai « d'ajustement » est nécessaire pour que l'enfant s'habitue aux limites de son budget. Il est normal qu'au début, les « fins de semaine » soient difficiles ;

● en n'exigeant pas que l'enfant fasse des « économies ». D'une part, les parents devraient savoir mieux que personne combien il est difficile d'en faire. D'autre part, l'enfant a la libre disposition de son argent. Enfin, il se peut qu'un prodigue de huit ans devienne un grippe-sou à quatorze. Il faut lui expliquer ce qu'est l'épargne, mais se méfier de ne pas lui apprendre en même temps l'avarice ;

● en ne faisant pas de drame s'il arrive que l'argent soit perdu. Tant pis pour le fautif. C'est une des raisons pour lesquelles il vaut mieux donner de petites sommes en attendant que l'enfant soit devenu adolescent et qu'il ait appris, grâce à cette expérience de l'argent de poche, qu'avoir un peu d'argent, c'est bien agréable... à condition de savoir s'en servir.

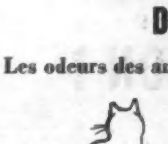
(1) « L'Argent de poche », par G. Guittard, éditions de l'Epargne, 174, bd Saint-Germain : 1,64 NF franco.

Soldes exceptionnels
chez
Pierre Clarence
9, rue St-Florentin, Paris
OPE 09-88
du Samedi 5 Novembre
au Jeudi 10 Novembre
inclus
ouverture à 9 heures

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE"
DE LA FEMME A LA PAGE

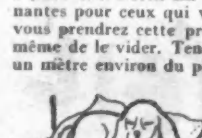
SYNERGIE 187 - 73

● Les odeurs des animaux que vous aimez ne doivent pas vous gêner.



La boîte à sciure du chat

recevra, chaque matin, un coup de bombe AIR-WICK. En femmes prévenantes pour ceux qui vous entourent, vous prendrez cette précaution avant même de le vider. Tenez la bombe à un mètre environ du plat.

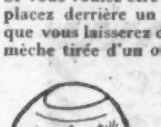


Le coin du chien

sera désodorisé chaque jour avec deux coups de bombe AIR-WICK, le premier donné en enlevant les coussins, le deuxième, coussins remis en place. La présence de votre ami à quatres pattes ne risquera plus de gêner vos visiteurs.

La cage des oiseaux ne sent pas très bon

Si vous voulez être sûre de votre effet, placez derrière un flacon d'AIR-WICK que vous laisserez débouché 48 heures, mèche tirée d'un ou deux centimètres.



L'eau de l'aquarium

du poisson rouge est sale et une odeur désagréable se dégage au moment où vous la changez. Vous savez qu'il suffit de donner un bon coup de bombe AIR-WICK au-dessus de l'aquarium pour que l'odeur disparaisse.

de la petite cuillère
à la carrosserie auto

Nouveau :
un seul flacon
Meilleur :
pour nettoyer
et tout faire mieux briller.

vitres - glaces - chromes - argenterie - surfaces émaillées (réfrigérateurs, cuisinières, etc.) surfaces plastiques lisses - surfaces laquées - métaux précieux et carrosseries auto, etc...

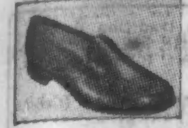
GRATUIT
Demandez à votre droguiste un échantillon d'essai Pol' POLISH.

PARFRANCE

Pol POLISH ROSE
"LAIT DE BEAUTÉ" MÉNAGER

C'EST UN PRODUIT "LA CIRE LAQUÉE"

NE JOUEZ PAS AVEC LEURS PIEDS



« IL, ou elle, a besoin d'une paire de chaussures. » Une fois énoncée, cette constatation commence à hanter toute mère de famille consciente de ses responsabilités. Hélas ! ce problème revient avec la régularité des changements de saisons et la rapidité de la croissance. Impossible d'y échapper, inutile de l'esquiver. Mieux vaut réfléchir à la façon la plus rationnelle et la plus satisfaisante de le résoudre.

UNE CLIENTE EXIGENTE.
Les mères sont obligées d'obéir.

(Eve.)

Un combat sans merci

Quelles sont les données de l'équation ? D'une part les pieds des « charmants bambins », d'autre part les souliers destinés à les protéger. Si ces deux éléments ne sont pas choisis de façon à s'entendre parfaitement ils se livreront dès les premiers jours un combat sans merci.

Si l'enfant est le plus fort, il emploiera toutes les armes à sa disposition (patinette, ballon, flaques d'eau, bords de trottoirs, patins à roulettes, bicyclette, etc.) pour venir à bout de son adversaire. La mère désespérée payera alors les frais de l'aventure. « Comment est-ce possible, voilà à peine deux mois que tu as ces chaussures et elles sont massacrées ! » gémira-t-elle sous le regard ironique de son rejeton triomphant.

Si les chaussures sont les plus malines, elles mettront en œuvre des moyens pernicieux pour gâcher la vie de l'enfant, se déformant au lieu de le maintenir, le comprimant au lieu de le soutenir. Jusqu'au jour où l'enfant éploré aura une fois de plus recours à la toute-puissance maternelle: « Maman, mes chaussures me font mal, il faut m'en acheter d'autres. »

Dans un cas comme dans l'autre, les parents auront tendance à s'en prendre au destin, et constateront qu'ils n'ont vraiment pas de chance avec les pieds de leur descendance. Mais ils oublient alors qu'ils sont les premiers responsables. Il suffit, pour s'en assurer, d'interroger un spécialiste.

Dans sa ravissante boutique, 114, av. Victor-Hugo, M. Kent se consacre depuis plusieurs années à perfectionner les chaussures qu'il met à la disposition de sa jeune clientèle. Il est jeune, il a des enfants, c'est donc en père compréhensif qu'il aborde le problème.

1.000 kilomètres par an

M. KENT. — J'ai calculé qu'un enfant de sept ou huit ans marche dans sa semaine trois ou quatre fois plus qu'un adulte. Entre les allées et venues à l'école, les récréations, les promenades du dimanche, il effectue une moyenne de 20 kilomètres par semaine, plus de 1.000 kilomètres par an. Certaines mères ne s'en rendent absolument pas compte et essaient de faire des économies sur le poste « chaussures » alors que c'est au contraire un des domaines où la qualité est indispensable à la santé et à la joie de leurs enfants.

— Vous ne croyez pas aux chaussures bon marché ?

M. KENT. — Absolument pas. Il ne s'agit pas d'un accessoire, mais d'un article de première nécessité dont la caractéristique essentielle doit être la solidité. Or, il n'y a pas de miracles, un cuir de premier choix coûte cher, mais il dure longtemps. Un exemple : voici un richelieu classique. A première vue, rien ne le distingue d'un modèle que vous pouvez trouver ailleurs 1.500 fr. moins cher. Mais je sais que celui-ci durera toute l'année scolaire, alors que l'autre risque de se déformer à la première pluie. Mes clientes le savent bien, puisque je les revois régulièrement. Il est plus intéressant de consacrer une fois 5.000 francs à l'achat d'une bonne paire de souliers que deux fois 3.500 francs pour des articles plus ordinaires.

— Votre point de vue se défend pour les plus âgés dont les pieds ne grandissent pas trop rapidement, mais pour les tout-petits qui changent de pointure tous les trois ou quatre mois, une telle politique mènerait à la ruine.

Depuis 1887

M. KENT. — Pour eux, le problème est en effet différent. Mais les premières chaussures sont très importantes. Elles doivent soutenir et aider les petits pieds encore hésitants. Mal choisies, elles peuvent entraîner des catastrophes: affaissement de la voûte, déformation des jambes, démarches déviées qui peuvent déséquilibrer tout le squelette de l'enfant. Vous connaissez certainement de réputation la maison Roguet-Savare. Depuis 1887, elle s'est spécialisée dans les bottines « premiers pas » en antilope blanche, à semelle de cuir. Dans leur importante clientèle, on compte un nombre important de mères envoyées par leur médecin. Elles n'hésitent pas devant le prix pour sauvegarder la démarche et la stature future de leurs enfants.

Même phénomène chez Kent, les médecins ayant pu apprécier, pour leurs propres enfants, la qualité de nos chaussures, recommandent souvent notre maison.

A propos de Roguet-Savare, je vous signale qu'ils ont déménagé depuis plus d'un an et se trouvent maintenant 24, avenue de Wagram, à deux pas de l'Etoile.

— Beaucoup de mères doivent, en effet, négliger ces premières chaussures si l'on en juge par le nombre d'enfants qui portent actuellement des voûtes plantaires.

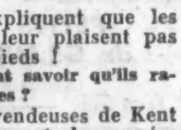
M. KENT. — Il ne faut pas exagérer. Tous les pieds plats ne sont pas dus à des négligences, beaucoup sont congénitaux. Mais les mères y font plus attention que par le passé. Ainsi, ici, chez Kent, nous avons un orthopédiste agréé par la Sécurité Sociale, qui exécute toutes les semelles et voûtes spéciales. Cela économise des déplacements aux femmes pressées. Nous avons également mis au point des séries médicales à contreforts prolongés, conçues spécialement pour recevoir des cambrures. Mais nous ne vendons aucune chaussure avec voûte incorporée. Comment voulez-vous que ça aille, il n'y a jamais deux pieds pareils.

« Comme papa »

— Mais tout cela paraît bien raisonnable, n'y a-t-il pas aussi une part de fantaisie dans le choix des chaussures d'enfants ? Peut-on dire qu'il y a une mode ?

M. KENT. — La mode est beaucoup moins impérieuse que pour les grandes personnes. Mais elle existe cependant. A partir du 30 (six ou sept ans) la mode s'inspire des tendances en vogue chez les adultes. Ainsi les petits garçons portent des mocassins noirs « comme papa », et les petites filles des cuirs marron importés d'Italie, « comme maman ». Il y a également des formes proprement enfantines. Par exemple, nous avons été les premiers à relancer les chaussures à doubles barrettes et maintenant c'est la coqueluche des fillettes. Nous en avons énormément vendu en bleu marine, au moment de la rentrée.

— Les mères choisissent-elles le modèle qui leur plaît, ou bien les enfants mettent-ils leur grain de sel ?



M. KENT. — Les enfants ont des idées très arrêtées. Presque toutes les mères sont obligées de tenir compte de leur opinion, sinon les enfants expliquent que les chaussures qui ne leur plaisent pas leur font mal aux pieds !

— Mais comment savoir qu'ils racontent des blagues ?

M. KENT. — Les vendeuses de Kent et de Roguet-Savare ont des années d'expérience. A la manière dont une chaussure s'enfile plus ou moins facilement sur un pied d'enfant, elles peuvent savoir si la pointure est la bonne. Il faut tenir compte de l'impression qu'a l'enfant, mais pas trop. Il a toujours tendance à dire qu'une chaussure neuve le serre !

— A cette époque-ci de l'année le problème est de tenir leurs petits pieds au chaud. Que recommandez-vous ?

M. KENT. — Nous avons conçu deux ou trois modèles d'après-ski très étudiés qui peuvent servir non seulement pour les sports d'hiver, mais également comme bottines pour jours froids. Pour ceux qui sont vraiment des brise-fer, nous conseillons plutôt notre modèle ski-ville. Les mères sont très satisfaites de ce numéro, qui leur évite d'acheter des chaussures de ski ruineuses et d'un usage limité.

Résister à leurs maîtres

Cette recherche de la qualité et du pratique se retrouve dans tous les modèles de Kent et Roguet-Savare. Importations exclusives d'Italie et d'Angleterre (en particulier la marque Birthday dont ils sont les seuls dépositaires en France), fabrications françaises, entièrement cousues main, chaque richelieu, chaque mocassin, chaque escarpin à petits talons est conçu pour résister à leurs maîtres futurs.

Nos modèles pour jeunes filles séduisent souvent les mamans. Il n'est pas rare de les voir repartir chaussées d'un mocassin ou d'un escarpin à petits talons, identique à celui qu'elles choisissent pour leur fille.

On apprend, en parcourant les stocks, où le même modèle existe dans dix ou quinze tailles (en plusieurs largeurs), que l'on ne s'invente pas chausseur pour enfants. C'est un métier difficile, lourd de responsabilités, puisque la stature et la démarche d'un adulte dépendent souvent des souliers qui auront accompagné les courses échevelées de sa jeunesse.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par « Kent », 114, av. Victor-Hugo, Paris-16e.

cinéma

NOUVEAU

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Une réussite totale pour l'un comme pour l'autre. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Psychose : Hitchcock délaisse le suspense pour la terreur, mais garde son punch. (*Elysées-Cinéma, BAL.* 37-90 ; *Lord-Byron, BAL.* 04-22 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

Zazie dans le métro : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

Os Bandeirantes : de Marcel Camus (réalisateur de « Orfeu Negro »). Un peu trop de Brésil en vrac, mais une créature merveilleuse, Lourdes de Oliveira. (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

Le Sergent Noir : un John Ford à marquer d'une pierre blanche : des bancs du prétoire aux rochers de la Monumental Valley, un western judiciaire qui pose honnêtement le problème racial. (*Triomphe, BAL.* 45-76.)

Les Corps sauvages (Look back in anger) : l'histoire d'un jeune Anglais « en colère ». Un film franc et dénué de conventions. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

L'Intendant Sansho : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

Un Français a Moscou : le nouveau Kinopanorama : de Moscou à Samarcande. (*Kinopanorama, FON.* 50-50).

Le Milliardaire : Marilyn et Montand dirigés par George Cukor. Tous les ingrédients d'une bonne mayonnaise. Mais elle n'a pas pris. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Le Capitaine de Cologne : par les Allemands de l'Est, une satire de l'Allemagne de l'Ouest. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Ben-Hur : 3 h. 50 de spectacle sur écran géant, location 14 jours à l'avance. Attention aux enfants émotifs. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

RECENT

La Garçonnière : une amère satire de la vie américaine qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Avenue, ELY* 49-34.)

La Chute d'un caid : du prince de la « série B », Budd Boetticher, un petit « Scarface » qui réjouira les amateurs. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

L'Adorable Voisine : Kim Novak et un chat facétieux. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Jamais le dimanche : une comédie américaine réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

Meurtre sous contrat : un policier de série B, le triomphe du cinéma « fauché » et inspiré. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Les Jeux de l'amour : charmante et gaie, une comédie française de rythme américain. (*Régent, MAI.* 40-40.)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par Louis Malle, avec Jeanne Moreau. Un succès devenu international. (*Atlas, MON.* 11-88.)

La Blonde et moi : Jayne Mansfield et la verve burlesque de Frank Tashlin. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio 28, MON.* 36-07.)

Le Voyage en Ballon : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

Montparnasse 19 : le drame d'un créateur. La vie de Modigliani, par J. Becker. (*Mambo, MEN.* 98-53.)

expositions

Lesieur : dans la tradition de Bonnard et de Matisse, le jeune peintre le plus important. (*Coard, 36, avenue Matignon.*)

Matton : un nouveau Derain ? (*Cercle Volney, 3, rue Volney.*)

Derain : « digest » d'une œuvre. (*Ponts des Arts, 6, rue Bonaparte.*)

Calmettes : significatif retour à l'humain. (*Galerie de Poche, 11, rue Bernard-Palissy.*)

Dechanet : quelques toiles du lauréat du prix Manguin avec une quarantaine d'œuvres de qualité sélectionnées par le jury. (*Galerie de Paris, 14, place François-Ier.*)

(Pour ces cinq expositions, voir page 38, la rubrique de Jean-François Chabrun.)

Goya : tout l'œuvre gravé. A ne manquer à aucun prix. (*Gaveau, 45, rue La Boétie.*)

Gulbenkian : les trésors d'art de Monsieur 5 % admirables à 95 %. (*Hôtel Gulbenkian, 51, av. d'Iéna.*)

Gaboriaud : une réhabilitation attendue. (*Bernheim, 35, rue La Boétie.*)

André Masson : 38 ans de dessins et de perpétuel renouvellement dans l'invention. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau.*)

Dubuffet : ses malices et ses provocations de dessinateur diabolique auquel Daniel Cordier vient de consacrer un très bel ouvrage illustré aux éditions Ditis. (*Berggruen, 70, rue de l'Université.*)

Bissier : des dessins à peine coloriés et tracés par un très grand peintre qui a su garder la fraîcheur de l'enfance. A ne pas manquer. (*Cordier, 6, rue de Miromesnil.*)

Andersen : le bon ménage de l'audace et de la féerie organisée. (*Mossol, 12, rue La Boétie.*)

Kujawski : de la fureur de peindre considérée comme un nouveau classicisme. (*Flincker, 34, rue du Bac.*)

Coppel : des collages d'une rare finesse d'expression. (*La Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours.*)

Kito : une certaine obsession de la sérénité qui peut tourner à l'envoûtement. (*Lara Vincy, 47, rue de Seine.*)

Dumitresco : un passionnant jeu de cache-cache entre les toits, les taches et les formes. (*XXe Siècle, 14, rue des Canettes.*)

Rubli : un nouveau nom de graveur à retenir. (*Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard.*)

Selim : les plus subtiles vibrations de la matière à la recherche de l'équilibre. (*Durand, 19, rue Mazarine.*)

Lombard : les feuilles, les branches et le ciel s'organisent sur ses toiles avec la richesse du vitrail, la liberté de la peinture en plus. (*Synthèse, 66, bd Raspail.*)

Lapicque : des grands jardins à la française mais de couleurs et de formes modernes. (*Villand-Galanis, 127, bd Haussmann.*)

télévision

Jeudi 3 novembre, a 21 h. 30 : « L'art et les hommes », émission de Jean-Marie Drot. Le monde vu par les yeux d'un grand photographe : Brassaï.

Vendredi 4 novembre, a 20 h. 30 : « Cinq colonnes à la une ». Sujets probables : la Turquie 1960, les élections américaines, l'automobile française aux U.S.A., etc.

Samedi 5 novembre, a 20 h. 30 : « La Boîte à sel. »

Samedi 5 novembre, a 21 h. : « Les hommes proposent », une des deux pièces écrites par A.-J. Cronin. Jean-Claude Pascal y fera ses débuts de comédien de télévision.

Dimanche 6 novembre, a 21 h. : « Les Aventures fantastiques », film tchèque de Karel Zeman, tiré d'une nouvelle de Jules Verne.

Lundi 7 novembre, a 21 h. 10 : « L'invitation à la danse », spectacle de ballets sur une musique de Prokofiev et Benjamin Britten.

Lundi 7 novembre, a 20 h. 30 : « Gros plan sur Jean Cocteau. »

Mardi 8 novembre, a 20 h. 30 : « Montserrat », pièce d'Emmanuel Roblès.

Mercredi 9 novembre, a 21 h. 30 : « Lectures pour tous. »

théâtre

Jules César : dans les ruines de Shakespeare, le campement du vieil Odéon. (*Théâtre de France.*)

Phèdre : avec Silvia Monfort. Ne suivez pas le Minotaure. (*Vieux-Colombier.*)

Biedermann et les incendiaires : de Max Frisch. Le thème du « Rhinocéros » dans un style brechtien. (*Théâtre de Lutèce.*)

Spectacle Tennessee Williams : quatre courtes pièces très denses, gonflées de presque tous les thèmes obsessionnels de l'auteur, des germes dont il tirera « Baby Doll » ou « Le Tramway nommé Désir ». Présentation honnête quand elle ne verse pas dans la mélopée pseudo-poétique et inarticulée. (*Alliance Française.*)

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.-B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

Comme tu me veux : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*)

La Logeuse : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

Genousie : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*T.N.P. Récamier.*)

Impasse de la Fidélité : Patachou dans une comédie musicale d'Alexandre Breffort. Une sorte de « remake » d' « Irma la Douce ». (*Ambassadeurs.*)

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Antoine.*)

Les Glorieuses : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Rhinocéros : une parabole très simple qui doit ouvrir le grand public à Ionesco et Ionesco au grand public. (*Théâtre de France.*)

Un raisin au soleil : scènes de la vie familiale chez de braves, pauvres nègres de Chicago. Un grand sujet, traité à travers un réalisme un peu trop quotidien. (*Comédie Caumartin.*)

GALERIE MOTTE
22, rue Bonaparte - PARIS (VIe)
EXPOSITION
MICHEL CIRY
Peintures récentes
Du 3 au 30 novembre

GALERIE DE FRANCE
3, faub. Saint-Honoré
PARIS - 8e
MARYAN
œuvres récentes

Galerie DROUANT
52, Faubourg-Saint-Honoré
NOOR-ZADÉ
BRENER
SCULPTURES
Jusqu'au 15 novembre

XXe SIECLE
NATALIA
DUMITRESCO
14, rue des Canettes

MAISON DE LA PENSEE FRANÇAISE
2, rue de l'Elysée
Claude LESUR
Du 3 au 21 novembre

GALERIE DU COLISEE
Sarah MATHIEU
MADAGASCAR
40, rue du Colisée

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
NOVEMBRE
Jean-Pierre VIELFAURE
PEINTURES
« L'apocalypse de l'atome »

Galerie Durand-Ruel
37, avenue de Friedland
DAUCHOT
28 octobre - 16 novembre

Galerie MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI - KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT UBAC

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

GALERIE LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Suzanne WENGER
Du 4 au 26 novembre

Galerie Louise LEIRIS
André MASSON
80 dessins (1922-1960)
26 octobre - 26 novembre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Ecole de Paris 1960
Vern. de l'exposition le mercr. 9 nov. à 16 h.

GALERIE MARCEL BERNHEIM
35, rue La Boétie - PARIS (8e) - ELY. 14-46
Hautinguiraut
GRAVURES SUR CRISTAUX
Du 4 au 17 novembre 1960
Vernissage le 4 novembre de 16 h. à 20 h.

GALERIE JEANNE CASTEL
MARTINE BOILEAU
SCULPTURES
Vernissage 4 novembre
Jusqu'au 24 novembre
PETITS TABLEAUX de GRANDS MAITRES
A partir du 8 novembre
3, rue du Cirque - PARIS (VIIIe)

GALERIE RAYMONDE CAZENAVE - 12, rue de Berri (8e)
OSCAR GAUTHIER
4 NOVEMBRE - 4 DECEMBRE

JANSEN
9, rue Royale - PARIS
SUZANNE RICARD
Sculpteur - Sous-verrier
Exposition du 4 au 20 novembre

ART VIVANT 72, boulevard Raspail - LIT. 99-61
GOUACHES et DESSINS
de
ASSE - COLIN - COTTAVOZ - FUSARO - KIMURA - HALPERN - LAN-BAR - SCHMID
4 au 19 novembre

PRESSE

Panique à Fleet Street

● *En Grande-Bretagne, des journaux meurent avec plus d'un million d'abonnés. Pourquoi ?*

LA semaine dernière, les un million cent mille abonnés du « News Chronicle » — le plus important et le plus ancien des journaux libéraux de Grande-Bretagne (son premier rédacteur en chef fut Charles Dickens, il y a 114 ans) — ont eu une surprise fort désagréable : au lieu du « News Chronicle », ils ont trouvé dans leur boîte à lettres le « Daily Mail », le journal conservateur de Lord Rothermere. Sans le moindre avertissement et sans un mot d'explication de la part des propriétaires du « Chronicle », le journal avait été absorbé par ses ennemis politiques les plus acharnés.

Le même soir, les 750.000 Londoniens qui normalement achètent le « Star », un journal libéral lui aussi, ont eu une surprise du même ordre. Le journal n'a pas paru. Lui aussi venait d'être absorbé — et toujours par l'« Evening News » de Lord Rothermere.

L'accord secret n'avait été conclu que de la veille. Pour une somme de 1.500.000 livres — deux jours plus tard, on reconnut qu'elle s'élevait à 2.000.000 de livres — la presse libérale avait été, presque en son entier, vendue, empaquetée et livrée aux Conservateurs. Sans préavis, plus de 3.000 employés — dont 350 journalistes professionnels — se sont trouvés privés de leur emploi. Leurs indemnités — une semaine de salaire par année de présence — étaient des plus faibles qui aient été payées dans l'histoire de Fleet Street.

Cette affaire a provoqué en Grande-Bretagne des remous qui durent encore. Tout d'abord, elle a mis sur la sellette l'homme considéré comme le responsable — Laurence Cadbury, le « chocolatier » multimillionnaire, propriétaire du trust qui possédait le « Chronicle » et le « Star ». La famille Cadbury, qui compte parmi les plus riches de Grande-Bretagne, s'est longtemps posée en champion désintéressé du libéralisme et de l'honnêteté politique. Elle avait acheté le « Daily News » en 1900 et en avait fait le champion de la politique non conformiste et anti-tory ; pendant longtemps, par souci de moralité, les nouvelles hippiques avaient été exclues de ses pages.

Les offres rejetées

Peu à peu, à mesure que la course au tirage se développa, le « News » absorba les autres journaux libéraux — en 1928 la « Westminster Gazette », et en 1930 le « Chronicle ». Le seul journal libéral indépendant restait le « Manchester Guardian ». Et maintenant, d'un seul coup, non seulement 90 % de la presse libérale a été tuée, mais encore le cadavre a été remis entre les mains des Conservateurs.

On peut juger de la conduite de Cadbury au fait que plusieurs puissants groupes financiers tentèrent de sauver le « Chronicle » et le « Star ». Odhams, la plus riche société de presse de Grande-Bretagne, était prête à faciliter la fusion du « Chronicle » avec le « Daily Herald », organe de gauche. Par deux fois, au cours des semaines passées, des démarches furent faites auprès de Cadbury, qui leur opposa une fin de non-recevoir. L'« Australian Consolidated Press », autre grande affaire de presse, proposa deux millions cinq cent mille livres pour acheter le « Chronicle » et le continuer. Roy Thompson, le roi de la presse canadienne, qui possède actuellement le « Sunday Times » et une chaîne de journaux de province en Angleterre, offrit d'acheter le « Star » et de le continuer comme un journal libéral. Le groupe du « Daily Mirror » manifesta également de l'intérêt. Des hommes d'affaires libéraux étaient prêts à réunir un million cinq cent mille livres.

Cadbury ne voulut entendre parler d'aucune de ces offres ; tout se passa comme s'il avait été résolu à tout faire pour que le corps mutilé de la presse libérale se retrouve entre les mains des Conservateurs.

Pis encore : avant de livrer le cadavre, comme l'écrivit un commentateur, on lui fit les poches. Il y a deux ans, le gouvernement avait accordé à la Compagnie du « Daily News », propriétaire du « Chronicle » et du « Star », une part de 20 % dans la Compagnie de Télévision Tyne-Tees.

Ce pourcentage, qui garantissait certains bénéfices, ne fut accordé à la compagnie que parce qu'elle publiait des journaux honorables. Il rapporta 100.000 livres l'année dernière et devait en rapporter 200.000 cette année. Mais M. Cadbury a exclu de l'accord l'intérêt de la Tyne-Tees. Autrement dit, le seul secteur de l'empire du « Daily News » qui était rentable a été conservé par Cadbury — sans que les ridicules indemnités des licenciés aient été augmentées pour autant. C'est cet aspect de l'affaire qui a provoqué la plus grande colère à Fleet Street. Interviewé à la télévision, Cadbury a déclaré : « *La morale n'a rien à voir dans tout cela* ». Autrement dit : « *Les affaires sont les affaires* ».

Mais la disparition de deux grands journaux dans de misérables tractations financières est peut-être moins importante que les conséquences à long terme de l'affaire. Fleet Street — qui est pourtant l'industrie journalistique la plus prospère du monde — traverse actuellement la plus grave crise de son histoire. Des journaux au tirage énorme disparaissent à droite et à gauche. Il y a un mois, l'« Empire News », un journal du dimanche, dont la vente dépassait les deux millions, a cessé de paraître, non parce qu'il perdait de l'argent, mais parce que ses bénéfices n'étaient pas assez importants. Les deux grands magazines illustrés de la Grande-Bretagne, le « Picture Post » (1.000.000 d'exemplaires) et l'« Illustrated » (900.000 exemplaires) ont été eux aussi impitoyablement sabordés. « Lilliput », un brillant mensuel, a été également supprimé ces derniers temps, alors qu'avec une vente de 100.000 exemplaires, il faisait certainement des bénéfices. Dans presque chacun de ces cas, les journaux assassinés étaient des journaux de tradition « radicale », ils ont été supprimés afin de faciliter l'impression et la publication de journaux féminins à grand tirage, ou de journaux du dimanche spécialisés dans le sexe et les nouvelles sensationnelles, qui considèrent la politique comme un sujet trop « sérieux » pour leurs lecteurs.

La pression des géants

Quelle explication à ce massacre collectif ? Dans le cas du « Star » et du « Chronicle », il y eut en partie la politique hésitante et contradictoire imposée par la famille Cadbury. (Pendant la crise de Suez, le « Chronicle » flotta pendant plusieurs jours avant de prendre parti contre le gouvernement ; il perdit ainsi des lecteurs sans gagner le moindre crédit; le « Guardian » qui, dès le départ, attaqua résolument le gouvernement, perdit au début des lecteurs, mais en a depuis regagné le triple !)

La dernière raison, cependant, tient à la situation économique alarmante de la presse anglaise. Les coûts de production en Grande-Bretagne sont désormais si élevés que seuls les journaux à grand succès peuvent survivre. Le papier (qui représente de 40 à 50 % du coût total) est passé de 10 livres la tonne en 1939, à près de 60 livres la tonne aujourd'hui. Cette hausse n'a pas été couverte par la hausse du prix de vente : 1 penny en 1939, 2 pence et demi d'aujourd'hui. Les journaux les plus faibles ont cherché à élever le prix de vente au numéro ; mais cela leur a été refusé par les géants — le « Daily Express » (4.250.000) et le « Daily Mirror » (4.500.000) qui, même au prix de 2 pence et demi le numéro, peuvent encore faire de gros bénéfices.

Daily Mail
Incorporating the
News Chronicle
pandemonium to London market
WORLD GOLD RUSH
Comment
THE SUMMIT OF 1961
Devaluation of many currencies
The Unrivalled Newspaper
WILSON CHALLENGES
Windsor gems man in iron wall escape

LE NOUVEAU TITRE DU « DAILY MAIL ».
Premier rédacteur en chef : Charles Dickens.

(A.P.)

LORD ROTHERMERE.
Sans avertissement.

Les autres prix ont encore plus que quintuplé : l'impression, les salaires, les frais de rédaction. Le « Daily Express », par exemple, dépense désormais 350.000 livres par an pour ses seuls correspondants à l'étranger ; le « Telegraph », 250.000. Entretenir un correspondant permanent à Moscou coûte à peu près 15.000 livres par an ; une bonne « couverture » des Etats-Unis peut revenir à 50.000 livres par an. Les rubriques d'échos et de potins — qui sont, à l'heure actuelle, ce qui fait le plus monter le tirage d'un journal en Angleterre — coûtent facilement 100.000 livres par an.

La voie du « Herald »

Ne pouvant pas élever leurs prix, les journaux les plus faibles ont dû se retourner vers la publicité. Or, l'arrivée de la télévision (la plus grosse compagnie de T.V., a un budget de publicité hebdomadaire de 300.000 livres) a réduit la part de Fleet Street. Les annonceurs, qui sont assurés de couvrir un large éventail du public grâce à la télévision, ne s'intéressent qu'aux journaux qui peuvent leur procurer un public de qualité (à revenu élevé) comme le « Times » ou le « Telegraph », ou aux journaux dont le tirage est tel que leurs tarifs publicitaires peuvent être une affaire. Ainsi, le « Daily Express », qui compte beaucoup de lecteurs à revenus élevés, demandait moins par lecteur que le « Chronicle ». Donc, la seule façon dont ce dernier pouvait encore se procurer de la publicité était de baisser ses prix, ce qui signifiait une baisse de revenus inévitablement suivie d'une baisse de qualité, qui lui faisait perdre encore plus de lecteurs.

Avec cette polarisation dramatique de la publicité, soit vers les journaux de qualité, soit vers les journaux populaires à grand tirage, les journaux situés au milieu, tels que le « Chronicle » et le « Herald », n'avaient le choix qu'entre deux possibilités : ou bien, par des investissements massifs, engager la guerre avec les géants ; ou bien, en donnant encore plus de sérieux à leurs articles, viser la qualité. Le « Herald » a choisi la première voie : au cours des prochaines années, 7 millions de livres seront dépensées pour en faire un concurrent du « Daily Express » et du « Daily Mirror ». Le « Daily Telegraph » a choisi la seconde voie avec grand succès. Avec une vente très voisine de celle du « Chronicle », mais d'une qualité plus élevée, il est devenu un des journaux les plus rentables du monde, en passe de lancer bientôt une édition du dimanche.

Malheureusement, le « Chronicle » n'a pas eu de ses propriétaires l'autorisation d'essayer une de ces méthodes. Il a essayé d'être un journal populaire sérieux : les pertes se sont accumulées. On prétend qu'elles se sont élevées pour la seule année qui vient de s'écouler à plus de 300.000 livres. Ses propriétaires admettent qu'il eût fallu plus de 4 millions de livres pour le remettre sur pied.

Avec de pareilles sommes en jeu, il est désormais virtuellement impossible de lancer un nouveau quotidien en Grande-Bretagne. Il semble au contraire que le nombre des journaux se réduira encore. En province, il ne se passe presque pas de semaine sans qu'on apprenne la faillite d'un journal, souvent vieux de plus de cent ans. Il faut bien voir la situation en face : d'ici quelques années, il n'y aura plus que quelques journaux de qualité, et deux ou trois énormes journaux populaires. A une époque de conformisme et de médiocrité, où les gens sont soumis à un lavage de cerveau quotidien et réduits à l'apathie par l'incessant martelage de la publicité télévisée, c'est une perspective terrifiante.

PAUL JOHNSON.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Marcel Aymé : « Je savais bien que vous me poseriez des colles. »*

SURTOUT n'allez pas croire que tous les écrivains aiment à être interviewés. Sur dix qui s'y complaisent, se prélassent devant le journaliste, on en trouve toujours un qui, soit modeste, soit vaniteux, se prête sans enthousiasme à l'interrogatoire.

Marcel Aymé est de ceux-là : affable, résigné. C'est une corvée. Il s'y prête avec une touchante bonne volonté. Visage buriné, tellement couleur de terre qu'on apprend avec surprise qu'il est Parisien depuis toujours.

Inquiet : *« Vous allez me poser des questions difficiles ?*

— Parlons un peu des « Tiroirs de l'Inconnu » (1).

— ...

— L' « inconnu » est réel, pas symbolique ?

— *C'est cela, oui.*

(Le héros découvre, dans un tiroir le récit d'un inconnu, récit accablant pour quelqu'un, mais qui ? Peut-être le président d'une grande entreprise. Enquête minutieuse. L'inconnu se dévoile et il s'avère que son récit est inventé de toutes pièces. C'est le fil conducteur de ce roman vaguement picaresque et, somme toute, assez déconcertant.)

— Où vouliez-vous en venir avec ce thème ?

— *À rien. Je raconte une histoire, voilà tout.*

— D'où l'idée vous est-elle venue ?

— *Je serais bien embarrassé pour le dire. Je ne peux pas parler d'un livre que je viens d'écrire. Je suis sans tendresse pour lui.*

— Etes-vous plus tendre pour vos premiers livres ?

— *Oui, surtout que je les oublie.*

— Vos personnages semblent tirés d'un rêve...

— *C'est vrai que l'action n'a pas de logique apparente...* (Silence).

— Votre héros passe d'une femme à l'autre sans motif. Pourquoi épouse-t-il Valérie, qu'il n'aime pas ?

— *Parce qu'elle est là. Parce que les autres femmes ne sont pas là.*

— Est-ce une raison suffisante ?

— *Est-ce qu'on se demande toujours pourquoi, dans la vie ?* (Soupir). *Je savais bien que vous me poseriez des colles.*

— Vous avez aimé le film tiré de « La Jument verte » ?

— *Oui.* (Silence).

— Vous avez fait plusieurs adaptations pour le cinéma : « Crime et Châtiment »...

— *Vous savez, je ne vais pas beaucoup au cinéma.*

— Pourquoi ?

— *Par nonchalance. Parce qu'il faut sortir... Pour des raisons qui n'en sont pas.*

— Vos livres pour enfants.

— *...Ne sont pas pour enfants. « Les Contes du chat perché » étaient destinés aux grandes personnes...*

La victime a le sourire vague, attachant, la parole rare. De mon carquois je tire une dernière flèche, provocante (?)

« On vous traite d'anarchiste de droite.

— *Ah oui ?* »

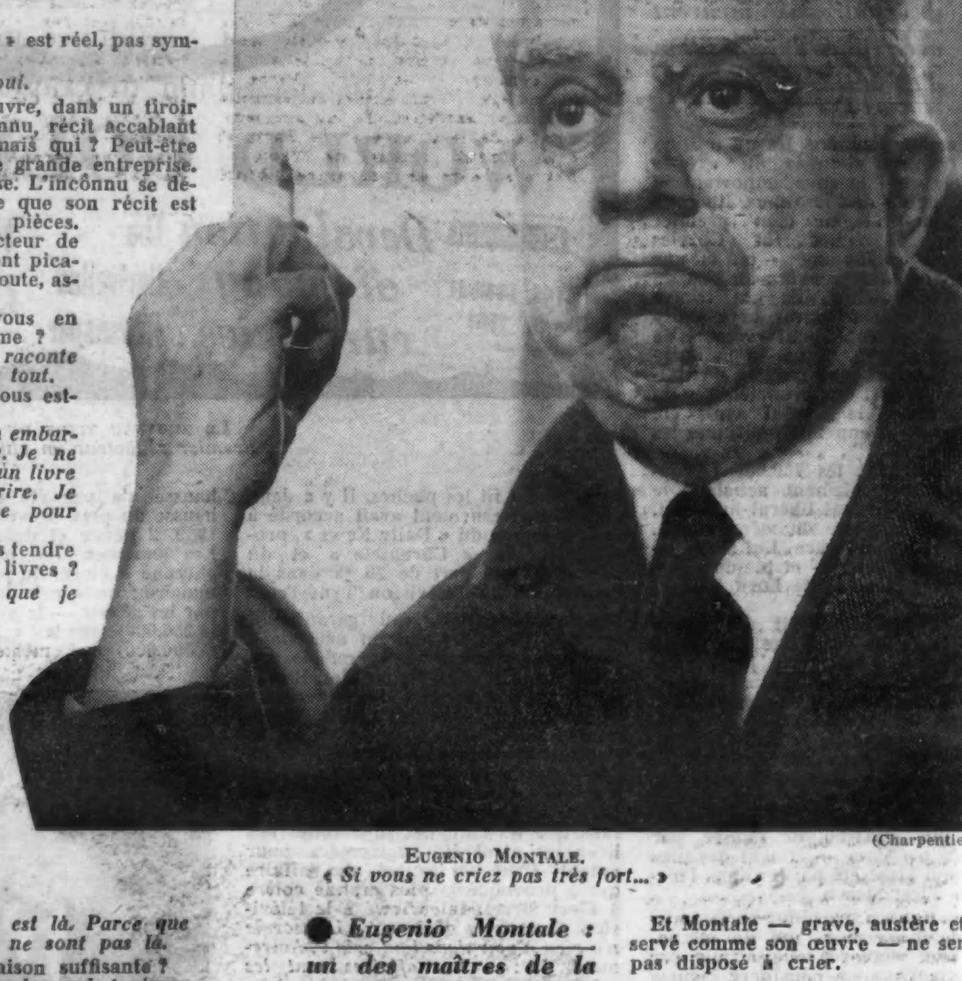
Silence. Ma flèche est un pétard mouillé. J'insiste. Il semble réfléchir :

« Je suis de droite ? On le dit. Je ne sais pas pourquoi. (Non, ce n'est pas bien de dire ça.) Anarchiste ? Aucun système politique ne me satisfait. Mais à ce compte-là, qui n'est pas anarchiste ? Hein ? »

(1) Gallimard.

(Marquis.)

MARCEL AYMÉ.
« Une histoire, voilà tout. »



(Charpentier.)

EUGENIO MONTALE.
« Si vous ne criez pas très fort... »

● *Eugenio Montale : un des maîtres de la poésie italienne.*

DE passage à Paris, un poète italien chevronné qu'on ne connaît pas assez en France : Eugenio Montale. Autant par la valeur de ses écrits que par son passé antifasciste, il exerce, sur la jeune poésie italienne, une influence énorme (2).

« Aujourd'hui, je me tiens à l'écart des prêtres et des communistes. Je suis sûr qu'une troisième dimension est possible : ni noire ni rouge. »

D'ailleurs Montale n'est pas exactement un poète engagé :

« Je m'inscris plutôt dans la tradition des poètes symbolistes, pour qui le poème est avant tout une œuvre d'art, et non une confession personnelle, ou politique.

— Quels sont les autres courants poétiques en Italie ?

— *Le néoréalisme a envahi la poésie, sans avoir encore donné de très bons résultats.*

— La poésie se vend bien chez vous ?

— *Oui. Il est vrai que les lecteurs de poésie sont des poètes. Mais comme ils sont nombreux... Nous avons sept ou huit grandes maisons d'édition qui publient des jeunes poètes... et pas à compte d'auteur !*

— Et les poètes étrangers ?

— *On en publie beaucoup plus qu'en France. René Char, Machado, Eliot (que j'ai traduit) ont fait l'objet de nombreuses éditions, toujours bilingues.*

Si notre littérature contemporaine a percé en Italie, c'est en partie grâce à Montale : il a été le premier à parler de Valery Larbaud, de Malraux. Dans sa chronique quotidienne du « Corriere della Sera » il fait l'éloge de Char, de Frenaud, de Saint-John Perse. Hélas, cet homme dont beaucoup d'Italiens estiment qu'il aurait dû recevoir le Prix Nobel à la place de Quasimodo, cet expert en littératures étrangères, n'a d'autre chaire que celle de critique dans un grand quotidien italien. Pourquoi ?

« Parce qu'en Italie, me souffle une amie de Montale, *si vous ne criez pas très fort que vous avez du génie, personne ne le fera pour vous. »*

Et Montale — grave, austère et réservé comme son œuvre — ne semble pas disposé à crier.

(2) L'œuvre de Montale est publiée par les Editions Mondadori à Milan.

● *Louise Bellocq : « C'était nous les vraies révolutionnaires ».*

LA désintégration d'une famille aisée, snob et bordelaise : c'est le sujet de « La Porte retombée » (3), deuxième roman de Louise Bellocq, hôtelière à Pau. C'est une petite dame aux lèvres pincées, qui décoche à la ronde des coups d'œil pointus comme des flèches. Entre deux gorgées de thé qu'elle boit le petit doigt levé, elle m'explique que son roman se déroule non par chapitres, mais par pièces.

« Un frère et deux sœurs doivent liquider la maison ancestrale. Nous sommes en plein déménagement. Dans chaque pièce les objets qu'on emballe évoquent des souvenirs d'enfance. Ce sont ces souvenirs qui, peu à peu, définissent les personnages. »

Louise Bellocq ponctue chaque phrase d'un petit rire bref, inattendu, aussitôt ravalé.

« Vous êtes vous-même issue d'une « grande famille » ?

— *Oui. De ce beau monde de province qui vous marque pour la vie, où l'on cloître les jeunes filles, qu'on destine à ne rien faire... Mais tout cela disparaît : ces familles ont été dispersées, corps et biens, par la guerre.*

Mais Louise Bellocq n'est pas du tout le personnage qu'on attendait : c'est une garçonne.

« Mariée ? Jamais de la vie. Je n'en vois pas l'utilité. Ma génération, au moins, savait se passer d'hommes. C'était nous, les véritables révolutionnaires. N'en déplaise à Mme Sagan.

— Pardon ?

— *Mais oui ! Votre nouvelle vague, qu'on dit dévergondée, date de 1830. Le foyer, la famille : vos jeunes filles ne pensent qu'à cela.*

— Vous n'aimez pas la famille ?

— *Je la hais. À mon avis, on pourrait bien s'en passer.*

— Alors comment élever les enfants ?

— *Les enfants, il y en a déjà trop. On en viendra à manquer d'espace vital, si ce lapinisme universel continue... »*

D'un trait, elle vide sa tasse de thé, avec un petit gloussement définitif.

ANNE GUERIN.

(3) Gallimard.

PRIX NOBEL

La rencontre de Saint-John Perse

● *L'Amérique, le général de Gaulle, les crabes : les souvenirs de Max-Pol Fouchet sur le lauréat.*

LE prix Nobel à Saint-John Perse... Voilà donc jeté au vent de la publicité un nom qui ne rassemblait, il y a quinze ans, que les affiliés d'une manière de société secrète. Perse, c'était l'auteur de livres dont on attendait la réédition. Il était loin, volontairement absent d'une France à peine libérée, distant, détaché. Presque un mythe poétique : celui de l'exil, inhérent à la condition du poète véritable, comme on se plaît à l'imaginer. En fait, il était le seul à ne pas « renouer » avec la patrie, c'est-à-dire avec le passé — et l'on se souvenait alors qu'il avait été l'un des acteurs de ce passé, qu'il s'appelait « aussi » Alexis Léger. La figure se dédoublait. On se demandait lequel — du poète ou du diplomate — choisissait un Aventin proche du fleuve Potomac.

Au cours d'un voyage aux Etats-Unis, en 1948, j'attendais avec impatience d'arriver à Washington pour le rencontrer. Je venais de survoler des solitudes américaines qui, sans excessive sollicitation, imageaient son œuvre. Au-dessus de la « Prairie » de Fenimore Cooper: « *Que m'a donné le monde que ce mouvement d'herbes ?* » — au-dessus du laborieux gonflement des Rocheuses vers l'altitude: « *Ce sont de grandes lignes calmes qui s'en vont à des bleuissements de vignes improbables !* » — au-dessus du Lac Salé des fleuves entrés dans la terre pour y construire des décors de tragédie : « *Cavaleries du songe au lieu des poudres mortes, ô routes vaines qu'échevèle un souffle parmi nous* » — toujours un verset de Perse exprimait, précisait le visage confus de la terre, lui donnait un sens. Entre le poète et l'espace américain, il y avait une connexion qui s'imposait d'elle-même au voyageur. Et sans doute l'aurais-je aussi bien éprouvée au-dessus de quelque Chine ou de quelque Europe, mais elle était là flagrante, comme pour prouver que la poésie de Perse était moins une invention qu'un inventaire du réel.

Le choix de Saint-John Perse pour le Prix Nobel de Littérature a rencontré dans le monde entier une approbation unanime. Ce succès de prestige, le plus important peut-être que la France ait eu à enregistrer depuis l'existence de la Vᵉ République, ne semble cependant pas avoir plu au pouvoir. MM. Vincent Auriol et René Coty avaient — comme il se doit — exprimé leurs félicitations lorsque André Gide, François Mauriac et Albert Camus avaient été couronnés à Stockholm. Saint-John Perse attend encore un télégramme, ne fût-ce que du ministre de l'Education nationale ou du ministre de la Culture.

Il semble tout de même impossible que les divergences politiques qui opposaient Alexis Léger au général de Gaulle pendant la guerre expliquent le silence du Président de la République envers Saint-John Perse.

Un dangereux aventurier

Allais-je trouver l'exilé « environné des signes les plus fastes et devisant de telles prémisses, de tels schismes» ? Justement. Je le trouvai ainsi. Il vivait alors dans un studio de la Woodley Road, un studio modeste, anonyme, d'un ordre scrupuleux. Là m'attendaient et Saint-John Perse et Alexis Léger. C'est celui-ci qui domina le premier entretien. Je me souviens. Il parla de la France et de Paris et ce qu'il avait toujours de créole — visible ailleurs en une susceptibilité qui le conduisait à une politesse exquise et savante — lui faisait élider les R. La « Fance » et « Païs » le tourmentaient. Alors, le R.P.F. venait de naitre. Un « raz de marée » gaulliste, comme disaient les journaux, avait marqué les récentes élections. L'œil d'Alexis Léger devenait sombre. Il s'indignait. Comment la France pouvait-elle se laisser entraîner ? J'entendis, pendant toute une soirée, des récits qui dénonçaient les erreurs du Général au cours de la guerre et depuis la Libération. La politique gaulliste à l'égard des Etats-Unis semblait à Alexis Léger une aberration. Il la condamnait avec une froide conviction. Que pense-t-il aujourd'hui ? Je ne sais. Alors, pour lui, le général de Gaulle était un dangereux aventurier. Et le procès qu'il instruisait était singulièrement fourni.

Lors d'un second entretien, je m'émerveillai de l'extraordinaire savoir de la faune et de la flore que le poète possédait. Je n'avais guère prêté, jusqu'à ce jour, d'attention aux crabes ! Tout me fut dit sur leurs mœurs, sur le danger de leur multiplication — et comment des savants se réunirent pour sauver de leurs atteintes les cocotiers d'Océanie. Perse parlait de ses séjours aux deltas pierreux des rios, de ses navigations en voilier au long des côtes de la Nouvelle-Angleterre, parmi les îles. Il

→

(Dalmas.)

SAINT-JOHN PERSE.
« Honneur des hommes, Saint Langage. »

DOMINIQUE DESANTI
LES GRANDS SENTIMENTS
roman
"possède cette qualité essentielle qu'on demande au roman : la vie."
MAURICE NADEAU (L'Express)
"une puissance à laquelle on ne résiste pas."
ALAIN BOSQUET (Combat)
"l'aventure collective de la plupart de ceux qui eurent entre vingt et trente ans pendant la Résistance."
CLARA MALRAUX (France Observateur)
GRASSET 12 NF

170.000 exemplaires
LE GUÉPARD
roman de G. Tomasi, prince de Lampedusa
"...un des grands romans de ce siècle, un des grands romans de toujours." ARAGON
SEUIL

CEUX-LA SONT PRINCES DE L'EXIL...

Voici un extrait d'« Exil », un des plus beaux poèmes de Saint-John Perse, écrit aux Etats-Unis pendant la guerre.

CELUI qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit ; celui qui entre au cirque de son œuvre nouvelle dans une très grande animation de l'être et, de trois jours, nul n'a regard sur son silence que sa mère, nul n'a l'accès de sa chambre que la plus vieille des servantes; celui qui mène aux sources sa monture sans y boire lui-même; celui qui rêve, aux selleries, d'un parfum plus ardent que celui de la cire; celui, comme Baber, qui vêt la robe du poète entre deux grandes actions viriles pour révérer la face d'une belle terrasse; celui qui tombe en distraction pendant la dédicace d'une nef, et au tympan sont telles cruches, comme des ouïes, murées pour l'acoustique; celui qui tient en héritage, sur terre de mainmorte, la dernière héronnière, avec de beaux ouvrages de vénerie, de fauconnerie; celui qui tient commerce, en ville, de très grands livres : almageste, portulans et bestiaires; qui prend souci des accidents de phonétique, de l'altération des signes et des grandes érosions du langage; qui participe aux grands débats de sémantique; qui fait autorité dans les mathématiques usuelles et se complait à la supputation des temps pour le calendrier des fêtes mobiles (le nombre d'or, l'indiction romaine, l'épacte et les grandes lettres dominicales); celui qui donne la hiérarchie aux grands offices du langage; celui à qui l'on montre, en très haut lieu, de grandes pierres lustrées par l'insistance de la flamme...

ceux-là sont princes de l'exil et n'ont que faire de mon chant.

→

parlait d'une plante, d'un insecte, d'une pierre. Le monde se diversifiait en détails, puis se réunissait en une formule, soudain. Il faut entendre parler Perse. Il parle comme peu d'autres poètes. Non pas abandonné à l'inspiration vocale, mais tendu vers une précision, tout désireux de précision. Attentif à sa propre attention.

L'Egypte pharaonique

Lorsqu'il traite de la poésie — il y vint en dernier — ce sont les mêmes qualités : la sûreté, la mise en place, l'incision du langage, une préalable rédaction muette de la phrase énoncée. Il pense sa parole. Poète qui ne dit que ce qu'il sait, qui veut l'exactitude, le terme *propre*. C'est, au vrai, l'exercice du prince comme de l'artiste, car la propriété des termes permet de s'approprier les choses. Quand on lit un texte de Saint-John Perse, les mots sont d'un empire prodigieux. Ils désignent, ils déterminent, ils statuent. Il ne s'agit pas d'une afféterie, d'un recours précieux au dictionnaire étymologique. Ce serait plutôt exercice de puissance. A appeler les choses par leur nom juste, on les cite à comparaître, on les contraint à répondre. Et le mystère n'en souffre pas. La plus haute discipline du langage répugne à la paraphrase qui est déperdition de force : elle est resserrement de l'énergie verbale. Saint-John Perse n'ignore rien des pouvoirs du verbe. Lorsque le vent passe sur les plateaux déserts d'« Anabase », il porte encore en lui des paroles moins mortelles que l'homme.

Certaines de nos habitudes nous égarent. La prière chrétienne est un cheminement, une quête de la rencontre, une supplication de l'homme agenouillé pour recevoir la visite, la grâce. Mais de plus anciennes religions usaient de la parole à d'autres fins : elle leur permettait de commander à l'invisible. Lorsque l'initié pénétrait dans les salles hypostyles, il n'y venait pas pour seulement écouter les dieux, pour les suivre dans leurs avis et leurs voies, mais pour leur parler en homme maître de la parole. Si l'Egypte pharaonique influença par ses textes Saint-John Perse, comme l'a prétendu Maurice Saillet, elle lui proposa moins un « ton » qu'elle ne lui enseigna un « pouvoir » de la parole. Il s'agit de communication, certes, mais bien davantage : d'autorité. Le voici, plus que chez Valéry, le saint Langage, honneur des hommes.

Dédoublement

J'ai là, devant les yeux, une lettre que le poète, en 1949, m'écrivait, où il me mettait en garde : « ...Que l'on m'épargne surtout toute référence à ma vie diplomatique. Ce n'est pas pour rien que j'ai adopté le pseudonyme littéraire et pratiqué toujours le plus strict *dédoublement de personnalité...* En fait toute liaison établie entre Saint-John Perse et Alexis Léger aboutit irrésistiblement à fausser la vision du lecteur, à vicier foncièrement son interprétation poétique. »

Rien de plus précis, mais rien de plus difficile à respecter. Il y a un Alexis Léger dont nous connaissons assez les étapes pour parfois céder à la tentation d'expliquer par elles certaines parties de l'œuvre. En d'autres termes, le poète exige de nous une discipline inhabituelle pour autant que nous sommes convenus d'unir, dans nos examens, un homme à son œuvre — non pour céder à la facilité, d'ailleurs, mais pour ajouter à l'œuvre une complicité, une dimension humaine. Une telle décision de la part d'un écrivain ne peut être sans raison, il se pourrait même que sa raison se confondît avec l'entreprise de l'écrivain. A l'écart de la poésie où d'aucuns s'abandonnent à leurs effusions personnelles, confidences de misère ou de joie, comme à l'écart des apostrophes lyriques où d'autres invectivent contre l'homme ou le glorifient, il semble que Saint-John Perse ait tenté d'écrire un poème qui soit, *sub specie æternitatis*, comme une définition de l'homme et de ses civilisations.

Mais au terme de quel chemin ? Il semble que M. Alain Bosquet, dans son essai (1), en ait bien marqué les stades. Les premiers textes du poète, ceux d'« Eloges », expriment un simple émerveillement : *« O ! j'ai lieu de louer ! »*, s'écrie Perse dans sa surprise devant le monde, un monde matinal, celui peut-être de son île natale. Mais voici l'interrogation soudaine : *« Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ? »*. L'adolescent des « Eloges » (2) devient l'homme d'« Anabase » qui s'adresse aux autres : *« J'ai dessein de vivre parmi vous »*. Vivre comment ? En législateur, en ordonnateur : *« Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi... »*. « Anabase »

(1) Seghers.

(2) Tous les livres de Saint-John Perse ont été publiés par Gallimard.

LA MORT DE BRIAND

Saint-John Perse prosateur est inconnu. Nous publions ici la conclusion d'un discours prononcé à l'occasion du 80e anniversaire de Briand, en 1942, à l'Université de New York.

L'AGONIE de Briand !... Qui donc pourrait sonder l'abîme de ce drame ?

Je n'en ai connu que des reflets, dans cette modeste chambre où nous étions trois à le veiller.

Le vent d'hiver qui soufflait cette nuit-là semblait chanter aux hommes la limite de l'effort humain. Un grand tourment soulevait l'âme du vieux lutteur à bout de souffle. Et par trois fois on l'entendit délirer... L'Europe hantait cette agonie, l'Europe hantait cette chambre close, moins comme un mot que comme une vision: vision douloureuse, angoissante, qui exigeait encore du mourant toute l'urgence de l'action... Et puis un grand apaisement le restitua enfin à lui-même. Et c'est dans une évocation de la mer, de la voile et des premières brises du large que le vieux Celte libéra son âme de solitaire.

Le lendemain, j'étais à mon bureau du Quai d'Orsay. Une voix lointaine de pauvre homme avait réussi à forcer la consigne de mes téléphonistes : c'était un vieux marin de la côte normande avec qui je m'entendais pour le gardiennage du petit voilier de Briand. « Monsieur, disait la voix, faut-il mettre en berne le pavillon ?... » Et comme l'émotion suspendait ma réponse : « Monsieur, reprit la voix, c'est vrai que c'est un bien petit bateau, le plus petit de la côte, et M. Briand n'aimait pas se faire remarquer. Mais c'est aussi un bien grand malheur, et nous autres, dans le pays, on se dit que, sans M. Briand, c'est bien de la misère à venir. »

J'ai dit : « Mettez votre pavillon en berne... Oui, c'est un grand deuil. Et M. Briand nous laisse pour longtemps. Mais il nous reviendra... »

Les obsèques de Briand furent émouvantes et singulières, parfois houleuses. Le peuple de France sut réclamer en lui son bien. Les peuples d'Europe surent mesurer leur perte. Et plus d'un cœur simple, par le monde, sut ressentir confusément ce qu'avait signifié parmi nous cette présence humaine.

C'est la servitude suprême des meilleurs qu'ils ne sont jamais tout à fait quittes de leur mission. L'Apôtre de l'« Union Fédérale Européenne » n'appartient pas au passé, il appartient au futur, dont un jour sera fait le présent.

Et n'est-ce pas déjà un tribut involontaire à sa pensée, que ce travestissement allemand offrant à la France, sous le nom d'« Ordre nouveau », et dans un de ces renversements de valeurs conformes à la plus pure doctrine nietzschéenne, la transposition en style germanique du vieux projet inscrit au mémorandum français du 1er mai 1930 ?

Trois jours avant sa mort, Briand m'avait demandé soudain : « Doutez-vous de la politique européenne que nous avions en vue ? — Non. Et vous ? — J'en doute si peu, m'avait-il dit, que j'appréhende seulement qu'elle ne soit reprise un jour par des mains moins désintéressées que des mains françaises... » Et peu après, il avait ajouté, avec une souriante gravité : « Sont-ils bêtes, hein ! nos prétendus nationalistes, de n'avoir pas compris à temps que ma politique collective servait, au fond, le rôle moral le plus traditionnel de la France en Europe : gesta Dei per Francos ! »

Quand nous nous serons acquittés, entre Français libérés, de nos premiers devoirs sacrés — et tout d'abord de notre pèlerinage à tous ces murs tachés du sang d'otages français — c'est sur la tombe de Briand que nos libérateurs pourront un jour méditer avec nous sur une plus juste conception de l'ordre européen. Je ne sais ce qu'il sera advenu de cette tombe. Mais il y aura toujours Cocherel et son vallon, sa rivière, son meunier, son menu peuple de ruraux fidèles, comme Briand, à la chose française.

« Jusqu'à mon dernier souffle !... », s'était-il écrié dans un discours célèbre. Et voici que ce souffle lui survit. Et il n'est pas vrai qu'il ait déposé le bâton de pèlerin.

« Réuni à son peuple », comme il est dit au Livre de l'Exode, des grands vieillards antiques, il attend l'heure de se lever encore parmi nous : pour la France, pour l'Europe et pour l'humanité.

ALEXIS LÉGER.

(Cossira.)

ALEXIS LÉGER ET ANTHONY EDEN.
L'Europe hantait cette agonie.

est comme l'épopée de l'homme d'action — (« *Poésie, sœur de l'action* », déclare Saint-John Perse) — c'est le chant des grands desseins. Alors sur quoi l'ordonnateur fonde-t-il son ordre ? « *...Terre arable du songe ! Qui parle de bâtir ?* » Il est destiné à s'écarter, à se retirer. C'est l'heure d' «-Exil », épopée de la rupture.

Une métamorphose

Dans l'exil surgissent alors les seules forces douées de pérennité, les énergies constantes, les compagnons souverains : ils s'appellent pluies, neiges, vents, mers... Pourquoi, donc, la poésie? » *Pour accompagner la marche d'une récitation en l'honneur de la Mer* ». De l'épopée de l'homme nous allons à celle du monde : « *Les vents sont forts ! La chair est brève !* » Une métamorphose s'opère dans l'œuvre. Il ne s'agit plus d'un jour, mais du Jour ; non plus d'une nuit, mais de la Nuit. Il ne s'agit plus d'un homme et d'un poète, mais de l'Homme, du Poète, anonymes tous deux dans une éternité anonyme.

Que chantent pourtant les vents ? « *L'horreur de vivre... l'honneur de vivre...* » Horreur, honneur de vivre : dans ce métagramme se résume peut-être l'idée de ce long poème quasiment ininterrompu, qu'inspiraient aux premières heures les charmes fugaces d'une île ou tout méritait les «Eloges», poème poursuivi parmi les cités mortes d' « Anabase », les déserts d' « Exil », en face des « Pluies » et des « Neiges ». « *C'est de l'homme qu'il s'agit !* », annonçait le poète. De l'homme, oui, et de son départ constant : « *S'en aller ! S'en aller ! Parole de vivant !* ». L'homme est l'objet même de cette méditation, où la ferveur se voile. Quels sont les derniers mots de « Chronique », le dernier poème paru ? « *Grand Age, nous voici. Prenez mesure du cœur d'homme* ».

Quelle est cette poésie ? Parole transmise dans la solitude et le juste orgueil. Parole singulièrement lucide et fraternelle. Un secret confié à l'étape et qui sera repris, porté par d'autres, jusqu'à la consommation des espaces, des solitudes, de l'orgueil : il n'est que des vestiges, nous fondons « *sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables* ». Paroles désespérante ? En quoi le serait-elle... C'est ainsi : « *L'éternité bâille sur les sables* ». Que nous a donc donné Saint-John Perse ? Il le dit lui-même : « *Une histoire pour les hommes, un chant de force pour les hommes* ».

MAX-POL FOUCHET.

LES 4 GRANDS DU PRIX NOBEL

SAINT-JOHN PERSE est le dixième Français à obtenir le Prix Nobel de Littérature. La proportion est excellente si l'on pense que depuis 1901, cinquante-cinq écrivains, historiens et philosophes seulement ont obtenu cette suprême distinction internationale.

Première en littérature, quelle est la situation de la France dans les autres disciplines ? Beaucoup moins bonne, il faut le dire tout de suite. Selon les dernières volontés d'Alfred Nobel, l'inventeur de la dynamite, les intérêts de son immense fortune récompensent chaque année un écrivain, un médecin, un physicien, un chimiste et un homme qui a travaillé pour la paix mondiale, en attirant ainsi l'attention sur leur œuvre. On a souvent regretté qu'Alfred Nobel ait oublié les beaux-arts, la musique et les mathématiques, mais, telle quelle, son idée reste quand même un excellent baromètre sur l'activité des différentes nations dans le domaine culturel.

Environ 250 prix ont été décernés depuis soixante ans et si on étudie attentivement cette liste, on constate que les Quatre Grands de la culture ne sont pas les Quatre Grands de la politique. On trouve bien la France, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, mais la Russie est remplacée par l'Allemagne. Dans le décompte total, elle occupe même la seconde place avec 55 lauréats, précédée seulement par les Etats-Unis (75), suivie de la Grande-Bretagne (51) et de la France (34). (Nous avons omis dans notre tableau les Prix Nobel de la Paix.)

Mais il ne suffit pas d'additionner, il faut aussi expliquer. On constate que la Russie, longtemps absente dans le domaine de la science (Pavlov fut son seul lauréat pendant un demi-siècle et il a obtenu le Prix Nobel de Médecine en 1904), revient très fort ces dernières années : quatre lauréats depuis 1956. L'Allemagne, au contraire, dont l'essor scientifique a été freiné par le nazisme a rétrogradé en perdant de nombreux savants au profit de pays étrangers. Il faut malheureusement ajouter que, dans les domaines scientifiques, la France suit une courbe descendante marquée : aucun de ses savants n'a obtenu un Prix Nobel depuis 1935 (Frédéric Joliot et Irène Joliot-Curie).

FRANCE

LITTERATURE	CHIMIE	PHYSIQUE	MEDECINE
1960 Saint-John Perse.	1935 F Joliot et I. Joliot-Curie.	1929 L. de Broglie.	1928 Nicolle.
1957 A. Camus.	1912 Grignard et Sabatier.	1926 F. Perrin.	1913 Richet.
1952 F. Mauriac.	1911 Curie.	1920 Guillaume.	1908 Metchnikow.
1947 A. Gide.	1906 Moissan.	1908 Lippmann.	1907 Laberan.
1937 R. Martin du Gard.		1903 Becquerel, P. et M. Curie.	
1927 H. Bergson.			
1921 A. France			
1915 Romain Rolland.			
1904 F. Mistral.			
1901 Sully Prudhomme.			

U.S.A.

LITTERATURE	CHIMIE	PHYSIQUE	MEDECINE
1954 Hemingway.	1955 Du Vignaud.	1959 Segré, W.-E. Chamberlain.	1959 Severo Ochoa, A. Kornberg.
1950 Faulkner.	1954 Pauling.	1956 Tsung Dao Lee, Chen Nin Yang.	1958 Beadle, Tatum, Lederberg.
1938 P. Buck.	1951 Mac Millan et Seaborg.	1954 Brittain, Bardeen, Shockley.	1956 Richards, Cournand.
1936 O'Neill.	1949 Giauque.	1955 Kusch, Lamp,	1954 Enders, Weller, Robbins.
1930 Lewis.	1946 Sumner, Stanley, Northtrop.	1952 Bloch.	1953 Lipman.
	1934 Urey.	1949 Yukawa.	1952 Waksman.
	1932 Langmuir.	1946 Bridgman.	1951 Theiler.
	1914 Richards.	1944 Rabi.	1950 Hench, Kendall.
		1939 Lawrence.	1947 C.F. Cori, G. Cori.
		1937 Davidson.	1946 H.J. Muller.
		1936 Hess, Anderson.	1943 Gasser, Erlanger.
		1927 Compton.	1943 Doisy.
		1923 Millikan .	1934 Minot, Murphy, Whipple.
		1907 Mitchelson.	1933 Morgan.
			1930 Landsteiner.
			1912 Carrel.

ALLEMAGNE

LITTERATURE	CHIMIE	PHYSIQUE	MEDECINE
1946 Hesse.	1953 Staudinger.	1954 Born, Bothe.	1956 Forssmann.
1929 Th. Mann.	1950 Alder, Diels.	1943 Stern.	1939 Domagk.
1912 Hauptmann.	1945 Hahn.	1933 Schrödinger.	1935 Spemann.
1910 Heyse.	1939 Butenandt.	1932 Heisenberg.	1931 Warburg.
1908 Eucken.	1938 Kuhn.	1925 Hertz, Franck.	1922 Meyerhof.
1902 Mommsen.	1931 Bosch, Berglus.	1921 Einstein.	1910 Kossel.
	1930 Fischer.	1919 Starck.	1908 Ehrlich.
	1928 Windaus.	1918 Planck.	1905 Koch.
	1927 Wieland.	1914 Laue.	1901 V. Behring.
	1925 Zsigmondy.	1911 Wien.	
	1920 Nernst.	1909 Braun.	
	1918 Haber.	1905 Lenard.	
	1915 Willstatter.	1901 Röntgen.	
	1910 Wallach.		
	1909 Ostwald.		
	1907 Buchner.		
	1905 Baeyer.		
	1902 Fischer.		
	1901 Vent'Hoff.		

GRANDE-BRETAGNE

LITTERATURE	CHIMIE	PHYSIQUE	MEDECINE
1953 Churchill.	1958 F. Sanger.	1952 Purcell.	1960 Medavar.
1950 Russell.	1957 Todd.	1951 Cockroft.	1953 Krebs.
1948 Eliot.	1956 Hinshelwood.	1950 Powell.	1945 Chain, Fleming, Florey.
1932 Galsworthy.	1952 Martin, Synge.	1948 Blackett.	1936 Dale.
1925 Shaw.	1947 Robinson.	1947 Appleton.	1932 Adrian, Sherrington.
1907 Kipling.	1937 Haworth.	1938 Thomson.	1929 Hopkins.
	1929 Harden.	1935 Chadwick.	1922 Hill.
	1922 Aston.	1933 Dirac.	1902 Ross.
	1921 Soddy.	1928 Richardson.	
	1908 Rutherford.	1927 Wilson.	
	1904 Ramsay.	1917 Barkla.	
		1915 W.H. et W.L. Bragg.	
		1909 Marconi.	
		1906 Thomson.	
		1904 Rayleigh.	

ROMANS

« Le Souffleur »
par Pierre Klossowski

● ***Pour le lecteur léger, un récit étrange et riche ; et pour ceux qui chercheront plus profond, un singulier puzzle métaphysique.***

POUR lire « Le Souffleur » (1), il n'est pas indispensable de connaître les deux précédents ouvrages de Pierre Klossowski: «Roberte ce soir » et « La Révocation de l'Edit de Nantes » (2) dont celui-ci forme le complément. Toutefois, cette connaissance préalable met le lecteur en meilleure disposition de goûter certaines des beautés secrètes de ce nouveau récit et lui évite le risque de le tenir seulement pour une histoire bien « machinée », un peu →

(1) Ed. J.-J. Pauvert, 258 pages, 12 NF.
(2) Editions de Minuit.

LES SUCCÈS D'OCTOBRE

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats d'octobre :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. sept.	Présence sur la liste
1	J. Roy	*La guerre d'Algérie*	Julliard		
2	M. Druon	*Le lis et le lion*	Del Duca	1	2ᵉ mois
3	M. West	*L'avocat du diable*	Plon (1)		
4	M. Pagnol	*Le temps des secrets*	Pastorelly	2	4ᵉ mois
5	J. Lartéguy	*Les Centurions*	Pr. de la Cité	5	7ᵉ mois
6	T. di Lampedusa ..	*Le Guépard.*	Le Seuil	3	10ᵉ mois*
7	P. Géraldy	*Vous et moi*	Stock		
8	B. Poirot-Delpech .	*La grasse matinée*	Denoël		
9	J. Amsler	*Hitler*	Le Seuil	8	2ᵉ mois
10	P. Erlanger	*Le massacre de la Saint-Barthélemy.*	Gallimard		

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or », 14 *bis*, avenue Bosquet. — ● « Au Papyrus », 82, rue Ordener. — ● Cidini, 43, avenue Secrétan. — ● Max-Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe. — ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens. — ● Galignani, 224, rue de Rivoli. — ● Gallimard, 15, boulevard Raspail. — ● Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention. — ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione. — ● Librairie Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — ● Librairie de Paris, place Clichy. — ● Librairie Robert Marin, 18, boulevard Haussmann. — ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. — ● Stock, 155, rue Saint-Honoré. — ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — ● F. Weill, 60, rue Caumartin. — ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail. — Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau. — ● Mollat, 15, rue Vital-Carles. — ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes. — ● Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Postes. — ● Lille : Le Furet du Nord, 11 et 13, place du Général-de-Gaulle. — Lyon : Librairie Flammarion, 19, place Bellecour. — ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure. — ● Rennes : Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — ● Librairie du Palais, 7, place du Palais. — ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy. — ● Plaine, 27, avenue de la Libération. — ● Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange. — ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

* avec deux mois d'interruption (juin et juillet).
(1) Nous publierons la critique de ce livre dans notre prochain numéro.

→

abstraite, obscure dans son dessein. Il est vrai que peu de gens, pourtant au fait, peuvent se flatter d'entrer dans les intentions d'un auteur qui mêle de si curieuse façon les préoccupations théologiques ou métaphysiques à l'érotisme.

Dans « Roberte ce soir », un vieux professeur de scolastique, Octave, oblige sa jeune épouse, Roberte, à pratiquer avec leurs visiteurs occasionnels les lois extrêmes de « l'hospitalité ». Il le fait par vice, sans doute, mais aussi en vue de desseins hautement philosophiques. Cependant, dans « La Révocation de l'Edit de Nantes », on voit Roberte échapper peu à peu à l'emprise de son mari pour goûter des plaisirs qu'elle est seule à décider, le trompant ainsi vraiment, jusqu'au jour où, au cours d'une scène qu'aurait pu imaginer le marquis de Sade, elle l'empoisonne et où le moribond, encore lucide, voit son neveu s'employer activement auprès de sa tante. C'est là le couronnement d'un ouvrage riche en scènes scandaleuses mais qui tient à distance les curiosités juvéniles par un langage châtié, une poésie de haut vol et des intentions sur lesquelles il n'y a pas lieu de se méprendre.

Théâtre et réalité

« Le Souffleur » s'établit dans un climat un peu différent. La situation initiale et les faits que nous venons brièvement de rappeler sont supposés connus. Le professeur Octave laisse la place à un homologue nommé Théodore Lacase, flanqué de la même Roberte, et qui se croit l'auteur des ouvrages signés Pierre Klossowski, notamment de « Roberte ce soir ». Il a même pris l'initiative de faire représenter chez lui, devant un cercle d'invités, les principales scènes de l'ouvrage et obligé Roberte à tenir le rôle de... Roberte. D'entrée de jeu, on le voit, la situation n'est pas simple, la fiction s'installant dans la fiction, tandis que ce qui nous est présenté comme réel est déjà en soi fictif. Le climat s'alourdit encore à mesure que se déroulent les « répétitions » et que les acteurs (tous des amis de Théodore Lacase et de Pierre K.) jouent sur deux plans : celui du théâtre et celui de la réalité quotidienne qui ressemble fort à du théâtre.

Théodore Lacase lui-même ne s'y reconnaît bientôt plus. Il doute que Roberte, sa femme, soit bien la Roberte qui joue devant lui. Par ses déshabillés provocants, ses audaces, sa lascivité, elle lui paraît très différente de la « salutiste » qu'il a autrefois épousée et qui quêtait pour « les misères cachées ». Une série de circonstances l'obligent à penser qu'il existe en fait deux Roberte, la sienne et une autre qui lui ressemblerait étrangement, jusqu'au jour où, en effet, il assiste à la rencontre des deux femmes et à un court pugilat entre elles. L'autre Roberte est la femme de Pierre K. C'est avec elle qu'il a vécu, croyant vivre avec sa propre femme, elle qu'il a offerte à ses amis, elle qui, dans la pièce tirée de « Roberte ce soir », joue le rôle de Roberte.

Pierre Klossowski. (Archives.)
Un malin plaisir.

Les deux Roberte

Nous pourrions croire le pauvre Théodore en proie à l'hallucination, ou victime d'un dérangement cérébral, quand l'auteur s'avise soudain de débrouiller fort rationnellement cet imbroglio. Les deux femmes se sont en effet connues autrefois dans la Résistance et, à la suite d'aventures, de sacrifices mutuels et de chantages qu'il serait trop long de rapporter, l'une, la femme de Pierre K. (la plus douée sous tous les rapports) a pris la place de l'autre, joué les rôles que, par timidité ou répugnance, l'autre ne voulait pas jouer.

Nous serions presque convaincus de la réalité de cette situation invraisemblable si l'auteur ne prenait en même temps le malin plaisir de nous faire douter de ce qu'il dit, d'accumuler des scènes de fantastique pur présentées comme autant de preuves (des morts ressuscitent, des vieillards pourvus de béquilles se révèlent comme doués d'une force herculéenne, en tirant sur des moustaches on fait tomber un visage qui n'était qu'un masque, etc.), et si, surtout, nous ne nous étions pas avisés depuis longtemps déjà que Théodore Lacase n'est que la projection imaginaire de Pierre K. C'est Théodore qui parle et l'auteur s'est efforcé de différencier au maximum ses deux personnages, de les dresser l'un contre l'autre, mais ils ont trop de points communs pour qu'à la fin Théodore s'obstine à nier davantage qu'il est bien en effet Pierre K. et, personnage de roman lâché dans la vie, il se dissipe comme une fumée, réintègre la personnalité de son auteur. L'histoire des deux Roberte, montée à grands frais, n'a pas plus de consistance véritable : elles ont toutes deux été conçues sur le modèle de la femme de K. Encore faut-il préciser que Pierre K. et son épouse sont ici des personnages de roman et qu'il y aurait témérité à les confondre avec M. et Mme Pierre Klossowski.

L'ultime limite

Bien entendu, on s'interroge sur le dessein de l'auteur. Qu'a-t-il voulu montrer par cet étrange récit où sont disposés comme autant d'obstacles une série de miroirs qui se renvoient l'un à l'autre des images légèrement déformées d'un même personnage, tandis que, d'autre part, nous tentons de conserver notre équilibre sur une base peu sûre et qui se dérobe sous nos pieds ? Nous exposer, par le dedans, le phénomène de la création littéraire ? Sans doute, mais en faisant franchir aux personnages et événements cette ultime limite au-delà de laquelle ils entraînent l'auteur dans leur danse et se retournent, au besoin, contre lui. Suffit-il à l'auteur, pour y parvenir, de se mettre lui-même en scène ? Assurément non, puisque, entreprenant de raconter, il est lui-même pris aux rets de la fiction, prisonnier d'elle. Il parle par référence et ce qu'il nous donne, c'est l'image d'une image, la fiction d'une fiction. Ou, comme il le dit encore, de cette pièce qui se déroule devant nous (de ces pièces

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6ᵉ)

Célèbre en Amérique
Inconnu en France
COZZENS
PAR L'AMOUR POSSÉDÉ
ROMAN
sera demain aussi CÉLÈBRE en FRANCE qu'en AMÉRIQUE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LISEZ cinéma 60
LE GUIDE DU SPECTATEUR
*
A partir du N° 50 - une nouvelle rubrique :
le cinéma à la TV.
ANALYSE DES FILMS
PROGRAMME DU MOIS

emboîtées l'une dans l'autre, serait-il plus juste de dire), il n'est que « le souffleur ».

Cela signifie également que s'il peut mettre en branle ses acteurs par les mots qu'il leur souffle, les pousser sur les rails de leur rôle et veiller à ce qu'ils ne s'en écartent pas, il n'est pas forcément pour autant l'auteur de la pièce. Qui donc l'a écrite par son entremise ? La folle et libre imagination aux soins de laquelle il s'est remis pour broder presque sans mesure à partir des personnages, des situations, des thèmes poétiques que leur rencontre suggère. En même temps qu'une certaine réalité quotidienne (oh ! combien élaborée), nous foulons un domaine que hantent également des personnages nommés Ygdrasil ou Merlin, et nous assistons à des phénomènes renversants, le soir, à la brune, dans les jardins du Palais-Royal ou près des tours de Saint-Sulpice. Le « théâtre de société » est lui-même fertile en prodiges de toutes sortes : abandons pâmés, substitutions, réincarnations, escamotages selon des lois qui relèvent plus encore de la logique du rêve que de celle, parfois trop volontaire, de la fantaisie. Le mélodrame aux grosses ficelles se marie avec le conte de fées, tandis que la lascive Roberte sonne ici et là l'appel de sens toujours en éveil.

Voilà de quoi rassurer le lecteur qu'un peu trop de « cérébralité » épouvanterait. S'il n'est pas assuré de percer à jour le grave propos de l'auteur, il lui est loisible de se laisser enchanter par ses inventions. Il en est une qui révèle chez Pierre Klossowski un humour qu'on subodorait à travers quelques scènes un peu fortes de « La Révocation de l'Edit de Nantes ». Imaginez en effet que l'Etat se mette à taxer les femmes sur leurs appas et sous forme d'un impôt en nature... Mais lisez plutôt le singulier épisode du fouriériste « Hôtel de Longchamp ». Il est digne de prendre place dans une anthologie des meilleures pages, publiées par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert.

MAURICE NADEAU.

« La Côte sauvage » par Jean-René Huguenin

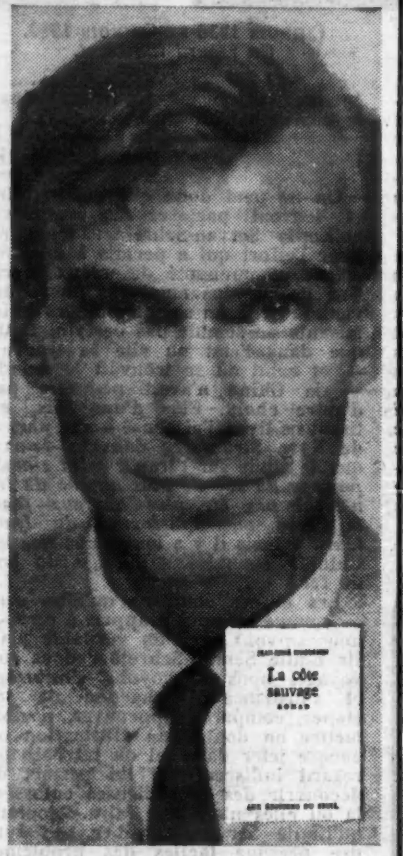
● Un premier récit romantique et discret sur la fin d'une adolescence.

CE roman, « La Côte Sauvage » (1), le premier d'un jeune auteur, Jean-René Huguenin, laisse une si grande impression de réussite qu'on voudrait, précisément, ne pas parler de premier roman, de promesses, de débuts. Comme Guillaume Chpaltine (« La Renonce ») ou Michel Bernard (« La Plage), Jean-René Huguenin appartient à cette génération de romanciers qui, à force de réfléchir intelligemment sur les innovations techniques de leurs aînés, les ont assimilées au point de les rendre invisibles. Ils jonglent, sans en avoir l'air — réussissant tous leurs tours : dialogue, notations psychologiques, descriptions par touches impressionnistes, Jean-René Huguenin les entrelace avec une habileté qui rappelle celle de Virginia Woolf et donne l'illusion de la facilité. Et lorsqu'il arrive, comme ici, que le jeune virtuose ait « quelque chose à dire », son coup d'essai est un coup de maître.

Avec une habileté qui, dieu merci, n'est pas sa propre fin mais que Jean-René Huguenin range sans cesse au service d'une émotion frémissante, « La Côte sauvage » nous conte une mélancolique histoire. Désorienté jusqu'au cœur par l'absence du père tué dans la drôle de guerre, la famille Aldrouze est une famille de mal-aimés. Attention : sous prétexte qu'il s'agit de famille, de province, de mal-aimés, de frère jaloux de sa sœur, qu'on ne se hâte pas de crier au roman mauriacien. La Bretagne n'est pas la forêt landaise, et, oui, cela change tout. La mer intervient, avec ses couleurs changeantes, le fracas dangereux de ses vagues sur les rochers, le rythme inlassable de ses marées — et l'immense ventilation qu'elle promène à travers le récit. La chaleur bretonne n'incendie pas, n'écrase pas. Loin d'étouffer, on respire, et largement. La souffrance des personnages n'en devient que plus aiguë, plus subtile.

Un regard de chat

Olivier ressemble à cette côte bretonne qu'il adore : il est « sauvage ». Enfant puis adolescent « difficile », ombrageux, secret, il est aujourd'hui cet homme nerveux, qui se dérobe aux caresses, toujours tapi, semble-t-il, prêt au bond, au coup de griffe, toujours tendu, surveillant tout et tous de son regard délicat et froid, un regard de chat. Un jeune et beau félin qui souffre le premier du coup qu'il inflige. Un écorché vif que tout blesse, à commencer par le plus furtif : un regard qui se dérobe, l'esquisse d'un geste, le mot qu'on évite. De cette « susceptibilité » douloureuse, l'époque, comme disent les gens, est en partie responsable. J'admire, à ce détour, le tact de Jean-René Huguenin : une phrase nous indique qu'Olivier vient de terminer son service militaire en Algérie, personne n'en parle ; une phrase évoque les nuits d'alerte qu'a connues Olivier tout petit garçon ; deux, trois pages — mais essentielles — évoquent cette expérience profondément déroutante que fut l'exode pour un garçonnet : honte, lâcheté, peur, humiliation, incompréhensible



JEAN-RENÉ HUGUENIN.
Le mal du siècle.

désordre, et cette impression que tout croule, à jamais. Olivier Aldrouze, tel est le nom que Jean-René Huguenin donne au « mal du siècle » contemporain — fraternellement parent du mal du siècle consécutif aux grands bouleversements « traumatisants » de la Révolution et que Chateaubriand avait baptisé René. Je trouve significatif que René et Olivier fatiguent leur insatisfaction et leur intransigeance dans le même décor de Bretagne sauvage, au bord de la même mer, dans le même vent — rêvant l'un et l'autre de l'impossible, mettre le feu aux vagues par exemple. Significatif que cet impossible, cet inaccessible torturant prenne pour l'un et l'autre le visage d'une sœur trop aimée. Et pour l'un comme pour l'autre, la solitude est inévitable, et cette ultime évasion, ou suprême accomplissement, qu'est la mort : on ne peut retenir son enfance. « La Côte sauvage » est aussi le récit de dernières vacances et de la fin d'un été.

Chose remarquable : ce beau roman romantique frappe par sa discrétion. Pas de cris, de piétinements, d'échevèlements dans la tempête. Allusif, ce récit emprunte à son héros son allure furtive, ses sourires polis, cette fausse froideur sous laquelle vibre douloureusement une très vive sensibilité. Les romantiques 1960 — ces égoïstes qui ne s'aiment pas — ont de la tenue.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. du Seuil, 185 pages - 7 NF 50.

RJ

3 RÉIMPRESSIONS EN UN MOIS DU NOUVEAU ROMAN DE JEAN-JACQUES GAUTIER "SI TU NE M'AIMES PAS, JE T'AIME"

"Je ne crois pas avoir lu depuis longtemps un roman qui m'ait plus donné l'impression de la maîtrise..." ÉMILE HENRIOT - Le Monde de l'Académie Française

"Un des meilleurs livres de l'année par le fond et la forme. Un livre qui vous regarde dans les yeux." RENÉ LEFÈVRE - Le Canard enchaîné

COLLECTION MAPPEMONDE

CONNAISSEZ-VOUS « L'HOMME QUI A SAUVE LONDRES » ? GEORGES MARTELLI NOUS RACONTE

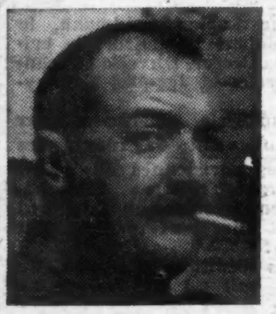
la passionnante histoire d'un Français. Il s'appelle Michel Hollard. Londres lui doit son salut car, sans lui, elle eut été réduite en cendres par les V1 allemands. Michel Hollard, en effet, découvrit les rampes de lancement allemandes en Seine-Maritime et parvint à envoyer à Londres les documents nécessaires à leur destruction. Ce récit a été recueilli de la bouche même du héros par un journaliste anglais qui nous donne cet extraordinaire témoignage sur l'héroïsme d'un petit Français « bien tranquille».

avez-vous lu LUPASCO ?

DANS SON DERNIER ROMAN « UN AMOUR POUR RIEN », JEAN D'ORMESSON OFFRE A NOTRE IMAGINATION

les ressources du dépaysement. Il promène son personnage à Rome, en Ombrie, à Lausanne, à Paris. L'indifférence de Philippe, le narrateur, un jeune homme de bonne famille, un peu cynique et trop complaisamment occupé de lui-même, finit par céder à la passion. Serait-ce l'effet de ces après-midi lumineux, de ce monde blessant né du soleil que l'auteur sait faire revivre dans son style très pur ?

avez-vous lu LUPASCO ?



ECHELONNEES DANS LE TEMPS, DEPUIS LE XVII° SIECLE JUSQU'A NOS JOURS, CES NOUVELLES D'ALBERT VIDALIE

parues sous le titre CADET LA ROSE sont nourries des multiples ressources de sa verve savoureuse et de son écriture délicieusement rusée. Tantôt avec les « Chauffeurs » qui attaquent la voiture de subsides destinés à Kléber par la République, tantôt avec une petite gardeuse de chèvres amoureuse d'un ouvrier hollandais, Albert Vidalie sait faire jaillir le pittoresque ou la tendresse de chacun de ses différents personnages.

avez-vous lu LUPASCO ?

Mme LAGROUA WEILL - HALLE RASSEMBLE DANS SON LIVRE « LA GRAND'PEUR D'AIMER » UNE CINQUANTAINE DE CONFIDENCES

de femmes qui sous une forme spontanée exposent leur problème, ce problème parfois dramatique : la maternité. Voici un dossier frappant sur un sujet tabou, tantôt incompris, tantôt méconnu, la liberté de la conception. Mme Simone de Beauvoir dans sa préface souligne que « Cette liberté élémentaire, la liberté de la conception n'est pas seulement revendiquée par des égoïstes avides de vivre leur vie, mais davantage par les femmes dévouées à des entreprises où elles ont engagé toutes leurs raisons d'être. »

La confession anonyme

Un ouvrage riche, courageux, bien conduit selon les règles de l'art le plus classique... Et quelle langue ! Quel don pour les images.

L'Express DOMINIQUE FERNANDEZ

JULLIARD

ESSAIS

« Chine Rouge, 25 ans après »
par Emile Servan-Schreiber

● *Des défilés, des mitrailleuses, des capitalistes : qu'est-ce que la Chine ?*

(H. Cartier-Bresson.)

CHINOIS 1935 ET CHINOIS 1960.
Un regard indiscret.

EMILE SERVAN-SCHREIBER (1) a, sur beaucoup de ceux qui, ces dernières années, ont visité la Chine, la supériorité certaine d'avoir connu le pays avant qu'il ne devienne communiste. Les références, cependant, à la Chine du désordre, sont assez rares dans son livre : c'est qu'elles sous-tendent presque chacune de ses lignes et n'ont donc point besoin d'être sans cesse affirmées. Cela est sensible dès le début, Emile Servan-Schreiber étant arrivé à Pékin pour le 1er mai, c'est-à-dire au moment d'une fête ; or, nous le savons, fêtes et cérémonies caractérisent le mieux un mode de civilisation. La Chine que j'ai vue ne connaissait comme fête chômée que le changement d'année ; celle d'aujourd'hui s'est tout juste permis d'ajouter aux trois jours rituels, la commémoration de la « libération », terme employé pour désigner l'avènement heureux du régime actuel. Curieuse permanence qui n'est peut-être pas sans signification. Les grandes cérémonies n'ayant d'ailleurs pas absolument besoin de jours chômés pour se dérouler, les rues de Pékin, de Changhaï, de Canton ou de Hang-Tchéou ont toujours connu la lente marche des processions accompagnées de musique et porteuses d'objets symboliques.

Le vent du désert

Le grand défilé dont nous parle Emile Servan-Schreiber arbore, comme ceux de l'U.R.S.S. ou des Républiques démocratiques, d'immenses drapeaux rouges. Mais, pour que nous nous sentions en Chine, il suffit presque de la phrase qui nous apprend que porter ces drapeaux est « *prouesse fort difficile pour peu que souffle le vent du désert du Gobi* » et de celle qui la suit : « *Aux privilégiés revient le soin des ballons multicolores qui seront lâchés au moment de la plus grande ferveur.* »

Mais, quel que soit le goût que l'on ait gardé pour un passé qui permit à une forme particulière de l'art, de la sensibilité et des rapports humains de s'épanouir, il est impossible, tout au long de « Chine Rouge, 25 ans après », de ne pas voir, à travers cette affirmation de son auteur, la vie nouvelle du peuple chinois : « *Si bas que soit encore le niveau de vie chinois, il est (...) dans l'ensemble supérieur à celui que j'avais constaté en 1935* ». C'est vers la même époque que je me trouvais là-bas : la misère y était atroce.

Rectifier le tir

On ne peut donc que comprendre et souvent partager la sympathie qu'Emile Servan-Schreiber témoigne pour l'effort qui a permis à une immense communauté de mieux vivre. Que les moyens employés pour parvenir à cette fin soient toujours satisfaisants ne semble pas certain. Reste que dans l'état où elle se trouvait — et celui où se trouvait le monde — la Chine n'avait peut-être pas d'autre choix. Plus d'une fois, en lisant ce livre, j'ai pensé à une phrase de Kyra Stromberg dans sa remarquable étude sur l'Iran : « *Un simple passage du soc de bois au soc de fer n'eût-il pas été plus heureux pour la Perse que l'intrusion du tracteur ?* » mais il y a longtemps que les Chinois connaissent l'usage du soc de fer !

Les choses étant ce qu'elles sont — comme on nous a appris à dire — nous suivons avec un véritable plaisir Emile Servan-Schreiber dans son voyage, nous le voyons s'informer et s'instruire à chacune de ses étapes, comparer, approuver, parfois mettre en doute une affirmation ou encore jeter dans tel ou tel coin un regard indiscret qui lui permet de découvrir des mitrailleuses entassées là où elles n'ont que faire. Ajoutons qu'Emile Servan-Schreiber sait rendre presque faciles des problèmes dont il est certain qu'ils sont compliqués, ceux des communes par exemple ou ceux encore de ces fours individuels destinés à la fonte du minerai de fer et qui causèrent tant de déceptions. De cette dernière expérience il tire des conclusions, vraisemblables pour quiconque connaît l'admirable faculté d'adaptation des Chinois. « *Le nouveau régime écrit-il, avec une facilité remarquable, rectifie le tir lorsqu'il a commis une erreur.* »

Sans doute est-ce non loin de cette « *volonté d'exploiter une erreur, de la dépasser pour trouver mieux* » que passe la ligne de démarcation entre ce que fut, au même stade, l'expérience soviétique et ce qu'est l'expérience chinoise. C'est aussi cette faculté d'agir selon la nécessité du moment qui permet, dans ce pays communiste, la survivance d'éléments grands bourgeois, qui permet au directeur d'un grand quotidien d'affirmer qu'il occupe ce poste depuis trente ans.

Les banques communistes

La rencontre d'Emile Servan-Schreiber et d'un des derniers capitalistes chinois est certainement un des passages les mieux venus de son livre. Ce survivant, c'est dans un hôtel particulier que l'auteur ira le voir — non sans méfiance d'ailleurs, car une petite opération de contrôle lui a permis de découvrir qu'on allait lui exhiber le même personnage qu'on avait déjà montré à Roland Dumas, Mais l'entretien permettra à Emile Servan-Schreiber de se rendre compte que le cas de M. Young Yi-Yin — l'interlocuteur en question — n'est pas unique, qu'il existe au contraire à des centaines de milliers d'exemplaires et que, si l'on a choisi M. Young Yi Yin plutôt qu'un autre, c'est « *en raison de ses nombreuses fonctions publiques, de son loyalisme éprouvé envers le régime et aussi de sa volubilité* ».

Le voyage s'achève à Hong-Kong. Or, même dans cette île, la puissance de la Chine communiste se sent de toute part et il y est impossible d'agir comme si elle n'existait pas. Au demeurant, les Anglais, toujours réalistes, ne jouent pas ce jeu-là, tolèrent les banques communistes, les journaux communistes. « *Croit-on pouvoir longtemps encore rayer de la carte, comme s'ils n'existaient pas, 650 millions de Chinois et préférer en reconnaître 6 millions d'autres; ceux de Formose, qui n'ont ni puissance militaire propre, ni présent, ni avenir économique ?* » écrit Emile Servan-Schreiber. « Chine Rouge, 25 ans après » achevé, comment le lecteur pourrait-il ne pas se poser cette question ?

CLARA MALRAUX.

(1) Plon, 220 p., 8 NF 95.

ÉDITION

● CHRISTIANE ROCHEFORT déposera en fin d'année chez son éditeur le manuscrit de son nouveau roman dont l'action se déroule dans un H.L.M.

● La traduction de « Jules César » de Shakespeare par YVES BONNEFOY, qui est actuellement jouée à l'Odéon dans la mise en scène de Jean-Louis Barrault, paraît cette semaine au Mercure de France.

● Pour 50.000 dollars seulement, LAWRENCE DURRELL a vendu à Hollywood (« Twentieth Century Fox ») les droits de son « Livre Noir » et de ses quatre grands romans intitulés « Quatuor d'Alexandrie ». Ava Gardner, Kim Novak, Elizabeth Taylor, Maria Callas, Melina Mercouri, Simone Signoret et Suzy Parker se disputent déjà les principaux rôles.

● A paraître en fin novembre : une nouvelle revue littéraire, « MÉDIATIONS ». Au Comité de rédaction : le poète Jean-Clarence Lambert, le cinéaste Alain Resnais, le philosophe Lucien Goldmann, le peintre Robert Lapoujade, le critique Yves Berger. Direction : Jean-Louis Ferrier et Jacques Matthey-Doré.

● L'humoriste américain, ART BUCHWALD, vient de réunir ses chroniques parisiennes du « New York Herald Tribune ». Elles paraîtront en novembre chez Julliard sous le titre « N'oubliez pas d'écrire ».

● Dans l'édition française, un livre sur huit est un ouvrage DE MÉDECINE.

● Quelques gros tirages, en U.R.S.S., entre le 1er janvier 1959 et le 1er juin 1960 : LÉON TOLSTOI, 7.483.000 exemplaires ; CHOLOKOV, 6.609.000 ; ALEXIS TOLSTOI, 5.404.000 ; MAIAKOWSKI, 4.608.000 ; LÉNINE, 4.396.000 ; Balzac, Dreiser, Hugo, Dumas, Remarque et Mark Twain figurent parmi les best-sellers. L'U.R.S.S. compte 400.000 bibliothèques d'Etat réunissant 1 milliard 600 millions de livres.

LA VARENDE
LA PARTISANE
roman
La chronique d'une race "qui fleurit dans le sang"
Flammarion

"UNE EXTRAORDINAIRE INITIATION AUX MYTHES DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE". (LE FIGARO)
"UNE MAGISTRALE MISE AU POINT" (COMBAT)
"TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LA SCIENCE ATOMIQUE". (ARTS)
PROMESSES ET MENACES DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE
par CHARLES-NOËL MARTIN
Chez votre Libraire
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
9 NF

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

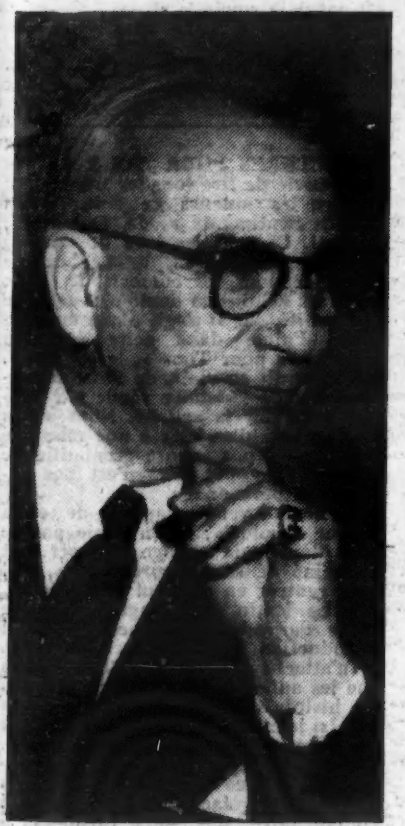
● *Alfred Hitchcock : le roi de la publicité en tournée.*

LE dernier film d'Alfred Hitchcock, « Psychose », sort à Paris cette semaine (voir la critique de Françoise Sagan, page 35). Depuis le mois de juin « Psychose » a rapporté aux Etats-Unis six millions de dollars. Hitchcock pense que ce petit film qu'il a tourné très vite, en noir et blanc, pour s'amuser, sera le film qui rapportera le plus d'argent de toute sa carrière. Jusqu'à présent ce record était détenu par « La Mort aux trousses » qui a rapporté à travers le monde entier douze millions de dollars.

En revanche, celui qui a marché le moins bien, qui n'a même pas amorti l'établissement des copies-couleurs, c'est « Mais qui a tué Harry ? ». La France a été le seul pays à apprécier ce film.

Hitchcock explique ainsi l'insuccès de « Mais qui a tué Harry ? » :

« *Il n'y avait pas de vedette. La France est le seul pays assez intelligent pour aimer des films sans vedette. Personne ne connaissait Shirley MacLaine. Maintenant que Shirley*



(Aguiraud.)

MAURICE ESCANDE.
« *Messieurs, j'ai pleuré.* »

a dansé le cancan devant M. K., je vais ressortir « Harry » et gagner enfin de l'argent. »

« Hitch », tel est son surnom, ferme alors ses yeux malicieux comme quand il déguste un « Mouton-Rotschild ».

Hitchcock est extraordinairement riche. Actuellement, lorsqu'il tourne un film, son contrat précise que la copie devient au bout de huit ans sa propriété personnelle. Ses films pour la télévision américaine sont en passe d'être achetés par tous les pays du monde. Mais Hitchcock ne se contente pas d'être « le roi du suspense », il est aussi « le roi de la publicité », et il se donne plus de mal à faire de lui une vedette qu'à réaliser ses films.

Pour lancer « Psychose », il a parcouru 40.000 kilomètres. Il a fait lui-même le tour du monde des directeurs de salle et des salles de rédaction. Il connaît tous les journalistes, les Suédois comme les Japonais, et doué d'une mémoire habile, il les reconnaît.

Ce voyage de prospection effectué en deux tournées, l'une en mai-juin, l'autre qu'il vient de terminer, l'a conduit au Japon, où on l'a reconnu dans la rue et où la fille de l'Empereur est venue lui demander un autographe à son hôtel. En Australie, où il a remarqué que les paysans gardaient dans leurs troupeaux un animal préféré, leur mouton chéri. Ils le soignaient, le gâtaient, mais un beau jour le tuaient comme les autres et le mangeaient avec délice.

« *Evidemment les Australiens ont de la bonne viande tendre,* conclut Hitch, *mais l'amour dans ce pays fait encore plus frissonner que mes films.* »

Hitchcock parle anglais lentement et distinctement en distillant ses formules et les petites histoires horribles dont il émaille sa conversation.

A Melbourne, toujours pour le lancement de « Psychose », il a donné une « Widow-Party ». Huit jeunes femmes blondes et ravissantes recevaient en grand deuil dans un salon décoré par une entreprise de pompes funèbres. Il paraît qu'on a beaucoup ri.

Trois réfrigérateurs

Les jeunes femmes blondes et froides sont les préférées de Hitchcock, et la Princesse de Monaco, ex-Grace Kelly, reste son idéal. En Italie, il a dit :

« *Les femmes italiennes ne sont pas belles. Elles ont le sexe sur la figure. J'aime mieux les Anglo-Saxonnes. Avec elles, au moins, il y a du suspense.* »

En Italie, il a aussi fait du « shopping » pour son ranch de Californie. Il a acheté du marbre rose pour sa salle de bains, des candélabres d'église et des tapisseries.

Hitchcock a deux passions : la décoration et la cuisine. Dans ses deux maisons américaines, il y a trois réfrigérateurs : l'un pour les légumes, l'un pour la viande, l'autre pour la crèmerie.

Ses caves font pâlir d'envie bien des restaurants parisiens, auxquels il câble de temps en temps : « *Envoyez pâté en croûte. Faites parvenir d'urgence foie gras truffé.* »

Il téléphone en Angleterre pour qu'on lui envoie par avion des soles de Douvres plus épaisses que les soles américaines. Enfin rien n'est trop bon pour le palais d'Alfred et d'Alma son épouse. Excellente cuisinière, Alma a profité de son passage à Paris pour se rendre dans un grand magasin où elle a acheté quelques instruments de cuisine perfectionnés. De son tour du monde, Hitchcock a retiré la certitude que seule la nourriture française était agréable.

En Allemagne, il a demandé du camembert.

« *Pour voir leurs têtes. Les Allemands pensent toujours qu'ils sont les premiers partout, mais ils n'ont pas de camembert.* »

D'ailleurs, en Allemagne, Hitchcock n'a pas été très content. On n'a pas voulu de ses films pour la T.V. On les a trouvés trop cruels.

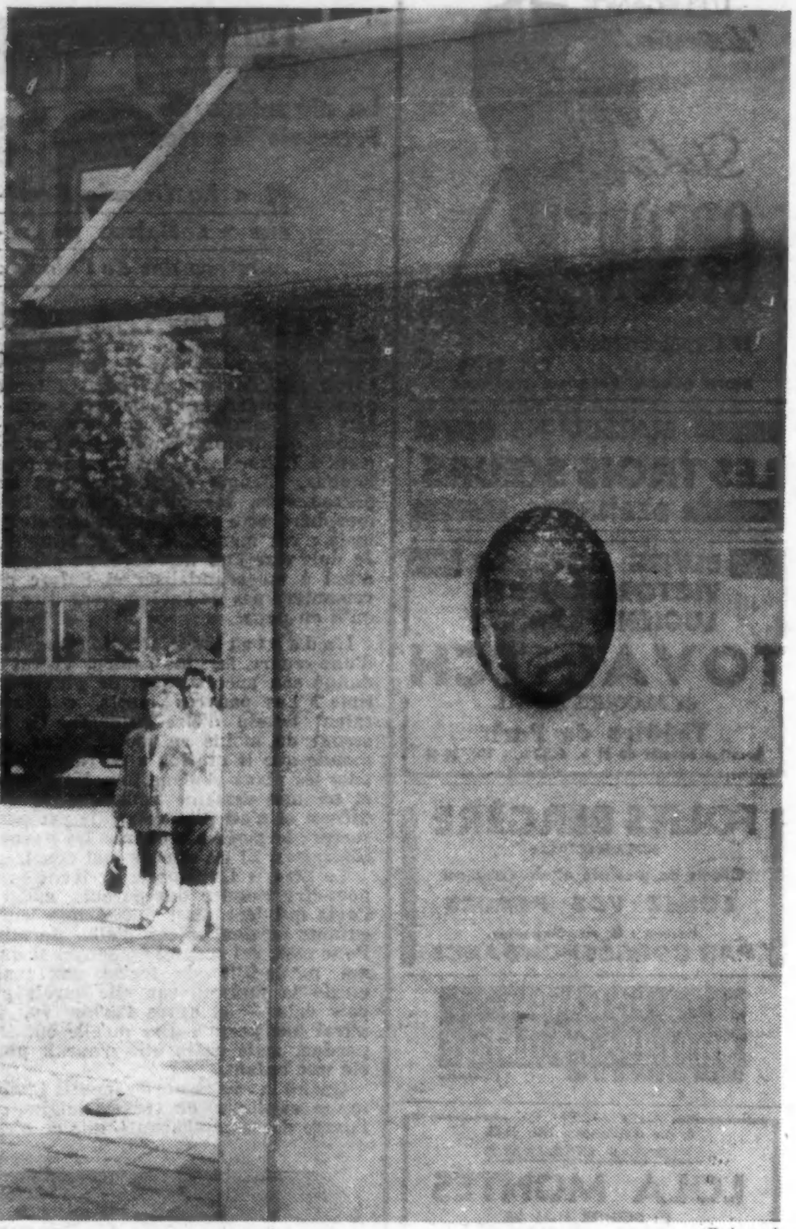
Il a riposté :

« *Votre conte national « Hansel and Gretel », vous ne le trouvez pas cruel peut-être ? On brûle la grand-mère dans le four. C'est sans doute votre première leçon de cuisine.* » Et puis il s'est retourné vers sa femme et il lui a dit à haute voix : « *Il est vrai qu'ils en ont brûlé d'autres depuis.* »

En Suède, il a eu aussi des ennuis. Les Suédois l'ont obligé à faire des coupures sur « Psychose ». Tel quel, ils refusaient de projeter un film aussi impressionnant.

Partout, Hitchcock a fait établir les mêmes affiches avec des caractères en ligne brisée, signe de la schizophrénie.

Dans toutes les langues, il a enregistré lui-même un petit disque où il prie les spectateurs de ne pas divulguer la fin du film. « *Excusez-nous,* dit-il, *nous n'en avons pas d'autre.* »



(Dalmas.)

ALFRED HITCHCOCK.
« *Envoyez pâté en croûte.* »

● *Maurice Escande : pourquoi pas au Quai d'Orsay ?*

A la Comédie-Française, cette semaine, comme l'an dernier à l'Opéra avec « Carmen », c'est encore l'Espagne qui va redorer le blason de nos théâtres nationaux, et encore Raymond Rouleau qui fait la loi.

Une drôle de loi. Des concierges aux machinistes, tout tremble dans les couloirs feutrés, entre les bustes de Mounet-Sully et de Julia Barthet et sur les moquettes pourpres.

Une brève promenade dans l'illustre Maison, avant que le rideau ne se lève sur « Ruy Blas ».

Le téléphone sonne à la cadence de huit sonneries-minute dans le bureau de Claude Benedick, secrétaire général qui organise son premier gala super-officiel. La visite décommandée du Président de la République secoue les lustres, efface le bruit des gifles.

« *Surtout, dites que ce n'est rien, que tout va bien.* » Don Salluste et Don César se sont colletés sous l'œil de Molière. C'est encore du théâtre.

M. l'Administrateur le démontre avec une aisance remarquable. Le sang de Pyrrhus, d'Antiochus et de Titus a coulé dans ses veines. Il a été le Comte Almaviva, le Roi Ferrante, successivement au gré des années, Hippolyte puis Thésée, bref il a tout joué, tout incarné. Dans son rôle d'administrateur, il est plein de grâce, absolument excellent.

« *Bonjou-our messieurs* », fait-il aux journalistes, avec un noble geste de la main.

« *Je viens de voir mourir la Reine dans les bras de Ruy Blas, et vous l'avouerai-je simplement, messieurs, j'ai pleuré. Rouleau a situé la pièce au paroxysme de son climat passionnel. Chacun a travaillé avec une foi tout à fait exceptionnelle dans notre époque de scepticisme et de désenchantement.* »

M. Escande enlève ses lunettes, sourit, pétille. Sa désinvolture fait merveille. Il poursuit :

« *Une petite algarade. Vétille. Fantaisie de comédiens sensibles. Non, vous verrez, un spectacle remarquable.* »

M. l'Administrateur a de la conviction.

Les diplomates devraient tous avoir fait le Conservatoire. L'ex-ambassadeur de Boisanger n'était décidément pas à sa place, tandis que M. Escande au Quai d'Orsay, quelle bonne idée !

MICHELE MANCEAUX.

SPECTACLES

● Le film américain de JOHN CASSAVETES « Shadows » présenté au festival de Venise, reçoit en ce moment à Londres un accueil enthousiaste de la critique et du public. La société anglaise British Lion a acheté les droits de distribution pour 200.000 dollars.

● Au cours des galas qu'elle a donnés cette semaine à l'Olympia, JUDY GARLAND a rencontré Gilbert Bécaud et lui a demandé de composer pour elle la musique de son prochain show (titre envisagé : « J'ai donné mon cœur à Paris »).

● Voici les derniers records de recette des films sortis depuis le 1er janvier 1960 :

« LA DOUCEUR DE VIVRE » : 442.382 entrées ; « LE BARON DE L'ÉCLUSE » : 366.108 entrées ; « AUSTERLITZ » : 334.199 entrées, suivis par « Jamais le dimanche », « A bout de souffle » et « La Française et l'amour », ce dernier film encore en exclusivité.

● GREGORI TCHOUKHRAI (« Le 41e », « La Ballade du soldat ») tourne actuellement « Le Ciel pur », un film en couleurs sur l'amour et la fidélité.

● LIONEL ROGOSIN, l'auteur de « Come back, Africa », dont le premier film « Sur le Bowery », reportage sur les clochards new-yorkais, sortira à Paris la semaine prochaine, est actuellement à Londres où il prépare un film sur le désarmement nucléaire.

● JORIS IVENS est rentré cette semaine de Cuba. Il entreprend à Paris le montage du film qu'il a tourné là-bas.

● Les ACTEURS DU T.N.P. vont aller faire des lectures de Montesquieu, Diderot et Voltaire dans les cercles culturels de la banlieue parisienne.

27 AVENUE VICTOR-HUGO
PAS. 51-55
ZONE BLEUE PARKING GRATUIT

MATHURINS
LES TROIS SŒURS
DERNIERES

ELVIRE POPESCO
VICTOR FRANCEN
LUCIEN BAROUX
TOVARITCH
de JACQUES DEVAL
Théâtre de Paris
Location ouverte de 11 h. à 20 h. - TRI. 20-44

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

Studio BERTRAND (V.O.)
La nouvelle vague américaine
MEURTRES SOUS CONTRAT
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 26-48
VERSION INTEGRALE
LOLA MONTES
LE DERNIER FILM DE
MAX OPHULS
avec
Martine CAROL ● Peter USTINOV ● Anton WALBROOK

IMMENSE SUCCÈS
les 4 barbus
Jacques Canetti présente "un récital pas comme les autres"
au théâtre de la MOUFF'
76 RUE MOUFFETARD
Prolongé jusqu'au 17 Novembre

Cinéma d'Essai
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
JEUNES GENS EN COLERE !!
LOOK BACK IN ANGER
(LES CORPS SAUVAGES) v. o.
Mise en scène de Tony RICHARDSON
5e SEMAINE

JOURNAL MUSICAL FRANÇAIS
Lisez dans le numéro de novembre
Marcel ACHARD et la musique autour de l'opéra de Joseph KOSMA « L'Amour Electronique ».
A.-M. JULIEN vous parle.
Raymond ROULEAU et Carmen
et les
Rubriques musicales, littéraires et artistiques par
Ph. ERLANGER, R. DUMESNIL, B. GAVOTY, E. LALOU, M. FAVALELLI, J. COTTE, J. BOURGEOIS, R.-M. HOFMANN, O. ALAIN, Charles IMBERT, M. FLEURET, M. MEUNIER-THOURET
En vente dans tous les kiosques ou 12, rue du Croissant, PARIS (2e)

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
EN SON HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau, à VERSAILLES
Tél. 950-55-06 et 71-29
LE DIMANCHE 6 NOVEMBRE à 14 h.
ARGENTERIE 18e ET 19e SIECLES
TRES BEAUX MEUBLES
des époques Louis XV et Louis XVI
TAPISSERIES - TAPIS D'ORIENT
MM. Reinach et de Fommervault
Expos : vendredi 4, de 21 h. à 23 h. et samedi 5, de 9 h. à 18 h.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● « La Grande Bretèche » : Balzac ne remontera pas de l'abîme.

« LA GRANDE BRETECHE » : émission dramatique sur film par Claude Barma d'après Balzac. Cette chronique devient difficile à tenir pour un homme qui réagit aux spectacles d'aujourd'hui avec une conscience d'autrefois. Emprunter froidement à Balzac un de ses titres les plus fameux, changer du tout au tout les personnages, les circonstances, l'atmosphère, cela eût fait crier autrefois; mais n'eût même pas été imaginable. Je dois être l'un des derniers aujourd'hui à me scandaliser et Balzac ne remontera pas de l'abîme pour dire ce qu'il en pense.

L'adaptation cinématographique d'une œuvre, lorsque l'auteur vivant a donné son accord, quoi de plus légitime ? Les pauvres morts, eux, auraient besoin d'être protégés. Ils le seront de moins en moins dans ce monde que le cinéma a corrompu sur tous les plans et dans tous les ordres et où une certaine malhonnêteté est diffuse et n'est plus ressentie par personne : le cinéma a changé les mœurs littéraires. Et les mœurs tout court.

Ce titre, « La Grande Bretèche », a peut-être rassuré des parents malgré l'avis qui leur était donné que leurs enfants feraient mieux d'aller dormir. Pour moi, j'ai respiré en songeant que ma petite-fille de treize ans avait quitté la maison, car elle aurait pu voir cela — et après l'avoir vu, je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle eût été perdue, mais enfin elle n'aurait plus été une enfant.

Quand la ravissante Françoise Christophe explique en termes clairs, à l'usage des commençants, que ce n'est pas l'amour qui importe, mais le plaisir, et quelle place tient dans sa vie un des ouvriers espagnols occupés dans une rizière voisine, ce n'est pas devant les spectateurs, prêts à tout, d'une salle de cinéma qu'elle fait son cours. Le petit écran est à la mesure d'un salon de famille, d'une chambre d'enfants, de milliers et de milliers de salons de famille et de chambres d'enfants.

Mais j'ai bonne mine à parler d'enfants ! Et à quoi bon protester s'il n'y a plus personne pour m'entendre ? Nous nous sentons perdus dans un monde qui lui-même a tout perdu de l'héritage chrétien et même du meilleur de l'héritage païen, car l'enfance a toujours été respectée et même révérée, aux époques les plus basses.

L'immense succès de « Lolita », ce mot « nymphette » qui est entré dans le langage courant, cela signifie que je ferais mieux de me taire. Au cours de l'émission « A vous de juger », je n'ai vu qu'une séquence de « Zazie dans le métro ». Les mots les plus obscènes et les plus brefs de la langue française dans la bouche d'une radieuse petite fille, les plus honnêtes gens d'aujourd'hui en sourient. Il est vrai que je n'ai pas vu le film et que selon M. de Baroncelli, Zazie y apparait comme une « petite âme » qui sauve tout. Et c'est aussi l'avis de Claude Mauriac.

(Archives.)

DIETRICH FISCHER-DIESKAU.
« Je n'ai plus eu que des oreilles. »

● « Le langage, ses troubles... », en direct de la Salpêtrière.

VOICI une émission admirable d'Igor Barrère et d'Etienne Lalou, transmise en direct de la Salpêtrière : « Le langage, ses troubles, les méthodes pour guérir l'aphasie » : mais on ne peut aborder ce sujet en quelques lignes. Pour moi, qui suis un blessé du larynx et qui n'oublierai jamais ceux qui m'ont soigné et sauvé et d'abord le professeur Hautant, par delà les expériences passionnantes qui nous étaient montrées, par les maîtres d'aujourd'hui, je pensais à l'origine du langage, que le matérialisme élude. A quel point ceux qui savent tout sur le mécanisme du langage, en réalité ne savent rien... « In principio erat Verbum ».

(Charpentier.)

FRANÇOISE CHRISTOPHE.
« J'ai bonne mine à parler d'enfants. »

● Dietrich Fischer-Dieskau : ce qu'un homme peut engraisser en deux ans !

COTE musique : Concert de gala en Eurovision, Dietrich-Fischer-Dieskau, le fameux baryton allemand que j'avais entendu il y a deux ans à Lucerne... Ce qu'un homme peut engraisser en deux ans ! Mais très vite, je n'ai plus eu que des oreilles. Il a interprété « Chants d'un voyageur itinérant » de ce Mahler à peu près inconnu de moi, et qui me touche tellement, chaque fois qu'il m'est donné d'en entendre.

Autre soirée musicale moins réussie à mon goût. Si j'étais M. Marcel Delannoy, j'aurais trouvé fort mauvais que l'on fit évoluer des danseurs au son du violon qui jouait sa sérénade : à moins qu'en la composant il ait eu l'idée d'un ballet ; mais je n'en crois rien. Si c'est « pour faire passer la musique », c'est offenser l'auteur : et quel mauvais calcul ! Car vous déplairez infiniment plus aux mélomanes qui vous écoutent que vous ne séduisez les téléspectateurs barbares que la musique de Delannoy assomme et qui lui ont déjà coupé le sifflet.

● Claude Simon : la traversée sera dure.

« LECTURES POUR TOUS » : j'ai envie de lire tous les livres dont j'ai vu les auteurs ce soir. « Les Grands Sentiments », de Dominique Desanti. Ce sont les jeux de l'amour et de la politique ou plutôt, chez une jeune femme, le combat de deux amours : celui d'un homme et celui de l'humanité, car il s'agit d'une communiste. J'aime dans cette émission « Lectures pour Tous », le confluent, qui apparaît en clair, de l'histoire racontée et de l'histoire vécue par l'auteur assis sur la sellette. Nous avons l'impression d'assister à une mue : le têtard n'est pas encore grenouille, ce confrère que j'observe n'est pas encore son personnage.

Bernard Avenel, l'auteur de « La Valeur absolue », lui, n'essaie pas de nous donner le change : il sort tout halluciné de son propre roman et il y va rentrer en quittant le studio.

« Le Matin des Magiciens » de Louis Pauwels et Jacques Bergier : introduction au réalisme fantastique. Je n'attache pas autant d'importance que les auteurs à la magie ni à toutes les histoires auxquelles ils font un sort (si je m'en rapporte à ce qu'ils ont dit car je n'ai pas lu encore le livre). La religion vécue nous rend « allergique » à tout ce qui est magie. Je suis de l'école de Jacqueline Pascal qui voulait faire son salut raisonnablement. Et puis comment vivre à la campagne, et même dans l'honnête campagne girondine, et ne pas prendre en horreur toutes ces histoires de sorts jetés, de vaches ensorcelées qui y sont monnaie courante... Ah ! j'en pourrais raconter !

Claude Simon ne vient pas nous parler lui-même de « La Route des Flandres ». Max-Pol Fouchet le fait à sa place et nous initie à cet auteur difficile. Nous savons que la traversée sera dure ; mais persuadés par Max-Pol Fouchet et par ce que nous savons déjà de Claude Simon, qui est un de nos jeunes maîtres, nous sommes résolus à nous embarquer.

FRANÇOIS MAURIAC.

Réfléchissez !
C'est Seulement la poussière que rencontre votre saphir ou fond du microsillon, qui use vos disques.
"DustBug"
le bras-BALAI-dépoussiéreur vous l'enlèvera AUTOMATIQUEMENT
CONCESSIONNAIRES exclusivement
A défaut écrire à
HI-FA 13, Rue FROISSART - PARIS 3

CINÉMA

La Vérité

● *« J'ai eu envie de parler de ce film parce qu'il a le visage de l'amour et que je suis amoureux de l'amour », écrit Vadim.*

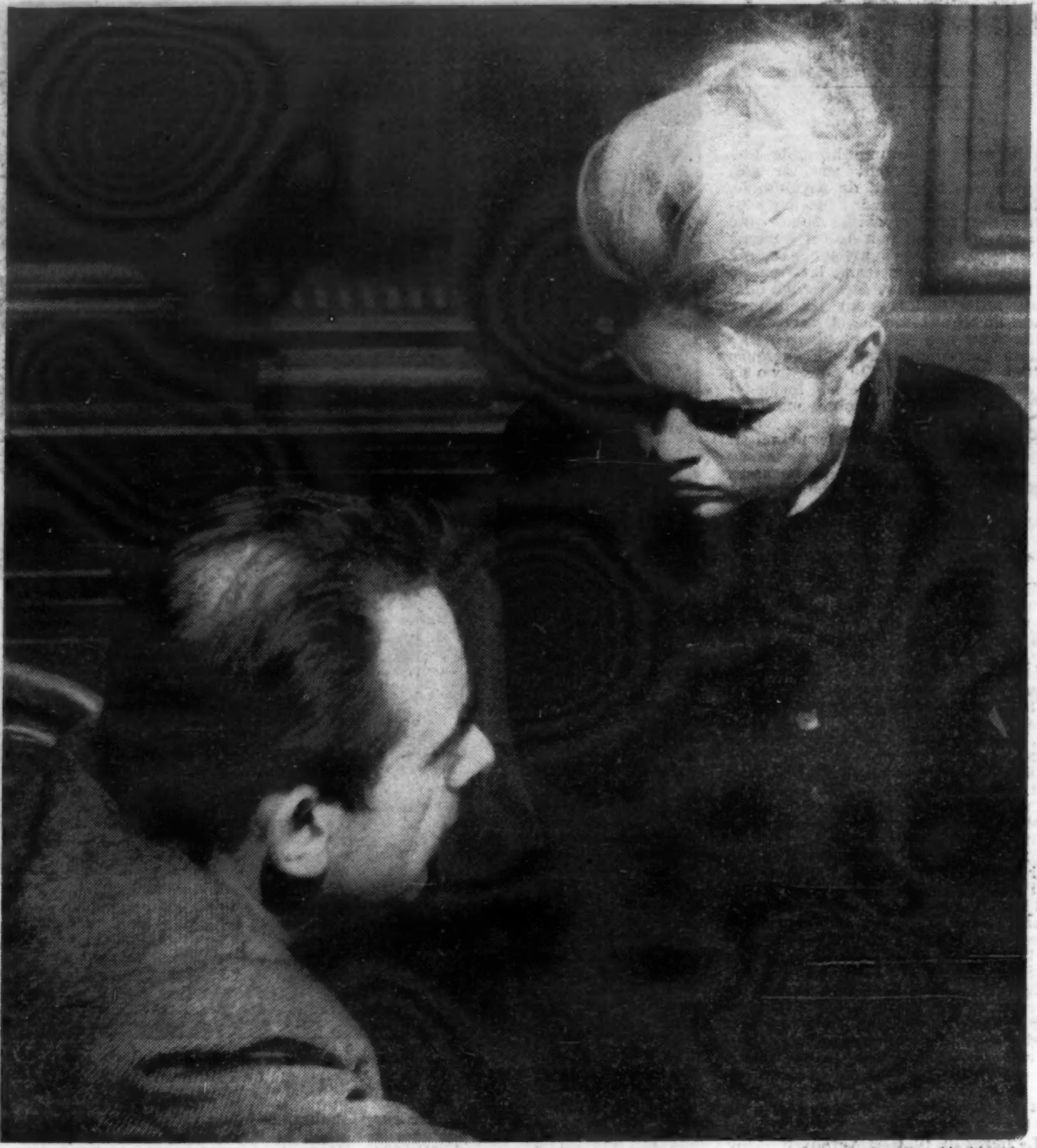
LA frontière entre l'imbécillité et l'intelligence n'existe pas. La barrière qui sépare le bien du mal est une abstraction qui change avec les temps, les civilisations et les races. Le talent est souvent question de goût. Seul le cœur ne trompe pas.

Il y a ceux qui aiment et ceux qui n'aiment que leurs opinions. Il y a ceux qui pleurent au cinéma et ceux qui jugent un film. J'ai vu «La Vérité» et les larmes me sont venues. Elles ne coulaient pas sur les joues, elles gonflaient ma poitrine. Je ne m'adresse qu'à ceux qui peuvent comprendre et qui ne riront pas.

La technique, la recherche focale, la mystique du travelling, la chirurgie du plan, la comparaison des styles, les manques ou les richesses de l'œuvre face à la nouvelle philosophie du septième art, les subtiles têtes bourrées de pellicule en parleront beaucoup plus brillamment que moi. J'ai eu, moi, envie de parler de ce film parce qu'il a le visage de l'amour et que je suis amoureux de l'amour.

« La Vérité » est née d'une série de rencontres. Rendez-vous d'abord d'un metteur en scène, jusqu'ici synonyme de force, d'adresse, de cynisme, avec la passion. Dominique, l'héroïne de l'histoire, c'est la passion. La passion libre sans freins, dangereuse. La passion de vivre, la passion de jouir, la passion d'aimer, la passion d'un être irrémédiablement seul face à la société, plus seul encore sur le banc d'infamie des assises face à la parodie de la société et qui crie et qui murmure et qui hurle sa vérité. Et qui en meurt. Pour parler d'amour il faut pouvoir aimer. Clouzot n'a pas manqué ce rendez-vous. Il ne nous apprend rien de plus sur son talent mais il nous révèle qu'il avait un cœur.

Rencontre aussi d'une jeune femme avec un personnage imaginaire qui est une part d'elle-même — la part la plus riche et la plus douloureuse, la plus secrète et plus dévorante.



(Archives.)

HENRI-GEORGES CLOUZOT ET BRIGITTE BARDOT.
« Vous êtes tous là déguisés, à me regarder ! »

Le pied sur l'accélérateur

À vrai dire, Brigitte Bardot a vécu deux fois le miracle d'une telle rencontre mais « Si Dieu créa la femme » fut une naissance, « La Vérité » est aujourd'hui son apothéose. La petite fille de bonne famille qui a renoncé par amour à sa grande ambition : la danse, qui a lutté sans foi ni arrivisme, mais avec entêtement, pour devenir célèbre à l'écran, qui n'aimait pas tant que ça faire du cinéma mais qui croyait aux personnages qu'elle incarnait avec une sincérité que pourraient lui envier les plus grands acteurs, qui s'est un jour appelée B.B. comme on appelle K., M. Krouchtchev, et qui, saluée dans le monde entier comme un phénomène unique sinon un mythe moderne, se cachait dans sa chambre à la poursuite du seul but qu'elle recherchait vraiment, l'amour, cette gosse aujourd'hui femme a trouvé sa dimension.

Et comme si, à ce point, il fallait un signe, avec une affreuse logique qui lui a bien sûr échappé, elle a voulu un instant que sa vie s'arrête là. Ce n'est évidemment pas le film ni le dur travail qu'elle a fourni qui l'ont poussée à ce geste. Pourtant je suis persuadé que la rencontre de Brigitte et de Dominique était trop explosive pour qu'il n'en soit pas resté quelque chose. Mais comme dirait Brigitte : « Après tout, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »

Rencontre enfin, et celle-ci concertée, recherchée lucidement par Clouzot, d'un metteur en scène et d'une actrice qui étaient faits pour ce mariage-là en tout cas. Il a trouvé en elle une nature jaillissante, sans détours, sans trucs d'acteur, une nature difficilement domptable et qui l'a porté, dans son besoin de dominer, à se surpasser sans cesse. On le sent bien et compte tenu de l'intérêt que l'on porte au personnage de Dominique qui est le pivot de l'histoire, Clouzot n'est jamais meilleur que lorsque Brigitte est à l'écran. En revanche, elle a trouvé en lui un metteur en scène qui la comprenait mieux, qui la pressentait, qui lui imposait avec une rigueur implacable ce qu'il y avait de plus intime et de plus violent en elle-même. Sans entraver sa personnalité, il a guidé Brigitte aux limites de son expression. En un mot, il l'a obligée à écraser le pied sur l'accélérateur. Il lui a donné un personnage fouillé, construit, qui a profité à l'actrice au lieu qu'en général on compte sur le personnage de Brigitte Bardot pour colorer n'importe quel rôle. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, il a su laisser à Brigitte son style de langage en l'adaptant d'une façon très adroite. On y est d'autant plus sensible que la façon de parler des jeunes gens, amis de Dominique, fait un peu « tricheurs » et sonne souvent faux. Tout le dialogue aux assises, en revanche, est de premier ordre.

Sans masque

J'ai dit plus haut que « La Vérité » était un film qui avait le visage de l'amour. J'exprimais deux pensées.

D'une part la chaleur, l'humanité, la tendresse dont a fait preuve Clouzot en peignant cette créature folle de sa vie, généreuse d'elle-même jusqu'à en mourir, sans égards pour ce que la société respecte où elle ne voit que le mensonge et l'hypocrisie (dressée dans son box, elle hurlera à la face des magistrats : *« Vous êtes tous là déguisés, à me regarder ! »*) cette jeune fille sans masque condamnée par son amour d'elle-même et qui, décrite par les rapports de police et les procès-verbaux d'huissiers, devient une putain sans envergure, amorale, insensible, orgueilleuse et rancunière. Sans effets, par la recherche d'un regard perdu, d'un mouvement du corps, d'un mot il nous oblige à aimer Dominique, à la comprendre.

Tout au long du film, Clouzot nous fait passer des assises aux événements antérieurs qui sont évoqués par le tribunal. Par ce procédé il a réussi à traduire la terrible solitude d'un être qui n'a pas su jouer la règle du jeu et dont chaque action, chaque mot est déformé par le miroir impersonnel de l'opinion publique. Et l'on se demande à chaque seconde : mais qui est le coupable, celui qui juge ou celui qui est jugé ?

Le visage de la passion

Mais au-delà de cette tragédie, dont elle est la chair et le décor, il y a l'histoire d'amour de Dominique et Gilbert. Ce qui m'a frappé, ce qui en fait la grandeur, c'est que Clouzot ne l'a pas exprimée par les caresses ou les serments de deux amants éblouis par leurs sentiments. Ce n'est pas Roméo et Juliette, Tristan et Iseut, Daphnis et Chloé, — c'est le drame d'un homme et d'une femme qui se recherchent désespérément, pour des raisons opposées et d'une façon différente, sans parvenir à trouver cette communion que leur amour leur fait espérer. On s'aime, on se désire et pourtant on reste étranger l'un à l'autre. A moins d'un miracle de similitude — qui peut jouer dans tous les domaines — ce n'est que par les concessions mutuelles ou unilatérales que les amants trouvent un mode d'emploi à défaut de cette communion totale recherchée. Qu'on refuse les concessions par besoin d'absolu, par égoïsme, par inconscience ou pour toute autre raison, et c'est le malentendu perpétuel.

« Mais si, il m'a aimée !... dira Dominique au tribunal. *Seulement on ne s'est pas aimés au même moment. »*

Et c'est si vrai que ce n'est pas dans les bras de Gilbert que Dominique a ses plus belles scènes d'amour, mais quand elle l'a perdu, quand elle le tue, quand elle le défend, dressée dans son box, quitte à se perdre elle-même.

C'est quand il ne l'a pas encore eue et qu'il ne pense qu'à elle que Gilbert exprime le mieux la passion. Et plus tard, quand il est jaloux de sa vitalité, de ses rires, de ses danses, bien plus que lorsqu'il l'embrasse.

Là, je touche du doigt ce qui est sans doute le plus grand mérite de Brigitte Bardot dans ce film. Exprimer l'amour en face d'un homme ou dans ses bras, c'est relativement facile pour une comédienne sensible. Mais garder le visage de la passion durant la plus grande partie d'un film, au long des scènes les plus diverses, dans la rue, dans une chambre vide, sur un lit de prison, dans une salle de tribunal, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, c'est miraculeux. A plusieurs reprises, et en particulier dans son box, aux assises, Brigitte s'est élevée au niveau d'une grande tragédienne — on l'a dit, on le dira, personnellement je n'ai jamais douté de ses possibilités — mais au-delà encore il y avait cette grâce. Cette grâce de savoir aimer.

ROGER VADIM.

MARIGNAN FRANÇAIS
OS BANDEIRANTES
de MARCEL CAMUS

« Psychose »

● ***Pas une seconde de trop.***

QUE voilà donc une horrible histoire... S'appuyant sur un cas, j'espère peu fréquent, de psychiatrie, Hitchcock nous lance dans un suspense des plus morbides, pour une fois manquant un peu de cet humour que j'aimais bien dans par exemple « La mort aux trousses ». Ici rien de semblable. Une jeune fille dérobe quarante mille dollars pour les donner à son amoureux fauché et s'arrête en route dans une étrange auberge. Elle y sera assassinée ainsi que quelques autres personnes. Je ne vous dirai pas comment, c'est formellement interdit et, de toute manière, je gage que vous le devinerez vous-même. C'est sans doute le principal défaut du film, c'est qu'il repose sur un suspense que l'on évente assez rapidement. Et Dieu sait pourtant que je manque de perspicacité dans les histoires policières.

Ne pas desserrer les doigts

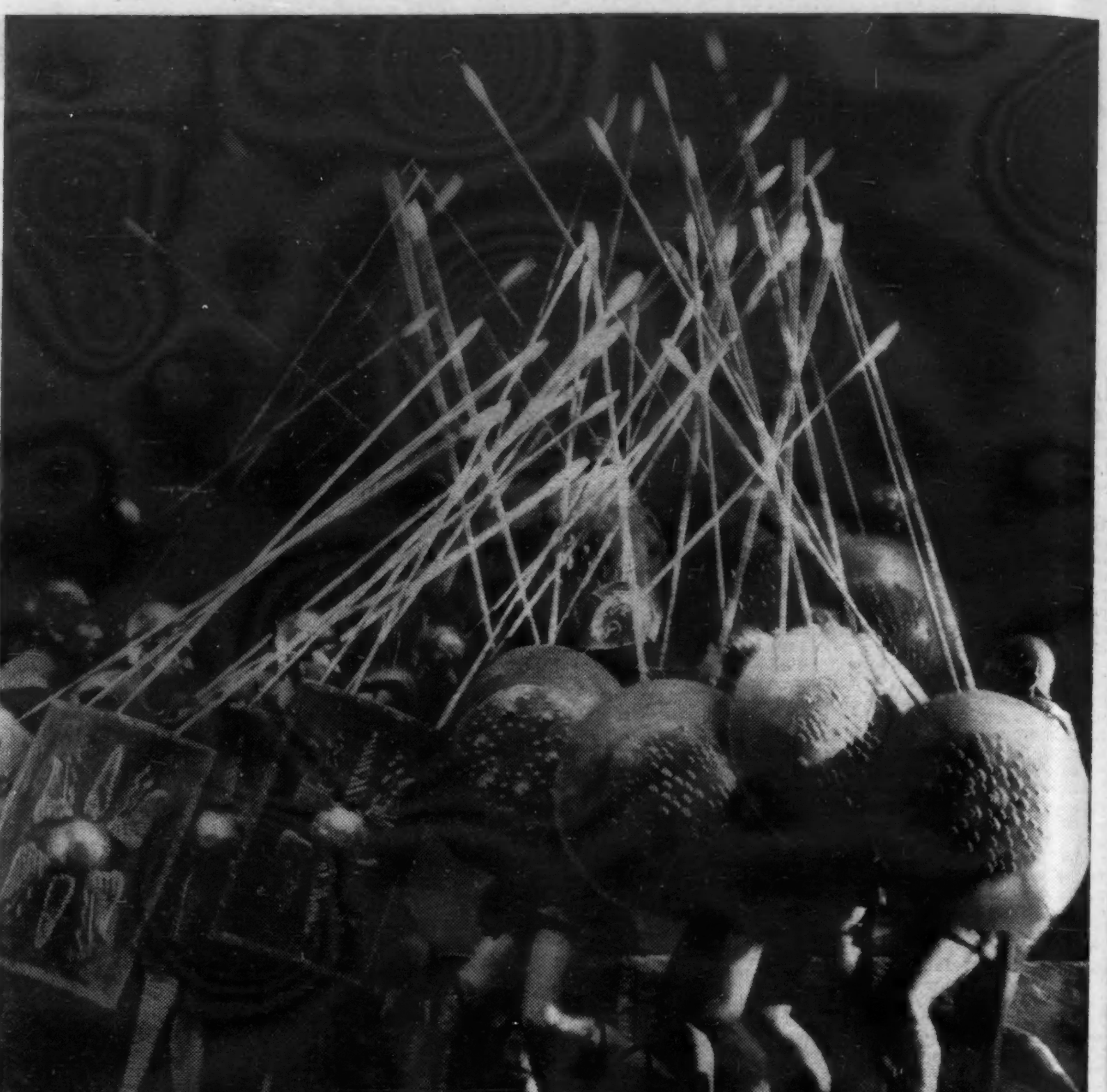
En dehors de cela et d'un début un peu longuet,. c'est un film passionnant et merveilleusement bien fait, un de ces films où, une fois l'histoire engagée, il n'y a pas une seconde de trop. C'est la force de Hitchcock à mon sens : en dehors d'une technique parfaite, il a le plus grand respect pour le temps de ses spectateurs. Il leur pose un problème, s'amuse à le dénouer avec eux, ne cherche ni à les faire philosopher, ni à les attendrir. Son but est de vous prendre à la gorge et de ne pas desserrer les doigts jusqu'au mot : Fin. Et il n'en dévie pas un instant. Il y a tout ce qu'on aime dans ce film, les clins d'œil vers la porte qui bâille, le gros plan d'un sourire qui ne devrait pas être là et qu'on a l'impression de surprendre, la lente montée dans l'escalier fatal : *« Vous aimez avoir peur, eh bien, allez-y »*, et l'on soupire d'aise en même temps que de frayeur. Plus un côté grand-guignolesque des plus réjouissants et une fin divine ou qui plutôt l'aurait été si elle avait eu lieu sur le dernier mot de Perkins (lorsqu'on lui apporte la couverture). Là, vraiment, on éclate de rire avec Hitchcock, on a envie de le remercier d'avoir si bien fait son travail, d'y avoir si peu cru, et de nous avoir si bien fait y croire.

Le héros du film est Antony Perkins qui est proprement merveilleux. Il est la gentillesse, la nervosité, l'angoisse dans la même seconde, il porte tout le poids du rôle sans en faire une seconde « de trop » et écrase tous ses partenaires, sauf le personnage de sa mère qui s'en tire aussi bien que lui. Bref, c'est un excellent film de Hitchcock, et j'imagine que les amateurs de technique y trouveront aussi bien leur bonheur que les amateurs de sensations fortes.

FRANÇOISE SAGAN.

P.S. — *En dehors de « Psychose » que le plus grand succès attend, j'ai vu en projection privée un film qu'on ne veut pas laisser voir aux Parisiens, non pas la censure pour une fois, mais les directeurs de salle. Ils ont peur que ce film ne choque ou ne déconcerte leur public, souci louable certes, mais inattendu quand on pense à la moyenne des films qui passent à Paris en ce moment. Il s'agit du « Couple », un film de Jean-Pierre Mocky, qu'ont vu et aimé Cocteau, Aragon, bien d'autres et moi-même. C'est un film émouvant et tendre sur un thème que l'on n'avait pas abordé jusqu'ici, celui de l'amour physique et de son ennemi : le temps. J'espère que les scrupules des directeurs de salle disparaîtront prochainement et que je pourrai en parler plus longuement car il en vaut vraiment la peine.*

F. S.



(Bernand.)

UNE SCÈNE DE « JULES CÉSAR ».
Le 13 Mai à Rome.

THÉATRE

« Jules César »

● ***Le vieil Odéon retrouvé.***

DANS les ruines admirables de Shakespeare, la troupe de l'Odéon a établi son campement (1). Shakespeare n'y est pour rien d'ailleurs ; ni M. Yves Bonnefoy dont la traduction m'a paru fidèle au texte et, à part quelques maniérismes, souple à la bouche du comédien ; ni M. Balthus, dont le décor évoque une Rome césaro-shakespearienne plaisante et plausible. Et M. Barrault nous dit qu'il a dépensé pour ce spectacle beaucoup de joies et de souffrances. Pourtant, la pièce ne se construit pas sous nos yeux, elle se désagrège.

La banlieue de Pékin

Pièce difficile, irrégulière. Historiquement, Jules César a été un réformateur plus qu'un tyran, à la recherche d'un « New Deal » pour adapter le système romain aux dimensions d'un vaste empire, tandis que Brutus et Cassius étaient des partisans de la Rome de papa : cette année-là, le 13 Mai tombait le jour des ides de mars. Dans la tradition littéraire de Plutarque, de Shakespeare et des modernes, ils sont devenus au contraire les défenseurs de la liberté et de la démocratie. L'équivoque persiste cependant jusque dans le texte, en particulier dans le caractère de Cassius, qui n'est pas homogène du 1er au 5e acte. M. Barrault semble avoir craint les applications contemporaines possibles de cette pièce, et il a eu raison puisque cela aboutirait à fausser « Jules César » comme en 1934 on faussait « Coriolan ». Mais cela le conduit à gommer par le jeu et la mise en scène tout le sens politique au profit d'une conception plus profonde où les divisions de la cité sont l'image du déchirement de la conscience à une époque tournante — celle de César et celle de Shakespeare.

Mais cette conception, hélas ! il n'arrive pas à la dégager, si bien qu'aux meilleurs moments on a l'impression que les comédiens jouent des scènes sans trop savoir dans quelle pièce. MM. Pierre Vaneck (Marc-Antoine) et Sabatier (Brutus) s'en tirent parfois, mais M. Pierre Blanchar en César confond la soumission au destin avec une sorte de résignation un peu gâteuse ; M. Parédès fait quelque chose du petit rôle de Casca, mais Mmes Nathalie Nerval et Simone Valère jouent comme si elles n'étaient pas là. Et puis il y a le style, chez les comédiens et chez les figurants, qui porte la marque non du génie du directeur, mais du génie du lieu : c'est le vieil Odéon avec ses mimiques outrées et son réalisme de pacotille, sauf dans les combats de la deuxième partie qui tout d'un coup sont traités à la manière d'un opéra de la banlieue de Pékin...

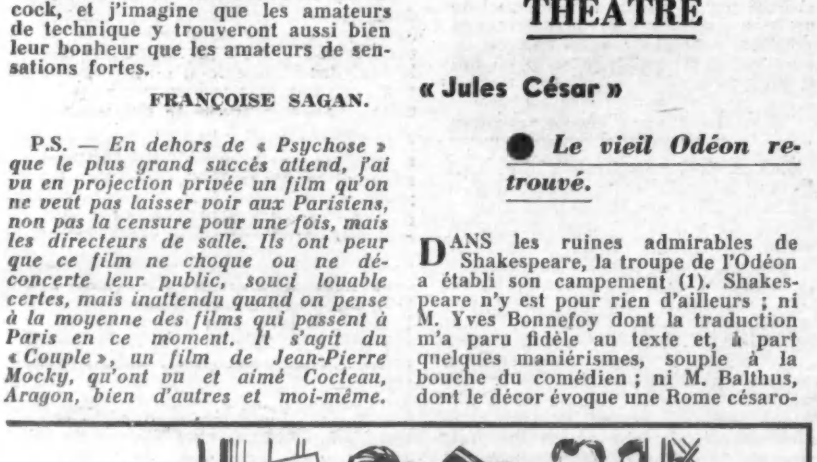
« Biedermann et les incendiaires »

● ***Une marche funèbre burlesque pour le suicide de la bourgeoisie.***

MM. ROGER BLIN ET JEAN-MARIE SERREAU présentent un spectacle d'une saveur âcre, insolite, mais d'une grande saveur (2). « Biedermann et les incendiaires » est une longue pièce en un acte de M. Max Frisch, qui est avec Durrenmatt l'écrivain suisse allemand le plus connu aujourd'hui et dont on a déjà pu lire en français un roman, « Je ne suis pas Stiller ». C'est, dit l'auteur, une *« pièce didactique sans doctrine »*. Dans une ville hantée par les incendiaires, M. Biedermann, bourgeois moyen, s'aveugle le plus longtemps possible sur les activités des étranges personnages qu'il a laissés s'installer chez lui par peur et par faiblesse. Le comique très fort, très noir vient de la juxtaposition dans la vie quotidienne du cynisme des incendiaires et de la bonne volonté désespérée de Biedermann pour se cramponner à ses illusions et, comme dit le texte, à cette « connerie humaine, trop humaine, qui massacre l'espèce bourgeoise ». C'est un peu le thème du « Rhinocéros » d'Ionesco traité avec un autre symbole et poussé plus loin dans un style brechtien jusqu'à devenir une

(1) Théâtre de France. « Jules César » de Shakespeare, traduction d'Yves Bonnefoy (prix de « L'Express » 1959), publiée au Mercure de France.

(2) Théâtre de Lutèce. « Biedermann et les incendiaires » de Max Frisch, traduction Philippe Pilliod. « Le Lion » d'Amos Kenan, traduction Christiane Rochefort (prix de « L'Express » 1958).



marche funèbre burlesque pour le suicide de la bourgeoisie. Pour donner le ton, disons qu'on projette deux bandes dessinées de Siné qui est à l'aise dans cette histoire comme une salamandre dans les flammes.

M. Jean-Marie Serreau joue lui-même le rôle de Biedermann avec une admirable économie de moyens, mais la scène m'a paru encombrée par des praticables qui ne sont pas pratiques, des appareils de projection et d'autres grands jouets, et le mouvement plus lent, plus appuyé, plus didactique que celui des comédiens suisses qui avaient présenté cette pièce il y a quelques années au Théâtre des Nations risque de faire faire long feu à certaines scènes.

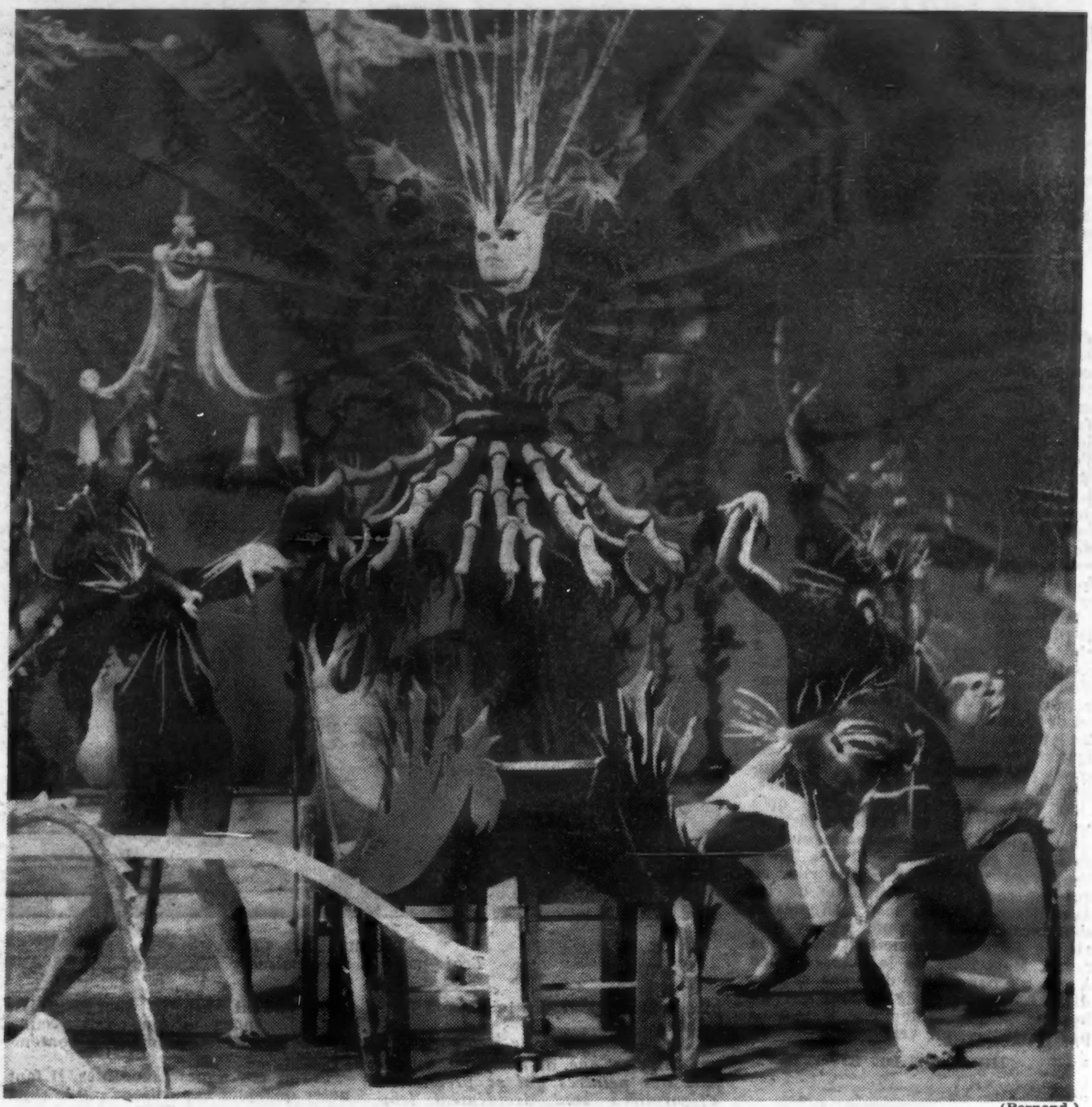
La soirée commence par « Le Lion » de M. Amos Kenan, suite de quelques scènes où permutent trois personnages, une femme, mère ou maîtresse, un jeune homme et un homme qui est aussi un bébé monstrueux et rageur. Images grinçantes qui peuvent vouloir illustrer l'infantilisme démesuré de toute conduite humaine, dans la guerre comme dans l'amour, et qui sont des estampes érotiques pour un « Balcon » à la Jean Genet : le client qui veut être traité comme un bébé, le fétichiste de la chaussure, le voleur-voyeur qui dépouille la femme pour pimenter le strip-tease, etc. Ce n'est pas beau à voir, mais cela ne manque pas d'intérêt.

ROBERT KANTERS.

DANSE

« La Belle au bois dormant »

● ***Décors somptueux, mise en scène féerique. Pour son dernier ballet, le marquis de Cuevas a mis tous les atouts dans son jeu. Et la danse ?***



OLGA ADABACHE DANS « LA BELLE AU BOIS DORMANT ». (Bernand.)
Treize ans de liaison.

UNE féerie en quatre actes... Cent millions de francs de costumes... Un mécène luttant avec la mort et frétant un avion pour venir assister au spectacle pour lequel il avait vendu ses plus beaux chandeliers, son hôtel particulier, ses lustres, ses chinoiseries... Il y avait dans cette « Belle au bois dormant » ressuscitée aux Champs-Elysées de quoi toucher, au-delà du bataillon de balletomanes, ceux qui boivent goulûment au romanesque exacerbé de notre époque, aux contes de fées à épisodes que leur fournissent artistes et princesses, et le bon marquis de Cuevas, avec son épouse née Strong-Rockefeller (petite-fille du fondateur de la dynastie), ses pékinois noirs, son courage et sa gentillesse tempêtueuse, faisait une rentrée magistrale dans l'actualité à côté de Farah Diba maman, de Fabiola heureuse et de Margaret Jones visitant les pouponnières de Londres...

Une légende de plus, quelle aubaine, quelle mine ! Qui pourra ignorer demain que la villa du marquis s'appelle « Les Délices » ? Qui pourra, sans honte, confesser que le fameux hôtel vendu au profit de son ballet appartint un jour à Mazarin ? Qui pourra, surtout, ne pas se passionner pour cette longue liaison avec Terpsichore commencée presque comme une blague, comme une bonne œuvre ? En effet, c'est afin de distraire les enfants de ses amis français exilés à New York que Georges de Cuevas fonda une petite école de danse. Son succès fit de cette école une troupe qui débarqua en 1947 à l'Alhambra et qui va nous dire adieu bientôt. Car « La Belle au bois dormant », féerie-ballet, est l'ultime entreprise du marquis de Cuevas.

Féerie ? certes. Impossible de le nier. Une féerie a pris place aux Champs-Elysées. La « Belle » 1960 est d'un faste exceptionnel. Tous les décorateurs du monde envieront le neveu du marquis, Raimundo de Larrain. Pareille bride sur le cou... M. de Larrain ne s'est rien refusé, il s'est cru partout à la fois, à Versailles, au temps des grands ballets de Cour, au service de Diaghilev, dans les arcanes d'un surréalisme prolongé. Il a fait surgir des colonnades-hippocampes, des phénix en flammes, des hippogriffes, des chimères. Il a entraîné ses fées dans des sous-bois véritablement sous-marins. Il a conduit des chasseurs à travers des landes d'Apocalypse où suintent des stalactites. Ses forêts sont des labyrinthes, ses cavaliers, des sauvages croulant sous les plumes, ses chasseurs d'autres sauvages, ses princes, des super-sauvages. La Fée Carabosse est corsetée de griffes géantes, son char est traîné par des rats façon Bosch, elle agite de bruyantes ailes de chauve-souris. Enfin, Aurore, la Belle, porte des traînes dignes des « Folies-Bergère », immenses, arachnéennes, et ses noces ont droit à la plus belle pluie de pétales de roses que j'aie jamais vue. Oui, pour la folie, le baroque, la féerie, c'est réussi, il y a de quoi rêver, même si l'on n'est pas tellement amoureux de ce style, même si le surréalisme vous paraît dépassé, éventé.

Où est le chorégraphe ?

Et la danse ? Parce qu'après tout c'est un ballet « La Belle au bois dormant », un ballet dont toutes les mélodies nous sont familières, qui fut écrit par Tchaïkovsky, réglé par Marius Petipa, créé au théâtre Marie de Saint-Pétersbourg en 1890, remonté par Diaghilev à Londres en 1921. Un ballet qui fait partie du répertoire du Saddler's Wells depuis 1946. On pouvait donc se féliciter que le marquis de Cuevas s'attaquât à une tâche ardue mais possible puisque les Russes naguère et les Anglais aujourd'hui l'avaient menée à bien. A mon avis, il y avait le choix entre deux solutions. La première, celle de la reconstitution de la pièce de musée : Petipa traqué jusque dans ses plus infimes détails, dans ses dessins les plus précis. Ou bien, sur le thème et la musique que nous connaissons par cœur, une entreprise plus audacieuse, dans le sang de la danse un afflux nouveau. On pouvait demander à Balanchine, par exemple, de recréer une « Belle » comme il a recréé pour son New-York City Ballet « Casse-Noisettes » et « Le Lac des cygnes ». La féerie eût été plus abstraite sans doute, le décor y eût perdu en flamboiements, les costumes eussent compté moins de somptueuse extravagance, mais la danse, soumise à l'épure de cet admirable musicien des gestes, y eût gagné.

Le marquis de Cuevas n'a pas voulu s'enchaîner scrupuleusement à Petipa. Il n'a pas songé à convoquer Balanchine. Le chorégraphe, bref, n'a pas été son principal souci. Il n'y en a pas d'affiché au programme. On parle seulement du metteur en scène, Robert Helpmann. Qui est celui-ci ? Une ancienne étoile — de caractère — du Saddler's Wells. Il est l'auteur, si je ne me trompe, d'un ballet expressionniste intitulé « Miracle in the Corbals ». Il interprète de temps en temps « La Fée Carabosse ». Il fut le partenaire de Moira Shearer dans le film de danse « Les Chaussons rouges ». C'est tout. Ce n'est pas suffisant. Si M. de Cuevas voulait un Anglais pour remonter « La Belle au bois dormant » — et c'était une bonne idée, car le spectacle des Saddler's Wells est parfait — il fallait faire appel à Frederic Ashton, responsable devant Londres et chorégraphe de talent.

Débordé sans doute par la tâche qu'on lui imposait, M. Helpmann a resserré dans sa mise en scène une chorégraphie ni faite ni à faire, bâtarde, désordonnée. Les morceaux de bravoure n'y sont même pas fidèlement retracés. Je pense au Pas d'Action de la Princesse Aurore au premier acte, je pense à la variation escamotée du prince et de ses sœurs à la fin du troisième, je pense surtout à « L'Oiseau Bleu », pas-de-deux ultra classique, qui peut être si brillant et qui est ici d'une tristesse affligeante.

Le doigt sur la plaie

Restent les interprètes. On sait que ce sont les enfants chéris du marquis, et qu'il a pour ses étoiles autant de générosité que d'aveuglement. Rosella Hightower est une superbe danseuse, le meilleur Cygne Noir qui soit. Sa bravoure est célèbre. Ses équilibres défient les lois de la pesanteur. Elle tourne avec frénésie. Ce ne sont pas là les qualités requises pour une princesse Aurore. Qui a vu Margot Fonteyn dans ce rôle, qui a compris que ce personnage réclamait plus de majesté que de virtuosité, plus de suavité, de poésie, de moelleux que de fulgurance, ceux qui aiment les bras de la Belle plutôt que ses jambes et qui n'oublieront jamais l'interprétation de la première ballerine d'Angleterre dans « L'Adage à la Rose », conviendront sans mauvaise foi que Rosella avec son trop grand sourire, son vi-

→

Cabarets Dancings
Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
SOHO 4, rue Arsène-Houssaye (Etoile) PARIS-8e BAL. 56-66
Restaurants
MOULOUDJI
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
JACQUES BREL
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIIIe siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
Dîners - SOUPERS AUX CHANDELLES
22, RUE JACOB - DANton 36-26

sage bizarre, sa musculature impressionnante n'est pas la Belle dont on doit rêver.

Cette chorégraphie indigente, cette erreur de distribution sont des symboles, le doigt sur la plaie qu'ont entretenue pendant treize ans les ballets Cuevas. A l'heure des bilans, même si l'on est désolé, consterné de voir quarante-cinq danseurs mis en chômage, il faut malgré tout reconnaître les faits.

Des aficionados

Qu'a été, pendant ces treize ans, cette troupe du marquis de Cuevas ? Que nous a-t-elle offert ? Des danseurs, oui, et de grande classe, de Rosella Hightower à Nina Vyroubova, en passant par Eglevsky, Marjorie Tallchief, Vladimir Skouratof, Serge Golovine, Georges Skibine. Des chefs-d'œuvre ? Non, jamais. Des ballets insolites comme le « Sebastian » de Menotti, des ballets chatoyants comme « Piège de Lumière » de Philippe Hériat, du folklore stylisé comme « Le Prisonnier du Caucase », des morceaux de bravoure surtout car le marquis en raffole. Pour lui, la danse c'est le danseur, même s'il n'est pas dans son rôle, ce n'est pas l'artiste, c'est le saut, la pirouette, le manège mirobolant. Ce n'est pas l'âme dans la danse. Il a contribué à façonner un public d'aficionados comme celui que l'on rencontre dans les plazas de Bayonne ou de Dax. Des gens qui veulent qu'on les épate, non pas qu'on les touche. Applaudis en pleine performance, grisés par le climat de fièvre créé autour de leurs jetés-battus, les artistes, chez Cuevas, n'ont plus pensé qu'à ces jetés-battus. La danse, grâce à eux, a glissé sur la pente du cirque. Ils auront vécu aimés, protégés, loués. Ils auront vécu dans la sécurité, ce qui est rare à notre époque où les danseurs sont des oiseaux affamés et abandonnés, obligés pour gagner leur vie de faire du music-hall ou de la revue. Mais l'Art de la Danse, grâce à eux, n'a pas avancé d'un pas, si j'ose dire. Le marquis de Cuevas est un homme admirable de cœur. Mais n'est pas Diaghilev qui veut.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

EXPOSITIONS

De Dechanet à Lesieur

● ***Dans les galeries parisiennes, cette semaine, un lauréat inattendu, un vagabond sensible et un disciple de Bonnard.***

Au cours de l'attribution, la semaine dernière, du prix Manguin, un écrivain d'art connu pour ses opinions antiabstraites votait cependant le plus souvent pour des toiles non figuratives.

— *Ce n'est pas que j'aime ça*, expliquait-il, *c'est que, de nos jours, la plupart des peintres qui se prétendent « figuratifs » sont décidément trop mauvais.*

Finalement, l'accord se fit — presque unanime — sur le nom de Henri Dechanet (1) dont dix membres du jury sur onze ignoraient l'existence une heure auparavant. Mais sa toile tranchait sur le lot des quelque cent cinquante autres. Ni « abstraite » ni « figurative », c'était l'œuvre d'un homme bien décidé à profiter des expériences de son temps et à rejeter leurs contradictions apparentes pour vivre sa propre aventure. Une telle audace surprend, il faut le dire, par sa rareté.

Le couronnement de Dechanet est un des nombreux signes qui permettent d'espérer, en ce début de saison, la décomposition prochaine des « systèmes », tant abstraits que figuratifs, auxquels nous devons l'harassante monotonie de la production contemporaine.

Parmi ces signes favorables, il faut noter quelques expositions où le sujet est mis ou remis à l'honneur sans que la valeur plastique des tableaux en soit diminuée, bien au contraire : Calmettes qui retrouve le sens de la présence humaine après de longs et fructueux vagabondages à travers un décorativisme sensible (2) ; Matton, qui montre, à trente ans, l'ensemble de son œuvre (3) et dont « la main », presque aussi prestigieuse que celle de Derain (4), pourrait bien l'amener à devenir un très grand peintre s'il parvient à dramatiser de l'intérieur son dialogue avec la matière ; Lesieur enfin (5).

(P. Golendorf.)

LESIEUR.
Trois patrons imaginaires.

On attendait avec une certaine inquiétude l'exposition de ce dernier. Il est en effet considéré, depuis quelques années, comme le meilleur des jeunes qui continuent la grande tradition de Bonnard, de Matisse ou de Pougny. Mais il approche de la quarantaine, l'âge auquel se noue généralement le destin d'un peintre. Sa sûreté de main, son sens inné des rapports justes pouvaient aussi bien l'entraîner vers une certaine facilité que l'obliger à poursuivre plus avant cette recherche anxieuse de l'équilibre qui le caractérise. Et puis il était revenu, l'an dernier, tout ébloui des paysages mexicains, des grandes routes de l'Inde et des rivages asiatiques, après un voyage de sept mois autour du monde.

« Trouver ça »

Les tentations de l'exotisme aidant, on pouvait craindre le pire. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans son exposition actuelle, c'est que les toiles, toutes inspirées par des souvenirs exotiques notés et développés en d'innombrables croquis, ne cèdent en aucune façon aux tentations de l'anecdote ou de l'étrangeté.

Ce peintre qui a passé huit jours aux Beaux-Arts et quinze dans l'atelier d'André Lhote, a une sérieuse habitude de la solitude. Sans demander l'aide de personne, il s'est familiarisé avec la sensibilité de Bonnard, avec le sens de la composition de Matisse et le goût de la simplification qu'avait Nicolas de Staël. Tant et si bien que, sous l'évocation de ces trois « patrons imaginaires » plus quelques autres, il est devenu Lesieur, un des seuls peintres encore capables de faire tenir, par exemple, cinq ou six rouges différents dans un paysage qui en soit un, sans cesser d'être un tableau, c'est-à-dire un objet avec lequel on peut entretenir des rapports naturels mais intelligents.

« *Je ne sais vraiment par quoi je pourrais commencer, cela me paraît horriblement difficile* », dit-il quand on lui demande s'il a été tenté par l'abstraction systématique. Puis, de cette voix qu'ont certains timides dont il est, une voix un peu hésitante et qui vous « lâche », quelquefois, les confidences essentielles à toute vitesse : « *Pour le moment, je vois une grande toile, en hauteur, blanche et rouge. Je crois que j'arriverai à trouver ça.* »

« Ça », il l'a trouvé cent fois dans son voyage autour du monde. Il n'était pas si sûr de ne pas s'évader, de ne pas se fuir lui-même. Mais c'était à la recherche de lui-même qu'il partait et c'est lui-même, ses bleus et ses blancs et ses jaunes et ses rouges, qu'il a retrouvé, en mieux, en plus riche, en plus équilibré, à Caracas comme à Tokyo, à San Francisco comme à Hong-Kong, à Paris comme à Jaipur.

L'homme n'est jamais seul au monde tant qu'il retrouve « ailleurs » les couleurs et les formes qui vivent en lui. C'est pourquoi il lui arrive de peindre. Dans le meilleur des cas, c'est pourquoi Bonnard, par exemple, est un peintre. Lesieur aussi.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) La sélection du prix Manguin est actuellement exposée à la Galerie de Paris, 14, place François-Ier.

(2) Galerie de Poche, 11, rue Bernard-Palissy.

(3) Cercle Volney, 3, rue Volney.

(4) Voir au Pont des Arts, 6, rue Bonaparte, l'excellente exposition justement qualifiée par J.-P. Crespelle de « digest » de l'œuvre de Derain.

(5) Coard, 36, avenue Matignon.

VILLAND et GALANIS
LAPICQUE
PEINTURES RECENTES
127, boulevard Haussmann

GALERIE ARIEL - 1, av. de Messine (8e)
GOUACHES et PASTELS de
HARTUNG - POLIAKOFF - BITRAN
GILLET - MARYAN - MIHAILOVITCH
Du 4 novembre au 28 inclus

Gal. Furstenberg
4, rue Furstenberg
LEMPRIÈRE
Du 4 au 19 novembre

Galerie de l'Université (A.G.)
32, rue de l'Université
ALTMANN
Du 4 au 23 novembre

GALERIE SAINT-PLACIDE
VIGROUX
41, rue Saint-Placide - 5-18 nov.

Galerie PIERRE HAUTOT
Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
LITHOGRAPHIES ORIGINALES - ENCADREMENTS
CATALOGUE SUR DEMANDE
Cadeaux de fin d'année et cadeaux d'entreprise
7, r. du Bac
LIT. 26-41

tapis d'art contemporain
du 27 octobre au 12 novembre 1960
maurice andré
lucien coutaud
jean lurçat
mathieu matégot
jean picart le doux
mario prassinos
marc saint saens
robert wogenscky
GALERIE PAUL AMBROISE
6, rue Royale, Paris - Opé. 86-42

SYNTHESE
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
JEAN
LOMBARD
Du 25 octobre au 24 novembre

ALBERT LOEB GALLERY
LANSKOY
Peintures récentes
12 EAST 57 STREET • NEW YORK

EXPOSITION
CALMETTES
3 novembre - 24 novembre
Galerie de Poche
Pocket Gallery
11, rue Bernard-Palissy
PARIS
VALLEY HOUSE - DALLAS TEXAS

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

IMPORTANTE
AGENCE DE PUBLICITE
recherche

CHEF DE PUBLICITE
CONFIRME 30-40 ANS

Solide culture indispensable, ayant habitude des contacts à échelon Direction et sens des responsabilités, travailleur et méthodique.
CAPABLE DE PRENDRE EN CHARGE BUDGETS IMPORTANTS
Situation et rémunération en fonction des résultats
DISCRETION ASSUREE

Adresser lettre manuscrite de candidature, C. V. et photo à AJAX PUBLICITE (no 189-PB), 15, rue Taitbout, Paris (9e), qui transmettra

Recherche DEUX DAMES 25-35 ans
COLLABORATRICE DIRECTION
Secrétariat exigé. Situation premier ordre. Se présenter 14 à 17 h. MASSONI, 21, r. Lesueur (16e)

UNE AGENCE DE PUBLICITE INTERNATIONALE

voudrait rencontrer

LE MEILLEUR TYPOGRAPHE DE PARIS

Celui-ci est invité à dire pourquoi c'est lui (ou pourquoi ce sera bientôt lui) dans la lettre qu'il écrira à BOULANGER (service B), B.P. 310-08 Paris, afin qu'une entrevue puisse être arrangée.

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 11 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

Artisans Peintres, Décorateur
Travail rapide, bien fini
GERARD Fr. ODE. 46-26
3, rue des Grands-Augustins
PARIS (6e)

AUTOS (Vente)

PARTICULIER VENDRAIT **4 CV 1955**
à particulier. Téléphoner matin :
ODEon 46-01

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES, 98, boulevard de Courcelles WAG 04-89

BONNES ADRESSES

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
La plus importante organisation française pour la fabrication et la pose des moquettes clouées, tapis d'escaliers et carpettes de laine est toujours à votre disposition, samedis et lundis compris. Echantillons et devis gratuits. Prix de gros moins remise de 5 % lecteurs Express. Paiement très échelonné, 18 mois ! Par les M.C.F. la moquette devient une heureuse et réalisable nécessité. Votre visite s'avérera utile. M.C.F. (Dermagne S.A.), 16, rue Logelbach (17e). WAG. 77-80.

SPORTS D'HIVER

MEGEVE
GEORGES BOISSON
est heureux de vous annoncer la naissance pour cet hiver
A L'HOTEL MONT-BLANC
de ses 5 nouveaux appartements de grand luxe. Décoration de style, salons et sanitaires ultra-modernes. Renseignements en novembre à :
PARIS CARnot 74-20 MEGEVE 0.02 - 0.03 - 0.04

APPARTEMENTS (Vente)

QUARTIER EUROPE
Dans immeuble très bon standing, confortable 7 p. princ., 2 s. de bains, tr. jolie récept. Conv. parf. à prof. libér. PRIX INTERESS. - ELY. 83-04

CHAMBRES (Demandes)

CHERCHE A ACHETER **UNE CHAMBRE**
maximum 5.000 NF. PARIS ou proche banlieue.
Tél. BAL. 19-68 poste 82 – Mlle POUCHELON

IMMOBILIER

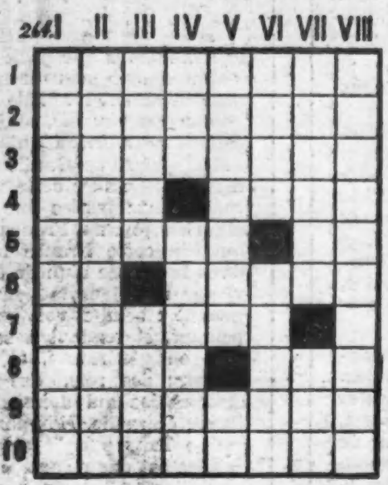
P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél 950-21-47

Mots croisés n° 264

Horizontalement : 1. La chute des feuilles peut être, pour lui, un signe d'inquiétude. — 2. Qualifie entre autres, la langue de Chou En-laï. — 3. Mieux vues par le mineur que par le patron. — 4. Gibier de maint baron. Comme. — 5. Montagne suisse en graphie française. Etait foulé aux pieds par des tireurs. — 6. L'inverse du précédent ou sa traduction, avec un autre sens. N'était pas d'accord avec Rome sur les trois personnes. — 7. N'ont pas de grands débouchés dans le Tanezrouf. — 8. Devise qu'il ne suffit pas de prononcer. Homme essentiel. — 9. A récemment acquis son indépendance. — 10. Ne vont pas jusqu'à noircir.



Verticalement : I. Affaiblit un colonel. — II. Utilise une douzaine de signes. — III. A pris ce nom quand Rome a remplacé Sparte. Gravi par un Provençal suréquipé. — IV. Suivant son milieu, sa surface reste constante ou varie périodiquement. Mao Tsé-toung n'a plus à le réclamer à Krouchtchev. — V. Donnera des gages. Encadrent une onduleuse. — VI. Désinence féminine de noms d'habitant. Phophète scié entre deux planches. — VII. Est nettement plus haut que Villefranche et plus bas que Saint-Martin. Ce mot permet à des Britanniques d'évoquer Vespasien. — VIII. Eprouvent les conséquences.

263	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	R	A	T	I	N	E
2	O	R	I	G	I	N	A	L
3	M	I	N	E	R		N	A
4	B	A	C		A	M	I	S
5	A	N	E	M	I	E	N	T
6	R	E	N	I		D	E	I
7	D		T	R	O	U		C
8	I	A		E	S	S	A	I
9	E	X	C	U	S	E	N	T
10	R	E	B	R	A	S	E	E

Solution du n° 263

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE—

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

ramonez vous-même en 5 minutes sans peine, sans salir votre maison. Il vous suffit de poser sur le charbon rouge un paquet de **DIABLOTIN.**
C'est un produit **ROLLET**, quincailliers, droguistes.

Incident dans un hôtel

En circulant dans les couloirs d'un hôtel des environs de Marseille, la femme du roi des agrumes, Mme Lucie Tronc, a fait une chute dans un escalier qu'elle n'avait pas distingué à cause de l'obscurité. Sa femme de chambre alertée par le bruit, se précipita aussitôt pour relever sa maîtresse et lui apporter le secours de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Les jeunes de la L.I.C.A. (Ligue Internationale contre le racisme et l'antisémitisme) vous prient de venir nombreux à leur grand bal annuel qui aura lieu le samedi 5 novembre, de 22 heures à l'aube, dans les salons de l'Hôtel George-V, avenue George-V, Paris, métro George-V. Vous danserez avec les orchestres RICO'S Créole-Band et Richard BENNET et ses Dixie-Cats.

Communiqué.

HALTE A LA CALVITIE !

DEPUIS quelques mois, les conférences « au sommet » et les « tables rondes internationales » font apparaître à la « une » des journaux une série de crânes généralement célèbres et... dénudés. Nos contemporains ne devraient donc plus avoir de complexes lorsque leur chevelure commence à s'éclaircir. Mais le style Yul Bryner n'a pas pris et tous les hommes jettent des regards anxieux vers leur miroir dès que se manifestent les premiers symptômes de la calvitie.

Mystérieux phénomènes

Les cheveux comme les ongles sont des phanères. Leur vitalité ou leur dégénérescence dépend de mystérieux phénomènes biochimiques qui président aux manifestations vitales et qui en réglementent le cours.

Si l'on veut agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut remonter à la source, c'est-à-dire intervenir à la base, au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent.

Quand l'alerte est sérieuse

Les « désordres » capillaires les plus graves sont annoncés par d'abondantes pellicules, par des irritations du cuir chevelu et des démangeaisons. Le cheveu atteint une sécheresse excessive, prend un aspect terne, sa texture devient cassante et son toucher gras. L'alerte est sérieuse ! Déjà, vous êtes prêt à suivre les conseils les plus divers. Par peur de la calvitie, vous êtes résolu à essayer des remèdes plus ou moins judicieux, sans qu'un examen préalable ait permis de définir un traitement scientifique éliminant tous risques d'inefficacité voire de contre-indications.

On a très longtemps soigné la calvitie d'une façon empirique. Mais aujourd'hui, LABO-CAPIL, seul Institut français de régénération capillaire, applique les méthodes scientifiques de Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de la ville universitaire de Göttingen. Ce célèbre praticien a consacré en effet ses travaux à la recherche et à l'analyse des causes de l'alopécie. Ils furent d'ailleurs récompensés par le Prix 1959 C.I.D.E.S.C.O. (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie) au Congrès de Lucerne.

Dans les salons laboratoires de LABO-CAPIL, 25, place Vendôme à Paris (1er) (OPE. 85-87) et 40, rue d'Isly à Alger (tél. 63-90-17), des spécialistes capillaires procèdent d'une manière qui a fait maintenant ses preuves.

L'examen

Tous les éléments susceptibles de fixer les causes apparentes de l'affection sont notés sur une fiche, puis un examen, véritable analyse du cuir chevelu, permet d'en déterminer les raisons réelles. Le trichologue (spécialiste capillaire) explique alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. Il arrive qu'il soit trop tard et que l'évolution soit irréversible. LABO-CAPIL, dans ce cas, se fait un devoir d'en avertir le client. Mais, bien souvent, il y a « quelque chose à faire », le trichologue expose au client les conclusions de son examen : nature du traitement, nombre de séances, prix total.

Le traitement

Les soins sont donnés par des esthéticiennes diplômées. Chaque séance dure environ 25 minutes.

Elle comporte :

une mise en condition du cheveu des massages manuels ou infrasonores

TRAITEMENT BIOCHIMIQUE.
Mieux « nourrir » le cheveu.

des applications de formules biochimiques extrêmement actives qui pénètrent le cuir chevelu grâce à l'action de la chaleur et du vapozone (ozone en dissolution dans la vapeur d'eau). L'oxygène peut ainsi agir directement sur les tissus, permettre une véritable revitalisation au niveau cellulaire et faciliter, d'autre part, une irrigation sanguine normale. La chevelure est alors en mesure de « renaître ».

LABO-CAPIL ne prétend pas « faire repousser les cheveux coûte que coûte » mais estime qu'une calvitie traitée à temps peut être facilement enrayée.

LABO-CAPIL est ouvert toute l'année, de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi, et le samedi, de 10 h. 30 à 17 heures.

Dans certains cas, à l'usage des personnes éloignées de la ville, LABO-CAPIL met au point un traitement pour applications et soins à domicile.

(COMMUNIQUE.)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

PARIS, 30 OCTOBRE.

AVANT que nous l'ayons quittée, la maison était déjà morte. La dernière tempête avait tout arraché d'un seul coup et consommé le dépouillement : cette année, la nature aura été nue longtemps avant l'heure. Aujourd'hui, c'est de nouveau Paris et ses banlieues : cinq ou six millions d'âmes, eût-on dit autrefois. Il faut dire aujourd'hui : des millions de moteurs. Au-dessus du plus grand garage de l'Europe, le mazout entretient jour et nuit sa calotte de poisons.

Dernier dimanche d'octobre, fête du Christ-Roi. « Mon royaume n'est pas de ce monde... mon royaume n'est pas d'ici. » Ces paroles du Christ à Pilate lues ce matin à la messe, nous les comprenons mieux au déclin de notre vie. A quoi bon se scandaliser de ce qui se passe ? Ce qui demeure, nous le tenons au-dedans de nous. Nous le possédons à jamais. Non que nous nous détournions du monde : nous lui appartenons, à ce monde militant et souffrant ; nous lui appartiendrons jusqu'à la fin ; il ne dépend pas de nous d'en sortir avant l'heure. L'engagement n'est pas un acte délibéré : nous sommes engagés, que nous le voulions ou non.

Je ne me suis jamais senti libre de parler ou de me taire. Georges Suffert, qui ne veut pas désespérer de moi, me rapporte ce propos d'Emmanuel Mounier : « Mauriac se trompe souvent parce qu'il a trop d'amitié pour certains hommes, mais lorsque viennent les moments décisifs, il est toujours dans le camp de la vérité et de la justice. »

Je ne suis pas sûr de mériter ce jugement. Ce n'est pas qu'il me paraisse trop sévère ou trop indulgent. Mais dans tous les camps la vérité et la justice éclatent moins à mon regard que l'erreur et que l'injustice : il est injuste d'excuser chez les uns les crimes que vous condamnez chez les autres. Si le fanatisme nationaliste est une erreur ici, il l'est chez l'adversaire, à un moindre degré, certes, puisqu'il n'a pas encore conquis sa liberté. Mais enfin une tache de sang innocent en vaut une autre. Abel est partout Abel et Caïn, partout Caïn. Je crois pourtant que les attentats contre la personne humaine perpétrés au nom de la France l'emportent sur les assassinats commis par les partisans d'une armée rebelle : c'est d'un autre ordre et pèse infiniment plus lourd.

TEL est ce nœud de contradictions que je ne démêle ni ne romps. « Mon amitié pour certains hommes » dont parlait Mounier ? Elle tient à ceci qu'un homme au pouvoir, si je l'estime, l'incarne, cette contradiction qui est en moi. Mendès France hier, de Gaulle aujourd'hui, s'efforcent de rejoindre cette vérité qui n'a pas de camp, cette justice due à la fois au peuple algérien et aux Français d'Algérie — due aussi à cette France historique qui existe dans la pensée d'un de Gaulle avec un autre visage que dans la pensée d'un militant de gauche : celui-ci voit un peuple souffrant et peinant, et tendant à se libérer, de génération en génération, et de Gaulle voit des soldats, des rois, des ambassadeurs, des Assemblées qui donnent à notre destin sa figure éternelle. N'importe : c'est bien de la même France qu'il s'agit et à laquelle la justice est due comme à tout autre peuple.

POUR en revenir au propos de Mounier qui me concerne, le débat n'aura pas été pour moi entre la droite et la gauche, car si mes amitiés politiques ont presque toujours été à gauche, je n'ai jamais été d'accord sur tous les points avec mes amis, et même lorsque je paraissais l'être, mes raisons n'étaient pas leurs raisons. Le débat aura en fait été entre moi-même et moi-même, entre l'écrivain bourgeois occupé à son œuvre et à sa carrière, et le chrétien réduit au silence et attaché au char du romancier décrocheur de timbales. Et il est vrai que dans les périodes où j'étais à mon affaire comme on dit, j'ai paru incliner à droite, parce que je m'en rapportais à mon journal habituel pour me fournir d'excuses, pour me résigner à l'injustice établie et à la guerre coloniale en cours (le propos de Mounier doit dater de la guerre d'Indochine).

A l'approche du soir, à l'approche du « grand âge », comme dit Saint-John Perse en son dernier poème, le débat change encore d'aspect. Ce n'est plus le romancier qui détourne le chrétien d'entrer dans le combat pour la justice, mais le vieux chrétien lui-même qui écoute au-dedans de lui la parole de ce dernier dimanche d'octobre : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu... » Le vieux chrétien songe qu'il aurait le droit de ne plus combattre, de fermer les yeux, de croiser les mains sur sa poitrine et d'attendre son heure. Mais je le redis : l'engagement n'est pas un acte délibéré. Nous ne répondons que parce que nous sommes interrogés. Quand nous devrons nous taire, il ne manquera pas de gens pour nous l'apprendre et pour nous fermer la bouche.

« LE camp de la justice » ? : je ne crois pas qu'aujourd'hui l'opposition à de Gaulle soit un combat pour la justice. Elle sert au contraire tout ce qui est chez nous voué à la haine. Elle fait le jeu de « l'énorme Bêtise », de la Bêtise au front de taureau.

Suis-je si aveugle que de ne pas sentir ce qui, pour nos démocrates, est dur à avaler et plus encore à digérer dans les paroles et dans le comportement de cet homme singulier ? Non, bien sûr. Et je ne m'aveugle pas sur le goût des personnages qu'a un vieux romancier de mon espèce, de sorte qu'il est séduit par une singularité qui choque d'autres citoyens, les irrite, les exaspère.

Mais qu'y faire ? Je crois naïvement qu'il faut quelqu'un pour penser une politique et pour la mener à sa fin, quelqu'un, c'est-à-dire un homme différent de tous les autres, et dont les différences, déjà frappantes au départ lorsqu'il s'agit d'un homme exceptionnel, auront été accrues chez de Gaulle par l'étrangeté du destin, par la mission historique assumée à une certaine heure et superbement accomplie, et enfin par le retour au pouvoir dans une conjoncture dramatique et qui dure encore.

1er NOVEMBRE

LE glas de la Fête des Morts aura été cette année un discours de Ferhat Abbas. Quel atout il jette sur la table ! Mais je ne lui crierai pas : « Bien joué ! » Les conséquences de ce pacte, les a-t-il toutes mesurées ? Et chez nous, qui est responsable ?

Moins des personnes, que deux principes irréductibles : le F.L.N. prétend parler seul au nom de l'Algérie, comme il se bat seul pour elle. Et la France ne considère le F.L.N. que comme un parti entre tous les autres. Discuter avec lui, et avant qu'il ait déposé les armes, des garanties de l'autodétermination, c'eût été tout lui accorder de facto.

Vous dites qu'il eût mieux valu céder ? Mais de Gaulle avait-il les mains libres sur ce point ? Il ne pouvait faire un pas dans cette direction sans diviser l'Armée et risquer la guerre civile. Et moi, je ne me réjouis que d'une chose, dans cet excès de malheur, c'est que de Gaulle soit encore là.

F. M.

(Copyright « L'Express. »)

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber